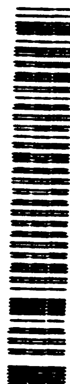


EX-LIBRIS
ALBERT de MONTET



ESSAI,

SUR

L'ÉMULATION.

Cet ouvrage se trouve à Paris, chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

ESSAI
SUR
L'ÉMULATION
DANS L'ORDRE SOCIAL,
ET SUR SON APPLICATION
A L'ÉDUCATION;

Ouvrage mentionné honorablement par l'Institut national de France, dans la séance publique du 15 Messidor an IX.

PAR GEORGE-MARIE RAYMOND,

Professeur d'Histoire et de Mathématiques à l'École Centrale du Mont-Blanc.

Duo illa maximè nos movent, similitudo et exemplum.
Cic. III. de Orat.

A GENÈVE,
Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.
AN X (1802.)


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

PRÉFACE.

C'EST dans des lieux habités par Jean-Jacques, que j'ai osé tracer quelques-unes de ces lignes sur l'éducation. Les pages immortelles de l'Emile sous les yeux, et invoquant le génie de son auteur, je le priais de pardonner à ma témérité. Quelle est donc la magie des lieux où a respiré un grand homme? Entraîné vers cette retraite que Rousseau consacra à l'étude, j'y méditais plus à mon aise. Mais le prestige des lieux, le souvenir de l'homme célèbre, la présence de son génie, l'admiration

de ses talens, le pouvoir de sa renommée, n'ont pu m'ôter le courage de relever quelques-unes de ses méprises. Les erreurs accréditées par un grand nom portent avec elles un danger autant supérieur à celui des erreurs de l'homme vulgaire, que le génie est au-dessus de la médiocrité.

Comme je suis persuadé que tout Auteur doit justifier la publication de ses écrits, je vais faire en peu de mots l'histoire de celui-ci et présenter mes titres.

La question sur l'Emulation fut proposée par l'Institut, au commencement de l'an 8 (1). En la lisant dans un journal, il me vint sur-le-

(1) La question était ainsi conçue : « L'Emulation » est-elle un bon moyen d'éducation ? »

champ l'idée de m'essayer à la traiter. Mais appelé tout récemment à remplir la chaire de Mathématiques de mon Département, devenue vacante, je me suis trouvé dès-lors obligé de professer à-la-fois trois cours différens; l'impossibilité de me livrer à des travaux particuliers me fit perdre de vue la question de l'Institut, et j'y avais absolument renoncé. Huit mois après, les cours étant finis, je résolus de réparer par le repos ma santé gravement altérée par l'excès du travail; mais la question me revint à la mémoire, et sans aucune intention de la traiter sérieusement, je me trouvai peu-à-peu engagé dans des réflexions qui me déterminèrent enfin à mettre la main à la plume. Tâchant d'achever mon esquisse avant l'ouverture des

cours suivans, je voulus faire ainsi dans deux mois un travail pour lequel l'Institut en avait donné quinze. Ayant dès lors reprit mon enseignement, il me fut impossible de retoucher mon ouvrage; me restant à peine le tems de le mettre au net avant le terme fixé. Je me hasardai toutefois à l'envoyer.

L'Institut a bien voulu distinguer cet informe travail et l'honorer d'une mention particulière. J'y ai fait peu de changemens et seulement quelques légères additions, telles que le morceau sur les femmes, et quelques réflexions vers la fin. Comme la question a paru assez importante pour les progrès et l'amélioration de l'ordre social, et que les opinions ont été partagées sur le fonds de cette

question, je dois présenter, dans ce procès, la pièce que j'y ai fournie, puisqu'elle a excité quelque intérêt.

On vient de voir combien j'ai dû être éloigné de compter sur le prix. Mais en songeant que Fontenelle, Thomas, J. J. Rousseau, n'ont pas remporté le prix dans tous les concours littéraires où ils se sont présentés, que je ne suis ni Fontenelle, ni Thomas, ni J. J. Rousseau, que la satisfaction de répandre quelques importantes vérités, est une sorte de prix assez doux pour l'écrivain qui aime les hommes, et, honoré d'ailleurs du suffrage de quelques philosophes, je trouve qu'il me reste encore de quoi me consoler.

Indépendamment de l'imperfection

de cet écrit, jeté au milieu d'un grand nombre de mémoires qui presque tous ont paru dignes des éloges de la classe qui les a jugés, comment pouvais-je d'ailleurs espérer le premier rang? Ce n'est pas aux ouvrages de la forme et de l'étendue de celui-ci, que sont décernées les couronnes Académiques. Mais, en pareilles circonstances, si l'auteur s'écarte des formes qui lui sont prescrites, c'est souvent moins sa faute que celle de la question qu'il a à traiter. Il en est de la plus haute importance qui, à des esprits d'une certaine trempe, ne paraissent guères de nature à pouvoir être resserrées dans les bornes d'un mémoire, à moins de n'être qu'effleurées.

Quant à moi, accoutumé à étudier

les objets et à en parcourir à plaisir toutes les faces que ma vue médiocre peut embrasser, je me suis laissé entraîner aux réflexions successives que mes méditations ont fait éclore, et je me suis trouvé avoir fait un gros livre de morale, au lieu d'un discours d'Académie. Je dis un gros livre, car, en fait de morale, si le mien l'est trop sans doute par la faiblesse de son exécution, il le serait trop encore, fût-il un chef-d'œuvre, par la nature de son objet, l'un des plus inutiles dans la société.

Bien des lecteurs s'étonneront peut-être que l'on ait pu mettre en question le sujet de ce livre, et ne sauront comprendre comment on a pu demander s'il était bon qu'il y eût de l'émulation parmi les hommes. Mais ces

lecteurs-là ne voient pas que, dans ce siècle de lumières, ce sont précisément les choses les plus évidentes qui ont le plus besoin d'être prouvées, que les paradoxes les plus extraordinaires ont seuls, comme de raison, des titres incontestables à opérer sur-le-champ une pleine et entière conviction, qu'ils sont seuls dispensés d'exhiber cette masse dispendieuse de preuves et de raisonnemens dont la vérité a besoin; et que plus ils sont bizarres et piquans, plus ils ont droit à faire autorité, que plus ils s'annoncent en opposition avec ce qui est reçu, plus leur certitude paraît démontrée par le fait.

Au reste, on peut encore disputer sur l'émulation: les mots de rivalité, de jalousie, d'ambition, de vanité, etc.

fournissent un beau champ aux déclamations. Un philosophe estimable, gémissant sur les maux que l'ambition fait naître dans la société, a cru entrevoir la source de tous les abus dans ce qu'il appelle l'éducation ambitieuse, établie en systême, c'est-à-dire, comme il s'explique lui-même, dans l'émulation appliquée aux exercices de la jeunesse. Je m'étonne que cet observateur n'ait pas vu que l'émulation bien dirigée est au contraire le seul contrepoids à opposer, dans l'ordre social, au pouvoir de l'ambition, qu'elle seule peut croiser les entreprises de cette cruelle ennemie de la justice, du repos public et du bonheur des hommes Quand je compare l'influence d'une opinion sage et les effets de la noble émulation qu'elle peut inspirer, aux tentatives

de l'ambition prête à violer tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, je crois voir la force légale et réglée, dirigée contre les brigands qui infestent les grands chemins et menacent la sûreté publique. Otez la soif des grandes et belles choses excitée par la perspective d'une récompense flatteuse qui se montre de loin dans l'estime des sages; ôtez cette chaleur que peut mettre dans la pratique des vertus le pouvoir de l'exemple; brisez dans les cœurs le ressort puissant des sublimes passions, et l'ambition féroce n'ayant plus de barrière à surmonter, plus de concurrent à combattre, exercera librement ses ravages et ses fureurs parmi les hommes avilis. C'est sur des ames plongées dans le sommeil de la mort, que la tyrannie pose les bases les

plus solides de sa puissance : son sceptre de fer frappe impunément sur des cadavres.

Ce que l'on trouvera dans cet écrit de plus propre à étayer mon opinion, n'est pas dans le faible travail de l'auteur, mais dans les morceaux nombreux que j'ai cités ; c'est là que se trouvent les plus fortes preuves de mon systême. J'ai employé ainsi un moyen très-simple de m'honorer moi-même, en montrant que je me suis rangé au sentiment d'un grand nombre d'observateurs judicieux dont la sagesse et les lumières ne sauraient être contestées. Et ce qui me paraît propre à me garantir, sinon la conviction, du moins la confiance de mes lecteurs, c'est que j'avais d'abord épousé une opinion contraire à celle que j'ai dé-

fendue, que ce n'est qu'après avoir médité plus long-tems mon sujet, que j'ai adopté un autre sentiment, et que je m'y suis livré avec une telle persuaison, que mon premier parti, si j'eusse été tenté d'y persister, me semblait dès-lors un crime contre lequel s'élevait ma conscience: crime réel, que, Dieu aidant, l'on ne me verra jamais commettre.

Je trouve la carrière de l'homme de lettres trop auguste, je respecte trop l'imposante obligation qui pèse sur celui qui ose publier ses pensées, pour oublier la dignité d'une tâche qui peut élever l'homme presque à l'égal de la bienfaisante Divinité, ou en faire le plus cruel et le plus dangereux ennemi du genre humain. Malheur à celui qui sacrifie le vœu

de sa conscience à un faux intérêt ! le cri de la nature et la paix du cœur à une vaine gloire ! mais sur-tout malheur à celui qui trompe les hommes ou qui sème dans la société et y multiplie ainsi les vices de son cœur ! qu'ils connaissent peu les devoirs sacrés de leur état, ou qu'ils les méprisent indignement, ces lâches complices du crime, qui osent profaner le sanctuaire des lettres et porter une main sacrilège au flambeau qui doit éclairer les hommes au lieu d'incendier leur demeure ! que ma main se glace sur le papier, si jamais ma plume s'avilit à caresser les vices ou à défendre une erreur qui me soit connue !

Lorsque les essais informes d'une imagination sans culture m'ayant

valu, dans un âge encore peu éloigné, des encouragemens flatteurs de la part d'un grand homme qui n'est plus, j'osai me hasarder dans le chemin pénible de l'étude et des lettres, je jurai de n'avoir d'autre idole que la vérité. Vertu! justice! humanité! cause sacrée des mœurs! combien vous élevâtes mon ame! de quel brûlant et saint enthousiasme je me sentis pénétré! qu'il me semblait beau d'instruire ses semblables dans les arts utiles, ou de les éclairer sur leurs devoirs! qu'était-ce à mes yeux que le mépris insensé des hommes, le sourire moqueur de l'aveugle sottise, ou les persécutions passagères du vice irrité, contre le noble emploi de jeter dans l'ordre social quelques vérités éternelles qui, quoique semées sur un sol ingrat, doivent

tôt ou tard y produire une partie des heureux fruits dont le germe est essentiellement attaché à leur puissance indestructible ?.... J'attestai le Ciel de l'engagement solemnel que je prenais de ne jamais tremper ma plume dans cette encre souillée qui sert à tracer tant d'infamies, et sur-tout de ne jamais rien publier parmi les hommes que je sente démenti par mon propre cœur : c'est à la conduite de l'homme à répondre de ses principes.

La lecture d'un ouvrage qui a précédé celui-ci, a fait dire à un homme de goût, connu par des talens distingués et une aimable philosophie, qu'il avait cru entendre *un Lacédémonien au milieu d'Athènes* : comparaison trop flatteuse sans doute, et que le public n'aura pas sanctionnée. Si tou-

tefois c'est à l'austérité de mes principes, à la pureté, et à la franchise de mes intentions qu'il a cru devoir ce jugement, j'accèpte ce titre auguste, et j'ose m'engager à l'honorable mission qu'il semble me donner; si je ne puis jamais le mériter par la nature de mes travaux, je tâcherai du moins de le justifier par mon zèle. Quelle que soit au surplus l'impuissance de mes efforts, quelle que soit l'inutilité d'une morale sévère, privée des ornemens qui seuls pourraient lui faire trouver grace auprès des hommes, j'aurai rempli les devoirs que m'imposait la nature : je ne puis faire valoir que le peu qu'elle m'a donné ; et je dis avec un homme célèbre : il est une récompense qui ne peut me manquer, je la trouverai au fond de mon cœur.

Je

Je ne dirai rien du plan de mon ouvrage, on le trouvera dans le dernier chapitre ; je me bornerai ici à deux observations.

1°. J'ai donné moins de développement aux argumens employés à prouver la nécessité et l'utilité de l'émulation dans la carrière de l'étude, qu'à ceux que j'ai destinés à établir le pouvoir de l'émulation pour porter les hommes à la pratique des vertus: je n'ai pas besoin de dire mes raisons, on saura assez les appercevoir.

2°. Quelques lecteurs pourraient croire que j'ai trop généralisé mon sujet et que je suis sorti en quelque façon des bornes de la question, puisque je ne me suis pas resserré exactement dans l'emploi de l'émulation

appliquée à la pratique de l'éducation: voici ma réponse.

La philosophie ne voit pas seulement dans l'éducation quelques pratiques plus ou moins efficaces employées à faire faire aux jeunes gens ce qu'attendent d'eux les personnes à qui leur conduite est confiée : elle y cherche encore l'heureuse espérance de la sagesse humaine et de la félicité publique, ou craint d'y trouver les funestes présages des vices et du malheur des hommes : elle y étudie les premiers élémens de la moralité humaine, les premiers matériaux posés par la main de la nature, que le travail et l'art bien entendu doivent façonner et adapter à la construction de l'édifice de la raison publique. Est-il rien d'aussi grand dans son objet,

d'aussi beau dans sa fin, d'aussi important dans son exécution, que l'éducation des hommes? Cette théorie ne se lie-t-elle pas à celle de toute institution sociale et au grand problême de l'amélioration de l'espèce humaine? Ces réflexions suffisent pour justifier la manière dont j'ai envisagé la question de l'émulation et montrer pourquoi je n'ai pas dû renfermer mes observations dans l'horizon de l'enfance et de la jeunesse.

ESSAI
SUR L'ÉMULATION
DANS L'ORDRE SOCIAL
ET SUR SON APPLICATION
A L'ÉDUCATION.

LA première tâche que les législateurs des nations ont cru devoir s'imposer dans leur important ouvrage, a toujours été l'établissement d'un systême d'éducation convenable au but auquel ils voulaient atteindre, donner des lois aux hommes, c'est ne rien faire, si leur empire n'est préparé dans les cœurs, c'est bâtir sans avoir jeté de fondement. On ne peut plus diriger l'arbre arrivé à sa maturité, si on l'a négligé dans son accroissement. Les plus grands intérêts du genre humain sont liés à l'éducation, et cette base de l'ordre social a souvent

occupé les méditations des philosophes; on vient de leur proposer une grande question à résoudre; il s'agit de décider si l'émulation est un bon moyen d'éducation. J'ose aborder cette question, non avec cette confiance que donnent les lumières et la conscience du talent, mais avec le zèle d'un observateur ami de ses semblables et jaloux d'indiquer ce qu'il croit propre à contribuer à leur félicité.

Il pourrait paraître piquant de prendre parti contre l'émulation, auprès d'une savante compagnie qui emploie ce ressort à provoquer les utiles recherches dont elle éclaire la marche de l'esprit humain, et qui semble en reconnaître la bonté par l'usage qu'elle en fait; il serait surtout singulier qu'un écrivain voulût condamner ici l'aiguillon même qui le presse, que cédant au sentiment de l'émulation, il vînt déclarer une proscription désavouée par sa propre démarche. Mais combien de talens ne faudrait-il pas pour effacer avec succès une telle contradiction! Que l'on se souvienne qu'il n'a appartenu qu'au plus grand écrivain moderne de proscrire

les sciences devant une société de savans; et que pour plaider avec avantage la cause de l'ignorance, il a fallu le chef-dœuvre de l'éloquence et de l'instruction. . . . . .

Mais le parti le plus étrange serait-il donc le plus sûr? et quel concurrent oserait faire à ses juges l'injure d'aspirer à leur suffrage, seulement par le ton du paradoxe et un air de nouveauté? Est-ce que les sociétés littéraires qui proposent des questions importantes pour l'avancement des lumières, n'ouvrent donc qu'une sorte d'arène où l'on puise épouser à volonté une cause quelconque, pour la soutenir par tout ce que l'art de la parole peut fournir de spécieux et pour étaler avec bruit tout le clinquant d'une vaine déclamation? Le fonds des questions est-il donc indifférent à ceux qui les proposent? Est-ce la forme des argumens plutôt que la solution même qui les intéresse?

Et d'ailleurs l'écrivain qui veut répondre à des questions utiles, ne peut d'abord se proposer à lui-même aucun parti, à moins

qu'il n'ait d'avance étudié son sujet et qu'il ne lui reste plus d'examen à faire; ou bien, qu'il ne soit un imitateur de ces méprisables sophistes, objets de la juste ironie de Socrate, qui avaient à leur service des argumens tout-prêts pour soutenir également tous les systêmes. Qu'elle est vile, cette sorte d'éloquence qui s'exerce à toutes les opinions; qui peut parer le vice comme la vertu, qui peut tendre aux hommes des pièges cruels, qui leur prépare des breuvages empoisonnés, couverts d'un nectar trompeur, qui jette parmi eux tous les maux qu'ils ont à redouter, et fait applaudir à la main perfide qui les verse! O vous qui récompensez le talent! Vous qui pouvez porter une grande influence dans les travaux littéraires destinés à montrer la véritable route du bonheur social! écartez d'une main de fer, du temple d'Apollon, ces Gorgias qui viennent y extorquer aux Athéniens trompés des couronnes et des statues! défiez-vous de ces orateurs prêts à parler sur toutes sortes de sujets, et sachant couvrir d'un vernis, séducteur les paradoxes dangereux dont ils

veulent assurer le triomphe. Accueillez la bonne foi de celui qui, comme l'a dit un auteur célèbre, cherche la vérité avec un cœur simple comme elle. La vérité se montre avec modestie ; elle porte avec elle son cachet, elle l'imprime aux preuves dont elle appuie son existence. On peut dire de la vérité ce que J. J. Rousseau dit de la vertu ; qu'elle ne marche guère en si grande pompe. Ne doit-on pas croire que le rhéteur n'accumule les prétendues richesses de son élocution, que pour cacher le vide de ses pensées, qu'il ne nous donne des fleurs que parce qu'il ne peut rien donner autre, qu'il ne cherche, en un mot, à éblouir, que parce qu'il sait qu'il ne peut convaincre ? Si l'on tapisse un mur, c'est pour en cacher la nudité.

Que les ressources de l'éloquence soient appliquées aux sujets auxquels elles conviennent particulièrement, aux sujets qui inspirent eux-mêmes la grandeur de la pensée et le sublime de l'expression, aux sujets qui appellent l'admiration plutôt que l'étude, qui parlent à l'imagination plutôt qu'à l'es-

prit ; mais que rarement elles soient employées à persuader. Je regarde comme susceptible de dangers, cet usage de faire servir la magie du langage à convaincre les hommes, comme si un trait brillant était une preuve : c'est une séduction, et toute séduction est suspecte. Si l'on prend ma pensée pour un paradoxe, je l'étayerai au besoin de l'autorité même de l'Orateur romain donnant les préceptes de l'éloquence ; *Vitiosum est*, dit Ciceron, *in re severâ delicatum inferre sermonem* (1). Que les recherches philosophiques prennent le ton qui leur est propre : que ce soit la force du raisonnement et non le prestige des mots, qui entraîne l'assentiment. Si l'on prétend me montrer la vérité, qu'on lui ôte le masque qui la couvre, afin que je m'assure bien si c'est elle-même. Mais laissons des réflexions que j'ai peut-être déjà trop prolongées.

Je divise cet écrit en deux parties. J'examinerai dans la première quelle est l'origine du sentiment de l'émulation et comment il agit sur le cœur de l'homme : dans la seconde, je considérerai l'émulation dans son application à l'éducation, et dans les effets qu'elle peut produire.

(1) Cic. in Rhet.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ÉMULATION

Considérée dans son principe et dans son action.

CHAPITRE I.er

Ce que c'est que l'Emulation

L'EMULATION est, à ce qu'il me semble, le desir d'atteindre ou de surpasser le mérite d'autrui, pour jouir du prix, quel qu'il soit, réservé au succès : désir susceptible de vivacité et de constance, au point de devenir une véritable passion. L'émulation diffère essentiellement de la simple imitation. Un homme voit faire à un autre quelques démarches, il voit former et exé-

cuter un projet; il suppose qu'il en doit résulter quelque avantage, et il tente la même entreprise pour atteindre au même profit : voilà la froide imitation. Elle est toujours un calcul de l'intérêt personnel, et son but peut reposer sur toutes sortes d'objets; mais l'émulation n'a jamais qu'un but moral et ne peut être qu'une spéculation de l'amour-propre. L'une copie des choses utiles, l'autre aspire à tout ce qui est louable ou estimé comme tel ; la première cherche des résultats matériels applicables aux commodités de la vie, tandis que celle-ci ne se propose que la jouissance de l'ame; l'imitation est le produit du besoin ; l'émulation, celui du sentiment ; l'une est commune à tous les hommes, et l'autre n'échauffe que les ames capables d'élévation.

Un adolescent est témoin des applaudissemens publics et des distinctions flatteuses accordées aux talens, aux succès, au mérite d'un jeune homme plus avancé que lui dans la carrière. Ce spectacle enflamme sa jeune ame ; dès-lors plus de repos pour lui : sa tête fermente, il se livre à

des efforts soutenus, il lutte avec courage contre tous les obstacles, et recueille à son tour des succès brillans.

Un jeune poëte, tourmenté par sa verve naissante, lit les chefs-d'œuvre des grands maîtres; il voit le laurier du Parnasse posé sur leur front; il entend les cent voix de la rénommée publier leur gloire : le délire s'empare de lui, l'enthousiasme électrise son imagination, double ses forces et lui fait gravir avec hardiesse le mont sacré dont il gagne enfin la cîme.

Un artiste né pour le succès, méconnaît encore son génie caché; il entre dans le sanctuaire des arts : Les productions sublimes de l'antiquité, les belles imitations des modernes, frappent ses regards. Une contemplation muette introduit par degrès dans son ame les étincelles brûlantes d'un feu divin; une inspiration subite lui révèle sa force, la flamme du génie brille dans ses yeux, il s'écrie et prononce le fameux, *Anche io son pittore !....*

Un jeune soldat de la Patrie, destiné à étonner le monde, porte dans son sein le germe secret de toute la grandeur humaine; il jette un regard sur les héros et les grands hommes qui ont vécu, il mesure d'un coup-d'œil toute la carrière de la gloire, et la franchit avec audace.

Tels sont les effets de l'émulation, sentiment énergique et élevé, qui n'a de prise que sur les ames bien nées. Des esprits vicieux s'obstinent quelquefois avec effort sur les traces de leurs rivaux; mais observez-les bien : c'est une basse envie qui les anime, et cette envie imprime son caractère sur tous les fruits de leur dépit; il est difficile de s'y méprendre.

Je crois avoir indiqué le sens que j'attache au mot Émulation. Que l'on se souvienne bien que l'émulation n'est ni la jalousie, ni la rivalité, ni la vanité; c'est une passion vive, mais pure, qui, à son principe, n'a rien que de noble dans les desirs qu'elle donne, et ne se propose rien que de louable dans son objet. Le jaloux

veut ravir à son adversaire les biens qu'il possède; le rival veut perdre son rival; l'envieux veut usurper les biens qu'il convoite; l'homme vain se complaît dans son orgueil, et n'estime que sa propre sottise, à laquelle il veut que tout le monde applaudisse : mais celui que l'émulation a conduit à la victoire, ne jouit de son triomphe que par sa propre estime, ou par le prix qu'il attache à celle dont il se trouve honoré. L'heureux écrivain, à qui des juges éclairés viennent de décerner la couronne, n'éprouve qu'une jouissance subordonnée à cette estime : c'est dans la supériorité de ses juges qu'il cherche d'abord tout ce que son succès a de flatteur pour lui ; c'est ensuite dans le mérite même de ses concurrens qu'il trouve la preuve de sa gloire ; car il n'y a point d'honneur à triompher des sots.

J'ai distingué l'émulation de quelques vices dont elle diffère complétement, il importe encore de la distinguer de l'ambition, avec laquelle on l'a si souvent confondue. L'ambition est le desir, non d'être applaudi d'un solide mérite, mais de dominer; non d'é-

galer ou de surpasser les autres en talens ou en vertus, mais de les surpasser en puissance; non de se faire estimer, mais de commander; non d'être aimé, mais d'être respecté. L'émulation choisit ses moyens; l'ambition les fait tous servir à ses vues : la première les prend dans le mérite et la force de l'homme qu'elle inspire; la seconde ne les prend que dans la ruse, l'intrigue ou la violence : l'une naît du sentiment de la dignité de l'homme, l'autre de l'orgueil et de l'égoïsme : l'une cherche la vraie gloire, l'autre l'éclat de la renommée : celle-là veut inspirer de l'estime aux gens de bien; et celle-ci de la crainte à tous. L'émulation, se proposant toujours un modèle, ne cherche que ceux qui ont mérité de le devenir : l'ambition n'imite pas, elle ne veut que subjuguer; l'une nous élève jusqu'à l'état d'homme; et par l'autre, l'insensé, qui ne sait plus être un homme, veut devenir un Dieu. Enfin, l'une ne tend qu'à honorer l'humanité, et l'autre soumet l'univers, et le couvre de sang et de cadavres (1).

(1) Celui qui cherche, dit Bacon, à s'élever au-

CHAPITRE II.

Si l'Émulation est une Loi de la Nature humaine.

Je crois le sentiment de l'émulation naturel au cœur de l'homme : je vais faire quelques recherches propres à éclairer mon opinion.

J'ai dit que l'Émulation envisage un prix quelconque, comme une sorte de récompense des efforts qu'elle fait faire. C'est de la nature de ce prix, dont l'espoir alimente l'énergie de l'ame et les forces de l'esprit,

dessus des hommes de mérite, entreprend une œuvre de longue haleine, qui tourne toujours au profit du bien public; mais l'ambitieux qui ne veut que dominer et jouer, en quelque sorte, le rôle d'une seule figure parmi plusieurs zéros, celui-là est capable d'opérer la ruine du monde.

que dépendent l'espèce d'émulation et le caractère des œuvres qu'elle produit : je parlerai ailleurs de ces dernières. Je distingue relativement à l'émulation, deux sortes de prix capables d'exciter les desirs de l'homme, l'estime de soi-même, et le suffrage des autres. L'estime de soi-même est le premier des biens et le principal instrument du bonheur, mais toute la valeur n'en est connue que du petit nombre, et l'émulation qu'elle inspire est celle des sages. L'estime d'autrui a plus d'empire sur le commun des hommes; nous en verrons bientôt la raison. De cette puissance de l'ascendant de l'opinion, il résulte que l'émulation qu'il donne, est plus générale, qu'elle s'étend sur un plus vaste horizon, qu'elle est plus propre à développer les passions communes et les penchans ordinaires de l'homme social.

Si la première émulation peut facilement conduire à un abus naturel de l'estime de soi-même, à l'orgueil personnel et absolu; l'autre est plus susceptible encore de faire naître l'orgueil relatif, la vanité. Mais nous parlerons ailleurs de ces écarts, malheureu-

sement trop communs, d'un sentiment inné, effet de l'institution primitive de l'homme, et que la Nature n'a sans doute pas mis en vain dans son cœur.

Pour analyser avec justesse le sentiment que je veux examiner, je prendrai les choses d'un peu loin.

Le mérite n'est, en tout, qu'une manière d'être relative. Chaque chose a, selon notre façon de juger, une certaine mesure de qualités essentielles qui en constituent la nature, et la rendent plus ou moins convenable à sa destination. Pour avoir la connaissance de toutes les qualités qui conviennent à un objet, il faudrait que nos facultés eussent une étendue dont nous ne pouvons assigner les bornes. Par suite de l'imperfection et de la faiblesse humaine, nous ne découvrons qu'un certain nombre de qualités applicables aux objets que nous envisageons, et qu'un certain nombre de rapports dans leur destination relative. Cette somme de qualités que peut embrasser la sphère de notre entendement, constitue le

mérite absolu des choses, tel qu'il nous est donné de l'apprécier. Mais ce mérite absolu n'est lui-même qu'une relation, nous ne l'appercevons que par comparaison. Comment parvenons-nous à nous en faire une idée ? Par l'addition successive des qualités qui le constituent; et puisque nous croyons appercevoir quand le nombre de ces qualités est à-peu-près complet, il faut bien que notre jugement se soit arrêté sur les nombres inférieurs, sans quoi nous ne pourrions jamais acquérir l'idée de la somme totale. On n'estime un nombre, que par la collection des unités qui le composent, ou, ce qui revient au même, par la comparaison que nous en faisons avec les nombres plus faibles ou avec les nombres plus forts. De même, un degré de mérite ne peut se déterminer que par la somme des degrés qu'il a fallu parcourir pour y arriver, ou par sa distance à la perfection, ou, mieux encore, par toutes les deux à-la-fois.

Qu'est-ce que le beau ? qu'est-ce que le bon? Ces mots indiquent des idées collectives. Nous sommes parvenus à la notion

de

de ce que nous appelons le beau, en composant la plus grande mesure des qualités que nous croyons convenir à un objet. C'est à l'absence d'un nombre plus ou moins grand de ces qualités, que nous donnons le nom de *défaut*, expression juste qui s'emploie le plus souvent dans son sens littéral et primitif; et les défauts sont d'autant plus sensibles, que les qualités absentes sont plus nombreuses, ou qu'elles nous paraissent plus essentielles à la chose. Nous avons donc ici une gradation successive qui nous fournit une suite de points de comparaison, et nous n'arrivons à l'idée du beau, qu'après avoir parcouru une grande partie de cette échelle, dont l'extrémité se dérobe à nos regards et à notre sentiment, et aboutit à la perfection absolue, attribut de la seule Divinité.

Le beau est donc une manière d'être relative, non-seulement par elle-même, mais encore suivant l'étendue des facultés de l'entendement qui juge de sa présence ou de son absence. Nous ne jugeons donc qu'il y a un beau dans la nature, que parce

que nous y voyons des imperfections; nous ne connaissons le mérite, que par les défauts qui l'ont précédé, ou qui pourront lui succéder. Croit-on que, sans les ténèbres de la nuit, nous aurions du jour l'idée que nous en avons? Le jour ne serait rien pour nous; nous ne lui aurions donné aucun nom, parce que nous ne l'aurions pas apperçu. Tout est comparaison dans nos jugemens, tout est le fruit de la comparaison dans nos connaissances. Les qualités que nous appercevons ne sont sensibles que par des rapprochemens; et elles deviennent d'autant plus sensibles, que le rapprochement fait mieux discerner en quoi elles diffèrent entre elles.

C'est ainsi qu'est fondé sur la faiblesse et les bornes de l'intelligence humaine, l'art ingénieux et sensé des contrastes, art qui est bien plus le produit de l'instinct naturel que des conventions, bien plus l'ouvrage de la nature que le nôtre. Les contrastes nous montrent, sur-le-champ, la mesure du beau, nous dévoilent d'un trait le mérite des choses, et nous épargnent ce calcul lent

et pénible qu'un rapprochement successif et gradué nous obligerait de faire : je regarde un contraste comme une mesure faite d'un seul coup, comme une addition abrégée, montrant à-la-fois le point du départ et le résultat obtenu. Le contraste nous donne une jouissance subite, parce qu'il nous fait saisir, d'un seul coup-d'œil, toute la distance franchie.

L'homme d'un goût pur, l'observateur exercé, n'a pas besoin de contraste pour bien sentir et bien juger; à l'aspect du beau, il en est frappé subitement : le sentiment, plus prompt que l'éclair, l'avertit, sur-le-champ, de sa présence; c'est que son imagination est accoutumée à parcourir tout l'intervalle, et qu'elle porte en elle-même toutes les pièces de comparaison. Mais le contraste rend cette comparaison plus facile, et la met à la portée du vulgaire. Aussi la bienfaisante nature, non moins attentive à nos plaisirs qu'à notre utilité, a-t-elle multiplié les contrastes dans tous ses tableaux, afin de rendre universelles les sensations délicieuses que devaient donner les beautés

répandues dans ses ouvrages. Un auteur sensible, amant passionné de la nature, juste appréciateur de ses merveilles, peintre aimable de ses œuvres, et toujours digne de son modèle; nous a ouvert, à cet égard, une mine féconde de remarques aussi curieuses qu'importantes, et une source intarissable de jouissances journalières (1).

Les beautés du printemps nous frapperaient bien autrement, si, à une sombre journée d'hiver, où la terre ne présente que le spectacle de la sécheresse et de la mort, succédait, le lendemain, la scène sublime et solemnelle de la verdure animée de l'éclat du soleil et du chant des oiseaux. C'est donc sur un fondement réel que repose le contraste employé dans les Beaux-Arts. On a répété cent fois, parce que sans doute on l'a bien senti, que le calme est plus beau après l'orage, que le jour semble plus brillant après une nuit bien obscure. Les ombres seules mettent de l'harmonie dans un tableau,

(1) *Etudes de la Nature.* Et. 10.

et cette harmonie est complétée par les oppositions de couleurs, ou simplement par leur rapprochement et la combinaison de leurs effets; les dissonances semblent épurer la sensation des accords qu'elles précèdent. C'est le rapprochement, et sur-tout un rapprochement bien marqué, qui prononce les objets, et leur donne une forme décidée. C'est le rapprochement qui, nous présentant une comparaison toute faite, nous fait juger avec connaissance immédiate, de chaque chose qui nous est présentée.

L'harmonie, dont les artistes recherchent avec tant de soin l'économie, n'est qu'un rapprochement fait avec art pour mettre chaque chose à sa place, dans son jour, et la faire juger comme elle doit l'être. Je le répète, nos jugemens, nos connaissances, notre savoir, ne se forment que par la comparaison. Si nous n'appercevions qu'un seul objet dans la nature, nous ne lui trouverions ni mérite ni défaut : nous n'aurions que la sensasion froide et unique de son existence. Il n'y a rien à nos yeux de grand, de petit, de beau, de laid, d'utile, de

mauvais, que par les relations des êtres entre eux, et par les sensations que nous donnent les rapports que nous y découvrons. Qu'est-ce que la force? C'est une proportion d'égalité ou d'excès des moyens comparés aux obstacles. Qu'est-ce que la faiblesse? C'est l'infériorité des premiers comparés aux seconds. Sur quoi est fondée la possibilité d'améliorer les œuvres des hommes et même celles de la nature? Sur la comparaison. Où est le thermomètre des progrès que l'on fait en améliorant? Encore dans la comparaison. Or, l'homme est invité à perfectionner, et par le rapprochement des objets, et par les qualités nouvelles qu'il peut donner à ceux qui en manquent, et par l'étendue encore indéfinie de ses propres facultés. Tel est le fondement de l'industrie dont les besoins ont fourni le premier germe. Peut-être qu'indépendamment même des besoins physiques, l'industrie humaine eût trouvé un mobile créateur dans cette tendance que l'homme a reçue vers la transformation continuelle de la matière, dans cette curiosité invincible qui le porte à étudier tout ce qui

l'environne, dans ce fond inépuisable de désirs, qui nous fait toujours rechercher autre chose que ce que nous possédons.

On conçoit donc qu'il doit exister, dans la sphère où l'homme est placé, un systême d'amélioration dont la nature elle-même a fourni les causes déterminantes et les instrumens convenables. Mais, pour expliquer ma pensée toute entière, j'ai besoin de revenir un instant aux observations que je faisais plus haut.

On voit que, pour juger sainement du mérite de chaque chose, il faut que nous ayons présente à l'esprit la somme commune des qualités qui conviennent à sa nature et à sa destination; il faut que nous nous rendions une sorte de compte de celles qui lui manquent, de celles qu'elle réunit, de celles qu'elle pourrait acquérir encore. Qu'un Européen, qui n'a jamais vu de palmier que dans nos serres, aborde sur la côte d'Afrique, et en trouve un seul devant lui : il ne saurait en apprécier le mérite; il dira seulement, voilà un palmier; mais il ne pourra pr

noncer s'il voit un arbre dégénéré, ou qui soit dans sa stature et sa vigueur primitive. Ce n'est qu'en comparant plusieurs individus de la même espèce, que l'on parvient à discerner celui qui surpasse les autres en mérite. Nous trouvons dans chaque individu une réunion plus ou moins considérable de qualités qui nous paraissent lui convenir, suivant notre manière de juger, suivant le tact que nous a donné la nature, et qu'ont ensuite développé ou dénaturé l'éducation et les préjugés. Nous remarquons l'individu qui nous paraît le mieux pourvu, il nous sert de modèle, jusqu'à ce que nous en ayons trouvé un mieux pourvu encore, et nous nous élevons ainsi d'un degré de mérite à un autre. Si nous croyons avoir enfin trouvé le maximum du mérite de l'espèce que nous observons, nous déterminons alors le type auquel nous rapportons tous les autres individus. Ce point de comparaison nous fournit l'idée de la mesure de mérite que nous attribuons à chacun d'eux. On voit évidemment que c'est là le fondement primitif de tout système d'amélioration.

Cette théorie est exactement applicable à l'ordre moral du perfectionnement de l'homme. La nature n'a pas toujours donné à la matière les moyens de perfectionner elle-même les objets qu'elle compose, elle y a pourvu par d'autres voies ; mais ici, elle a fait l'homme susceptible de s'améliorer lui-même : avec une faculté destinée à l'éclairer sur sa destination, et avec les moyens de la remplir, elle lui a donné le mobile propre à déterminer ses efforts : ce mobile est la connaissance de la dignité à laquelle il peut s'élever, le sentiment de l'honneur, l'amour propre enfin, qui ne lui permet pas de s'avilir impunément.

Mais comment l'homme pourra-t-il se perfectionner lui-même? Les fruits de la raison varieront avec l'intensité des efforts, et ceux-ci avec la mesure et l'étendue des facultés; pourra-t-il apprécier ces fruits sans observer ses semblables ? pourra-t-il connaître la longueur relative du chemin qu'il aura parcouru, sans apprendre jusqu'où d'autres ont pu aller avant lui ? On peut, ici comme ailleurs, se représenter une sorte

d'échelle, une somme totale de mérite, dont l'ensemble est le résultat de la mesure commune des forces humaines; et c'est sur cette échelle que chaque homme appréciera son propre mérite. On peut devenir plus ou moins sage et plus ou moins éclairé ; les succès que l'on obtiendra se trouveront, si j'ose le dire, en raison composée des facultés naturelles que l'on a reçues et des efforts que l'on a faits pour les mettre en action. Le plus haut période de la sagesse humaine, comme de la science, est un terme auquel il n'est pas donné à tous d'atteindre; il importe cependant que ce terme s'offre aux regards de tous, soit pour animer le courage de celui qui se sent né pour y arriver, soit pour fournir la mesure de son succès à celui qui ne peut qu'en approcher.

Or comment l'homme jugera-t-il de son propre avancement dans la carrière ? Comment saura-t-il jusqu'à quel point il a approché de sa destination, quelle mesure de sagesse et de lumières il a acquise? Lui suffira-t-il de se regarder lui-même?

Porte-t-il en lui un guide assez sûr pour lui indiquer tout ce qu'il lui reste à faire? Dans l'ordre naturel, il serait malheureux que ce guide n'existât pas pour les actions morales; et je crois qu'il ne manque rien à l'homme pour remplir les premiers devoirs qni ne sont que de l'homme. Mais l'établissement social a créé des relations nouvelles, il a introduit parmi les hommes des rapports, des liens et des devoirs sur lesquels la nature seule ne saurait s'expliquer. L'homme social a donc besoin d'une étude pour se connaître et pour appercevoir toutes les conséquences qui, dans l'ordre de la société, dérivent des lois primitives de la nature; et, s'il veut se rendre un compte exact de la place qu'il occupe, de ce qu'il a à y faire, il faut qu'il jette les yeux sur ses semblables et qu'il se mesure avec eux. Il aura à pratiquer des vertus qui exigeront de lui certains degrès de force, dont il ne pourra se faire une juste idée, qu'en examinant ce que d'autres ont fait dans les mêmes circonstansces. Cet examen servira encore à ranimer son courage, à réchauffer son

ame, à lui faire vaincre sa faiblesse naturelle, il se dira : si d'autres sont arrivés jusques là, pourquoi n'y pourrais-je atteindre moi-même ? Plutarque nous dit que Platon corrigeait ses disciples bien plus par ses exemples que par ses leçons.

On voit que nous considérons ici, dans l'ordre social, une sorte d'émulation naturelle et nécessaire pour son amélioration. J'en ai déja indiqué le principe dans notre amour propre : dans le sentiment de l'honneur, dans la connaissance de notre propre dignité. Or cette émulation est celle de l'homme qui attache du prix à sa propre estime, qui est jaloux de pouvoir se rendre à lui-même le témoignage satisfaisant d'avoir accompli en lui le vœu de la nature, c'est, comme je l'ai dit, l'émulation du sage. Or cet homme sait qu'il n'est pas donné à l'individu de saisir tous les rapports des êtres, de se faire une notion exacte de la carrière qu'il a à remplir ; pour établir cette carrière, il consulte la vie des sages, il recueille les succès de la force humaine, et pose ainsi les bornes du stade qu'il doit

parcourir : il attache les yeux sur le but et se rend compte à chaque instant du chemin qu'il a fait et de celui qu'il doit faire encore.

La vertu proprement dite ne prend naissance, a dit une femme éclairée, que dans les rapports d'un être avec ses semblables; on est sage pour soi, ajoute-t-elle, et vertueux avec autrui. Platon n'a cru pouvoir enseigner aux hommes le moyen de s'élever aux sublimes vertus, qu'en leur proposant la Divinité pour modèle, et les invitant à étudier ce type de la perfection dans cette portion divine de l'ame, dans cette intelligence qu'elle possède, rayon de la sagesse suprême elle-même. C'est à ce terme invariable et sacré, qu'il veut que l'homme rapporte tout, pour juger de la bonté des choses par leur plus ou moins grande conformité avec le modèle de toute bonté et de toute perfection (1).

---

(1) Plat. in Alcib.

Nous faisons les mêmes observations dans la route des sciences. Tel jeune homme n'est jamais sorti de son bourg; il est adoré dans sa famille, il est considéré, fêté dans toutes les autres maisons; chacun s'empresse de lui témoigner des égards : il se croit un être très important dans le monde. Il part, il arrive dans une grande ville; personne ne le regarde, on ne soupçonne pas même qu'il existe; il se trouve perdu dans une mer immense, et il est tout stupéfait de n'être qu'un point invisible dans l'espace illimité qui s'ouvre à ses regards. Pour nous connaître, pour juger du rang que nous occupons, nous avons besoin de mesurer l'horizon qui nous entoure. L'homme d'étude qui poursuit un genre particulier de travail, tient compte chaque jour des pas qu'il fait; il lui semble de faire des progrès sensibles dans la tâche qu'il s'est donnée, et au bout d'un certain tems, il se croit très-avancé. S'il s'arrête un instant pour envisager toute la carrière, s'il jette les yeux sur toute l'étendue de la science, s'il examine jusqu'où l'on est parvenu, il retombe sur lui-même, étonné du peu de chemin qu'il a fait et

acquiert seulement alors une juste connaissance de la mesure des forces qu'il doit employer, du courage dont il doit s'armer. Il a besoin des exemples qu'il s'est mis sous les yeux pour soutenir ses efforts par l'espoir des mêmes succès. Combien les sciences seraient retardées, sans cet enthousiame électrique qui se communique parmi les hommes ! Que de pas leur à fait faire ce mouvement d'amour propre excité par le succès d'autrui !

Si de la théorie des sciences, nous passons à la culture des Arts, nous verrons aisément que l'artisan dans sa boutique ne saurait apprécier son ouvrage, s'il ne le compare à celui des autres, et que, fût-il le plus habile artisan de la ville qu'il habite, il est encore éloigné de savoir quelle place il occupe réellement dans le métier qu'il exerce, c'est-à-dire, relativement aux artisans plus ou moins habiles qu'il peut rencontrer ailleurs. Aussi les compagnons qui veulent connaître leur Art, vont-ils faire ce qu'on appelle chez nous le tour de France. C'est dans les mêmes

vues que l'homme de lettres fréquente les grandes villes et que l'artiste visite les Musées, les Galeries et les grands Maîtres.

Mais d'où naît cette pente à l'étude, cette impulsion qui porte l'homme à s'instruire, indépendamment de l'intérêt matériel qu'il trouve dans l'ordre social, aux fruits de ses recherches et de ses travaux ?

L'homme est invité par la nature même à chercher une partie de sa dignité dans ses propres lumières. Placé sur la terre où une certaine destination l'attend, muni de son intelligence et de sa raison, jouissant de la faculté de s'instruire, il est poussé sans-cesse par une curiosité naturelle qui met en jeu cette faculté. Or s'il consulte son organisation, s'il examine les impressions qu'il reçoit, la jouissance noble et délicieuse que lui donnent le spectacle de la nature et la connaissance des lois qui régissent le monde, la facilité avec laquelle il soumet par sa pensée l'infinité des êtres qui l'environnent, n'est-il pas sans-cesse

averti

averti du rôle supérieur auquel il est appelé parmi eux ? Son auguste destination enflamme son ame, il est pressé du désir d'atteindre au rang qu'il peut occuper : il s'élance avec effort dans la route qui doit l'y conduire. C'est ainsi que l'homme est porté au développement de son être, et que pour compléter son existence, il cherche à l'enrichir de tout ce qui lui semble fait pour elle. C'est ainsi que, pénétré de l'idée de sa propre grandeur, il ne sera satisfait de lui-même que lorsqu'il aura acquit tout le perfectionnement que ses facultés semblent lui promettre. En un mot, c'est ainsi qu'il est invinciblement porté à rechercher dans les lumières une partie de sa propre estime.

Nous retrouvons notre principe primitif; et nous voyons que l'homme de la nature, jouissant de sa raison originelle, porte au dedans de lui un mobile puissant, capable de lui faire faire des efforts pour arriver au terme qu'il doit se proposer dans la double carrière de la sagesse et de l'instruction.

Mais comme rien n'est parfait sur la terre; comme un être fini dans sa nature et faible dans ses moyens, ne saurait toujours s'arrêter précisement au but, s'il y est une fois parvenu; comme les instrumens qui le dirigent peuvent dégénérer entre ses mains, cette estime précieuse qui lui préparait sa félicité, conservera rarement toute sa pureté : elle se convertira souvent en orgueil, et l'homme élevé à un rang supérieur par la main qui le forma, croira devoir à lui-même sa propre perfection. Ce poison de l'orgueil appliqué au régulateur même de ses actions, imprimera un caractère vicieux à tout ce qui en dérivera ultérieurement; et l'homme égaré par sa faute, descendra l'échelle du mérite en vertu de la même impulsion qui l'y avait élevé. Triste effet de la faiblesse humaine, qui ne peut toute fois faire condamner les instrumens que la nature elle-même a préparés, mais qui doit nous apprendre combien il importe d'en diriger l'action.

Nous venons de voir que l'homme de la nature, cherchant à s'estimer tout ce qu'il

peut valoir, est entraîné à acquérir des vertus et des lumières par les sentimens dont la nature a pris soin de réchauffer son ame, et que pour connaître jusqu'à quel point il peut s'estimer entre ses semblables, il est obligé de consulter leurs propres succès dans la même carrière et de mesurer ses efforts sur les leurs. Or l'homme a-t-il atteint jusqu'à un certain point au but de ses désirs? Jouit-il de cette estime qu'il se proposait d'obtenir? Il s'en contente rarement et cherche encore dans le suffrage des autres une nouvelle jouissance. Voyons si ce nouveau principe des actions humaines a quelque fondement dans la nature, ou s'il n'est qu'une erreur de l'homme.

Celui qui recueille dans son estime le fruit de ses efforts, jouit du plaisir de l'amour-propre satisfait, il se complaît dans ce suffrage que la raison accorde à ses déterminations et à ses actes. Mais cette raison individuelle n'est qu'une portion de la raison commune, de cette raison collective qui semble régner dans la société humaine et qui appartient à l'espèce, comme

la raison d'un seul appartient à l'individu. Or il n'est pas d'homme qui ne se fasse une idée plus ou moins nette de cette raison commune, et ne sente fort bien qu'il est une sorte d'opinion éternelle et invariable, dans tous les temps et dans tous les lieux, sur le bien et le mal, sur le mérite, sur la valeur des choses et sans s'embarrasser si c'est-là une notion abstraite, s'il y a dans l'homme des notions abstraites, l'homme vulgaire ne se rend pas moins un compte positif de cette opinion. Or s'il a pu désirer le suffrage de sa propre raison, il désirera nécessairement le suffrage de cette raison collective qui semble dominer tous les individus ; il sera bien aise que ce que sa sagesse trouve bon, soit également trouvé bon par la sagesse des autres : l'identité d'organisation, de conformation, de nature, les liens intimes qui rapprochent tous les hommes, lui font goûter ce jugement extérieur comme une sorte de complément du sien, comme la preuve de sa justesse. Pour me faire entendre, j'emploierai une comparaison qui me paraît propre à expliquer ma pensée. L'orsqu'un poëte vient de com-

poser une pièce, dont il se trouve assez content, il consulte d'abord ses amis pour ajouter leur suffrage au sien ; mais sa satisfaction ne sera entière, que lorsqu'il aura obtenu l'approbation des maîtres de son art, qui sont comme les dépositaires de l'opinion générale à cet égard et des règles propres à déterminer le vraie mérite des productions. N'est-il pas vrai que l'Auteur, quoique d'abord satisfait de lui-même, conserve un fond de crainte jusqu'à ce jugement définitif, qui seul peut lui apprendre si sa satisfaction était fondée ? Il a besoin de voir l'opinion générale, la seule qui lui paraisse sûre, la seule par conséquent qui puisse vraiment compléter sa propre estime, s'accorder avec son opinion particulière. Tel est l'homme social marchant dans le chemin de la sagesse et de la raison.

Voilà ce que le raisonnement nous apprend ; consultons maintenant les faits.

CHAPITRE III.

De la dépendance mutuelle des hommes.

L'HOMME est-il né pour la société? étrange question, que quelques philosophes semblent n'avoir élevée que pour ajouter le paradoxe le plus outré à ceux qui exercent journellement la plume de ces sages écrivains qui s'acquittent si bien de la mission d'éclairer les hommes. La longue enfance de l'homme, ses besoins nombreux, une extrême faiblesse physique réunie à un haut degré de puissance morale, le langage des sons articulés, capable d'exprimer toutes les nuances de la pensée perfectionnée, la grande fécondité de l'espèce humaine dans les climats et dans les circonstances qui lui sont favorables, fécondité incompatible avec l'état sauvage, et qui force tôt ou tard l'homme d'en sortir, dans tel ou tel coin du

globe; enfin la perfectibilité de l'esprit humain : tels sont quelques traits caractéristiques qui distinguent l'homme, dont il valait peut-être la peine, dans un systême quelconque, de nous indiquer la destination, et dont il ne paraît pas au reste que l'on se soit beaucoup inquiété. S'il était possible que le genre humain pût rentrer tout-à-coup dans ce qu'on appelle l'état de nature, qu'il fût décidé qu'il n'y aurait plus de littérateurs, de savans, de philosophes, ni un public applaudissant à leurs écrits qu'il n'entend pas, et que chaque homme célébre fût obligé de se dévouer, loin de la trace de ses semblables, à une obscurité éternelle, je doute fort que les apologistes de *l'état de nature* fussent très disposés à se prêter de bonne grace à cette sage et utile réforme. Or s'il ne croient pas eux-mêmes à leurs propres opinions, de quel droit exigeraient-ils y faire croire les autres? Ou, si ce ne sont là que de vaines déclamations, destinées à faire briller l'éloquence philosophique et l'art des sophismes, laissons-là les sophismes et les déclamations dont

nous n'avons que faire dans le sujet qui nous occupe.

Si la nature a destiné l'homme à l'état social, elle doit avoir mis dans son sein un principe actif, propre à provoquer en lui le plus grand développement des facultés dont l'action et les fruits peuvent tourner au profit de ses semblables. Avec les moyens intellectuels et physiques d'agir et de produire des résultats utiles, elle doit lui avoir donné un aiguillon capable de mettre ces moyens en œuvre, et de vaincre à chaque instant la force d'inertie, commune à tous les êtres. De là ce penchant irrésistible que chaque homme éprouve à se distinguer entre ses égaux, penchant qui dérive immédiatement de la double impulsion dont nous venons de signaler la source. C'est pour approcher de la perfection en chaque chose, et nous assurer ainsi de plus en plus de notre suffrage particulier et de celui de la raison commune, que nous tâchons de faire mieux que ce qui a été fait. Nous voyons donc, d'une part, que ce desir de supériorité a son germe dans le besoin de

notre propre estime, et de l'autre, que le but de la nature, en cela, est d'améliorer l'état social en déterminant les hommes à se perfectionner les uns par les autres. Il est remarquable, en effet, que ce desir n'appartient proprement qu'à l'homme, et qu'il pourrait, sous ce point de vue, être considéré comme l'une des fortes preuves de la destination de l'homme à l'état de société. Souvenons-nous qu'il est antérieur à toutes les institutions humaines, qu'il existe indépendamment des circonstances qui ont pu présider à l'éducation. J. J. Rousseau en était convaincu, lui qui condamne tout ce qui établit une concurrence quelconque, qui voudrait anéantir le pouvoir de l'opinion, et qui s'attache à tenir son élève dans une indépendance absolue de ce que peuvent faire les autres et du jugement d'autrui. " Mon Emile, dit-il, n'ayant jusqu'à présent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette sur ses semblables, le porte à se comparer à eux; et le premier sentiment qu'excite en lui cette comparaison, *est de desirer la première place* (1) ".

(1) Emile; Liv. IV.

Nous ne serons pas étonnés de l'ascendant que cette dernière impulsion a pris sur le plus grand nombre, si nous remarquons qu'elle promet des résultats plus propres à satisfaire l'orgueil, et que, d'ailleurs, elle dérive nécessairement de la dépendance mutuelle où la nature a voulu mettre les hommes. " Il y a en chacun de nous un „ véhément désir de nous entre-cognoistre „ et être entre-cognus, à cause de la con- „ sanguinité qu'il y a entre nous (1) „.

Analysons les motifs qui guident la plupart des hommes dans toutes leurs entreprises, qui les soutiennent dans leurs travaux, qui les enhardissent à braver les plus grandes difficultés; recherchons le terme final où aboutissent leurs principales espérances : presque par-tout, en effet, nous retrouverons l'estime et le suffrage des autres; voilà le but de presque tous les desirs, de toutes les ambitions; qui ne

(1) Plutarq. Œuvres morales. Trad. d'Amyot, Edition de 1655, in-fol.

conviendra pas que, dans toutes nos actions, nous semblons bien moins agir pour nous, que pour les regards et l'opinion d'autrui ? Poursuivons plus loin notre examen.

Observons les jouissances les moins expansibles, celles qui paraissent se renfermer dans le cercle de notre être : en est-il qui puissent se passer long-temps de la communication ? L'homme heureux n'est-il pas pressé du desir de l'apprendre à quelque être sensible ? Si un beau spectacle ou un beau site vient à frapper nos regards, nous souffrons de notre propre jouissance, si nous n'avons à côté de nous quelqu'un à qui nous puissions dire : Admirez ce tableau ! Nous ajournons, pour ainsi dire, notre plaisir jusqu'au moment où nous pourrons le partager. Le bonheur veut deux êtres, a dit un célèbre Anglais. Isolez entièrement l'homme de la société, quelle sorte de félicité pourrez-vous lui promettre ? Il ne voudra pas d'un bonheur toujours privé du regard des hommes, il le rejetera avec dédain. Les jouissances même de l'amour,

qui sont les plus exclusives, qui se passent le mieux de témoins, qui semblent devoir se suffire à elles-mêmes, qui sont importunées des regards étrangers, les jouissances de l'amour ne cherchent-elles pas encore un confident? Ainsi l'a voulu la nature : tout avertit l'homme de sa dépendance, tout le rapproche de ses semblables, tout lie son existence à la leur, et l'homme est évidemment créé pour l'homme.

Mais le vrai bienfaiteur cache sa main généreuse, l'homme de bien dérobe ses vertus à l'éclat du jour, le juste jouit en lui-même de sa conscience et de sa propre estime. Oui, mais quelle ame fut jamais insensible aux suffrages publics? Où est celui qui n'attache aucun prix à l'estime des gens de bien? Se la verrait-il ravir sans douleur? Verrait-il de sang-froid le soupçon du crime planer sur sa tête? Et qu'est-ce donc que cette loi de l'honneur, cette loi que la nature a gravée dans tous les cœurs en caractères si profonds, et que toutes les puissances de la terre ne sauraient abroger? cette loi précieuse dont l'extinction serait le

signal du renversement de la société? Socrate ne supporte l'humiliation et les sarcasmes des Rhéteurs, que parce qu'il sait qu'il achète avec cette sorte d'opprobre une gloire plus solide que celle d'être applaudi par ses lâches ennemis : serait-il mort avec la même sérénité, s'il avait prévu que sa mémoire dût être flétrie par les gens de bien, comme ses vertus et sa vie venaient d'être proscrites par les méchans et les sots? " La vertu „ même, dit Marmontel, ne se roidit que „ contre une honte passagère, et dans l'es- „ poir d'une gloire à venir. Fabius se laisse „ insulter dans le camp d'Annibal, et désho- „ norer dans Rome pendant le cours d'une „ campagne; aurait-il pu se résoudre à mourir „ déshonoré, à l'être à jamais parmi les „ hommes „? S'épargner la peine d'obtenir l'estime publique, et savoir se passer de la jouissance qu'elle promet, c'est avouer, dit Xenophon, que l'on est indigne d'en être honoré.

Il est, dit-on, une haute sagesse qui se met au-dessus de l'opinion, et qui sait s'affranchir de cette espèce d'esclavage où nous

tient le jugement d'autrui. Le vrai sage n'aurait-il besoin que du témoignage de sa conscience dans les actions morales, et d'une mesure d'instruction précisément suffisante pour lui? Peut-il être indépendant de ses semblables, et n'a-t-il pas plus à leur demander qu'il n'aurait à leur donner? Si telle devait être la sagesse humaine, que deviendrait la société? Sans rechercher même ce que seraient les actions morales d'un tel sage, sans examiner sur quoi pourrait reposer le témoignage flatteur de sa conscience, je demande où est donc la sagesse de celui qui se contente de son bonheur individuel, qui s'isole dans l'univers et ne s'y occupe absolument que de lui seul? Je ne vois là qu'un froid et dur égoïsme; je ne vois qu'un beau nom profané, un masque imposant dont on cherche à couvrir la sécheresse de l'ame.

Si l'homme né faible, a besoin du secours de ses semblables, ne voyez-vous pas la plus grande partie des rapports de la société s'établir par cette faiblesse même? Ne voyez-vous pas l'homme n'exister réellement que

dans son espèce toute entière, et la sensibilité de son être s'étendre sur toute la surface du globe? La philantropie devient la base naturelle de ses sentimens, une inspiration même, si l'on veut, de son propre intérêt. S'il se détache de ses semblables, ne leur donnera-t-il pas ainsi lui-même le droit de se détacher de lui; et ne doit-il pas à chacun ce qu'il attend lui-même de tous? Serait-il donc besoin de répéter encore des vérités devenues triviales à force d'évidence?

Le vrai sage me paraît être celui qui, sachant supporter également pour lui toutes les chances de la vie, au moyen de la force d'ame qu'il a su acquérir, est plein d'indulgence et de sensibilité pour ceux qui ont besoin de l'appui qu'il a su se donner; en un mot, qui ne s'estime heureux que parce qu'il fait parmi ses semblables tout le bien qu'il peut y faire : je ne vois pas d'autre sage sur la terre. L'homme vertueux, dit Aristote, ne peut trouver de bonheur que dans le souvenir du bien qu'il a pratiqué, et dans l'espérance de celui qu'il peut

faire encore; il jouit de son estime en obtenant celle des autres (1).

La faiblesse humaine n'est pas la seule source des liens de la société (2). Le besoin d'aimer et d'être aimé est né avec le cœur de l'homme; cette disposition naturelle, ce penchant puissant qui rapproche tous les individus, établit dans l'ordre social cet échange mutuel de sentimens, de soins, de secours, sollicité d'ailleurs, par la faiblesse, transforme le devoir en plaisir, et fait des obligations de la nature les instrumens mêmes du bonheur. La nature a agi sagement en cela : sans ce penchant salutaire, la société serait un coupe-gorge, ou plutôt elle n'existerait pas; il n'y aurait que des individus féroces, sacrifiant leurs semblables à leurs appétits journaliers. C'est donc à-là-

(1) *Arist. De Mor. lib.* 9.

(2) J. J. Rousseau lui-même a dit, que ceux qui font des besoins physiques les uniques fondemens de la société, ont pris les effets pour les causes, et ne font que s'égarer dans leurs raisonnemens.

lois sur les besoins et sur les sentimens, sur la faiblesse physique, et sur la constitution morale, que repose le lien social; et nul homme ne peut être étranger à ces lois génératrices et conservatrices de la société qui le réclame dans son sein : son organisation commune avec ses égaux l'empêche d'échapper à l'une, et il ne peut méconnaître l'autre, s'il n'est un être dégénéré.

O vous qui n'avez pas étouffé les penchans affectueux de la nature! Vous, qui avez su conserver, au milieu des glaces de la société, toutes la sensibilité naturelle au cœur humain! Dites-nous combien est vif et doux le besoin que vous éprouvez de chérir vos semblables! Si l'injustice des hommes, si l'ingratitude vous ont forcés à une retraite cruelle, ne vous sentez-vous pas arrachés à votre solitude par le même sentiment qui a fait tous vos maux? par un désir invincible de vous retrouver parmi les hommes, de leur ouvrir, de nouveau, votre ame toute entière, de vous livrer en-

core, comme l'a dit un aimable écrivain (1), au doux plaisir de faire des ingrats?

Quelques philosophes de l'antiquité, après avoir rapproché toutes les opinions sur le bonheur, après avoir recueilli tous les faits de l'expérience, après avoir analysé la nature humaine et étudié sa destination, ont ramené le bonheur à une source unique, au plus doux de nos besoins, le plaisir d'aimer Aimez-nous:, disent-ils, les Dieux, vos parens, votre patrie et vos amis, et vous aurez trouvé le secret de la félicité de l'homme. On a dit après eux, que c'est en effet dans le cœur que tout l'homme réside, que c'est là uniquement qu'il doit trouver la jouissance et le repos.

On remarque de douces affections chez les animaux et même d'une espèce à l'autre. L'homme seul, renversant les lois de la nature, voudrait - il renier son espèce, en repoussant de son sein l'être qui a

---

(1) Florian.

reçu la même organisation ; les mêmes facultés, et les mêmes besoins, la même perfection comme la même faiblesse, l'homme seul voudrait - il se détacher de ses semblables et introduire une aberration aussi étrange dans le systême moral des êtres ?

Voyez cet infortuné n'aguères environné d'une famille caressante et de quelques amis, portant dans le commerce de la société cette aménité de caractère, ce front serein ; images de la douce félicité du cœur. Il a perdu successivement tout ce qu'il chérissait, il a vu se rompre les uns après les autres tous les liens qui l'attachaient à la vie ; la mort cruelle a moissonné sous ses yeux tous les êtres en qui il vivait et qui s'intéressaient à son bonheur, Le voilà maintenant seul dans un vaste désert ! tendres affections ! vives caresses ! douces étreintes ! tout est disparu pour lui ! faible tige privée d'appui, le moindre vent va le renverser. Le malheureux promène encore quelques instans autour de lui des yeux éteints par la douleur ; ils ne rencontrent plus d'objets

consolateurs, ils se ferment à la lumière, et il est réduit à invoquer le calme funeste du tombeau où aucun regret ne doit même l'accompagner ... Sort cruel de l'homme abandonné sur la terre! déplorable situation d'un être sensible arraché vivant à son espèce toute entière! Sages du siècle! trouvez une philosophie qui étouffe cet instinct puissant, qui détruise cet attachement profond de l'homme envers l'homme, qui puisse le dégrader jusqu'à l'impassibilité de la matière, et osez vous applaudir du fruit de vos leçons!

Quelle serait douce la chaîne qui pourrait unir les hommes, s'ils ne s'écartaient pas des lois de leur destination! Le genre humain ne formant qu'une seule famille et chaque homme trouvant dans son semblable un frère chéri au lieu d'un ennemi redouté, tel était le vœu de la nature. Hélas! combien ce vœu a été cruellement méconnu! de cette violation de ses lois, l'homme doit-il tirer des motifs pour les violer mieux encore? et parce qu'il s'est rendu coupable en manquant à sa destination, doit-

il se faire un prétexte d'y manquer désormais de plus en plus ! Voyez combien ils sont éloignés de vouloir nous ramener dans le chemin de la nature, ces philosophes insensés dont les maximes paraissent ne tendre qu'à dissoudre la société ! Douce amitié ! n'es-tu donc qu'un songe ? la nature aurait-elle trompé l'homme sensible ? est-il destiné à être la victime malheureuse d'une sensibilité qui semble lui promettre le bonheur ? Pourquoi ce cœur brûlant que je porte dans mon sein, si les sentimens qui l'agitent ne doivent jamais être partagés ? Un ancien a dit que l'amitié est aussi nécessaire à l'homme que l'eau et le feu (1); et " La nature, dit Young, „ jalouse d'entretenir l'amitié parmi les „ mortels, les force à partager le bonheur, „ s'ils veulent en jouir (2) „.

---

(1) *Itaque non aquâ, non igni, ut aiunt, pluribus locis utimur quam amicitiâ. Cicer. De Amicit. Cap. 6.*

(2) Nuit II.

Et voici comment s'exprime à ce sujet le Virgile Français :

Je ne puis résister au plaisir de retracer ici l'une des plus belles pages d'un des plus beaux livres de la philosophie moderne. „ O humanité ! penchant généreux „ et sublime, qui vous annoncez dans notre „ enfance, par les transports d'une tendresse „ naïve; dans la jeunesse, par la témérité „ d'une confiance aveugle ; dans le courant „ de notre vie, par la facilité avec laquelle „ nous contractons de nouvelles liaisons !

.... Ne l'oublions pas, à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui :
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
....
Eh ! dans quel lieu le Ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans?
Des bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde ;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont rendre leurs débris ;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée ;
L'onde raffraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert ;
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.

(L'Homme des Champs, Chant I.)

» O cri de la nature, qui retentissez d'un
» bout de l'univers à l'autre, qui nous
» remplissez de remords, quand nous op-
» primons nos semblables ; d'une volupté
» pure, quand nous pouvons les soulager !
» O amour ! ô amitié ! ô bienfaisance
» sources intarissables de biens et de dou-
» ceurs ! les hommes ne sont malheureux
» que parce qu'ils refusent d'entendre votre
» voix. O dieux ! auteur de si grands bien-
» faits, l'instinct pouvait sans doute, en
» rapprochant des êtres accablés de besoins
» et de maux, prêter un soutien passager
» à leur faiblesse ; mais il n'y a qu'une
» bonté infinie comme la vôtre, qui ait
» pu former le projet de nous rassembler
» par l'attrait du sentiment, et répandre sur
» ces grandes associations qui couvrent la
» terre, une chaleur capable d'en éterniser
» la durée . . . .
» . . . .
» Si nous avions été destinés à vivre aban-
» donnés à nous-mêmes, sur le Mont-
» Caucase ou dans les déserts de l'Afrique,
» peut-être que la nature nous aurait refusé
» un cœur sensible ; mais si elle nous

» l'avait donné, plutôt que de ne rien aimer, » ce cœur aurait apprivoisé les tigres et » animé les pierres (1) ».

Rousseau et d'autres philosophes ont assigné pour principe du penchant qui porte les hommes à s'aimer, leur propre faiblesse et l'intérêt de chacun. L'homme naît faible, il a besoin de secours : il en reçoit, et il aime naturellement ceux qui satisfont ces besoins. Celui qui ne sait voir dans le cœur humain d'autre mouvement que ce froid calcul qui ramène sans cesse tout à l'individu, jusqu'aux sentimens les plus affectueux, me paraît bien rabaisser l'idée que j'aimais à me faire du cœur de l'homme et de la divinité qui le forma. La générosité est donc un vain mot, ou c'est une dérision, à moins que l'on ne veuille bien nous dire en quoi elle peut consister chez des êtres qui ne connaissent d'autres affections que celles qui naissent de l'intérêt personnel. Si l'on,

(1) Voyage du jeune Anach. Chap. 78.

peut augmenter d'une espèce à l'autre, je demande la nature et le principe de l'attachement du chien pour son maître. La réponse est prête, on me dira sans doute que c'est l'existence qu'il lui doit. Mais d'abord, pourquoi, de tant d'animaux que l'homme soigne et nourrit, n'en est-il pas un qui montre une amitié si vive ? Et que dira-t-on des exemples si connus et si fréquens, de ces chiens qui s'attachent à des personnes qui les rebutent et les frappent sans cesse ? De ces chiens qui aiment mieux mourir de faim, infortunés compagnons de la misère de leurs maîtres, que suivre un étranger qui les caresse et veut les attirer par l'appât d'une nourriture abondante ? O homme ! quel exemple pour toi ! être vain ! de quoi t'énorgueillis-tu ? Ton chien connaît les mouvemens sublimes de la générosité, et toi tu ne les éprouvas jamais ! ils sont étrangers à la nature de ton ame ! celui qui t'a donné la vie, t'a jugé indigne d'être élevé jusqu'à ce noble sentiment ! tu es au-dessous d'un faible animal dans l'échelle des êtres sensibles !... Philosophes ! c'est

ainsi que vous estimez l'espèce humaine ! telle est donc l'idée que vous avez de sa dignité (1) !

Et la pitié, cette jouissance si douce de l'humanité, est-elle encore un calcul de l'égoïsme ? Oui sans doute : l'aspect des maux qui s'offrent à nos regards, nous fait replier sur nous-mêmes, et nous nous attendrissons sur des peines qui nous menacent. Je ne sais, mais la pitié m'a fait éprou-

---

(1) L'homme peut-il espérer que la philosophie daigne lui faire l'honneur de l'élever jusqu'au niveau de la bête ? Hélas ! c'est tout ce qu'elle peut faire en sa faveur. J. J. Rousseau, dans son discours sur l'inégalité des hommes, use de toute son éloquence pour établir que l'homme relégué dans les bois, admis à la compagnie des ours et des loups, *ne serait nullement d'une condition pire que celle des autres animaux* ; il ajoute ensuite que l'état de l'homme sauvage est bien souvent au-dessus du nôtre. Ainsi, dans l'état où nous sommes, notre place est clairement assignée. Hommes civilisés ! philosophes, tirez pour votre propre compte la conséquence naturelle de ce raisonnement.

ver des sentimens que j'aurais bien de la peine à expliquer par cette subtile théorie. Pourquoi ne saurions-nous nous émouvoir à la vue des maux de nos semblables, sans nous voir partout à leur place, sans ne songer jamais qu'à nous ? Je le demande à ceux qui ont vraiment éprouvé ce sentiment si pénible et si délicieux tout à la fois, qui-a-t-il de ressemblant entre cette douloureuse jouissance et les tourmens réels de celui qui souffre? y a-t-il la moindre analogie entre ces deux situations de l'ame ? Je ne demande pas de réponse à ceux qui ne voient par-tout que l'animal, à ceux qui dissèquent froidement les sensations humaines et n'éprouvèrent jamais les tendres émotions de l'humanité. Si la pitié n'était qu'un retour sur soi; ce serait une sorte d'inquiétude cruelle, qui n'aurait rien d'affectueux, et non une effusion d'ame, un besoin de s'attendrir qui cesse en même temps que les peines qui l'ont causé.

Si la pitié n'est qu'un sentiment relatif

à notre propre intérêt, comment renferme-t-elle ce mélange de plaisir et de douleur ? On explique encore merveilleusement ce contraste : c'est que nous souffrons de l'aspect des maux qui peuvent nous atteindre, mais nous jouissons d'en être exempts pour le moment. On voit que l'on ne manque pas de très bonnes raisons pour ôter au cœur humain le mérite de tous ses sentimens. " C'est la philosophie, dit J. J. Rousseau lui-même, qui isole l'homme ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect de l'homme souffrant : péris, si tu veux : je suis en sûreté (1) ". Quant à moi je confesse mon ignorance : j'avoue que, malgré ma bonne volonté, je ne saurais concevoir cette balance étrange de sensations contraires qui nous viennent de la même source ; nous craignons pour l'avenir, mais nous ne craignons rien, dans le moment actuel, et il résulte de là le sentiment

(1) Discours sur l'orig. de l'inégal. parmi les hommes, première Partie.

de la pitié. Mais comment la crainte de l'avenir n'étouffe-t-elle pas le plaisir de cette sécurité d'un moment ? Ne savons-nous pas qu'il ne faut qu'un instant pour nous accabler ? " L'homme seul, des
" animaux, dit un auteur éloquent et
" sensible, est susceptible de pitié ; et ce
" n'est point par un retour secret sur lui-
" même, comme l'ont prétendu quelques
" ennemis du genre humain ; car si cela
" était, en comparant un enfant et un
" vieillard, qui sont malheureux, nous de-
" vrions être plus touchés des maux du veil-
" lard, attendu que nous nous éloignons
" des maux de l'enfance et que nous nous
" approchons de ceux de la vieillesse :
" cependant le contraire arrive par l'effet
" du sentiment moral que j'ai indiqué.
" Lorsqu'un vieillard est vertueux, le sen-
" timent moral de ses malheurs redouble
" en nous ; ce qui prouve évidemment que
" la pitié de l'homme n'est pas une affec-
" tion animale (1) ". Si l'égoïsme est le principe de nos affections envers les autres, comment se fait-il que les plus égoïstes

(1) Etudes de la Nature ; Et. 12.

sont ceux qui en éprouvent le moins ? Que ceux qui s'aiment le plus, sont ceux qui aiment le moins les autres? Comment se fait-il qu'il est des ames sans pitié? De la définition qu'on nous donne de la pitié, ne résulterait-il pas évidemment que les ames les plus égoïstes seraient celles qui s'attendriraient le plus fréquemment sur les malheurs des autres, tandis que l'homme le plus désintéressé serait, par cette raison même, le plus dur envers ses semblables. Telles sont les admirables conséquences auxquelles nous conduisent ces belles théories philosophiques que l'on fait sonner si haut, et qui font tant d'honneur à la raison!

J. J. Rousseau, le détracteur le plus outré de l'état de société, a reconnu deux lois primitives dans la nature de l'homme; le désir de sa conservation et le sentiment de la pitié. Comment cette dernière ne l'a-t-il pas conduit à la nécessité d'admettre un sytême de rélations d'où découle tout l'ordre social? d'autant plus qu'il a reconnu que de ce sentiment dérivent *toutes les vertus sociales*, *la générosité*, *la clémence*, *l'humanité* : que *la*

bienveillance et l'amitié même, n'en sont que des productions directes (1)? Ce qu'il y a de curieux en ceci, c'est de voir qu'à la manière ordinaire de ce philosophe, ces considérations sont employées parmi les preuves dont il appuie l'excellence de l'état sauvage et la volonté de la nature destinant l'homme à cet état (1).

Il me semble que les philosophes rendent souvent l'homme bien méprisable; on se trouverait honteux d'appartenir à l'espèce humaine, si on les en croyait, lorsque l'on

---

(1) Je croirais devoir renverser cette génération de sentimens, et regarder la pitié, non comme la seconde loi même de la nature humaine, mais comme l'une des conséquences naturelles de cette loi que je crois être le penchant de l'homme à aimer son semblable; et ainsi tout est ramené à un principe simple : l'intérêt de l'individu et celui de l'espèce sont assurés par cette double loi, l'amour de soi et l'amour relatif. De ce dernier je vois naître une foule d'applications particulières qui prennent les noms de bienveillance, d'amitié, de générosité, de pitié, etc.

(2) Discours sur l'orig. de l'inég. 2e. Partie.

voit analyser par eux les affections du cœur humain. Le vil et dur égoïsme se reproduit dans toutes leurs pages, et semble être le dogme fondamental de toute leur doctrine. « La philosophie, comme l'histoire, „ dit encore J. J. Rousseau, calomnie sans „ cesse les hommes (1) „. La philosophie des anciens, qui semble nous associer au conseil de la Divinité, fait de l'homme un être grand, sublime, et presque l'égal des dieux, tandis que chez les philosophes modernes, il semble n'être que le rebut de la nature et le plus imparfait de ses ouvrages. J'ai cherché quelquefois la rai-

(1) C'est ainsi que l'amour du paradoxe a mis cet auteur éloquent, sans cesse trompé par son éloquence même, dans une contradiction perpétuelle entre le ridicule dont il couvre la fausse philosophie, et les opinions de cette philosophie même, qu'il adopte à chaque instant. Mais il n'est pas le seul philosophe qui nous ait accoutumés à ces contradictions : on dirait qu'ils se sont chargés de venger eux-mêmes la nature des outrages qu'ils lui font.

son de cette différence, et je laisse au lecteur le soin de la trouver.

Si l'homme est appelé par la nature et par la société, par sa constitution, ses facultés, ses besoins, par son être tout entier, appelé, dis-je, à aimer ses semblables, comment ne serait-il pas jaloux d'en être aimé lui-même? S'il en rencontre sur-tout auxquels il accorde son estime, comment n'attacherait-il aucun prix à la leur? comment n'éprouverait-il pas ce besoin si naturel de voir refluer sur lui-même cette expension, cette sensibilité qu'il étend avec un si grand plaisir sur les autres? Ne suppose-t-il pas, d'après sa propre expérience, que les autres jouissent en l'aimant, comme il jouit en les aimant lui-même? Or quel prix n'attachons-nous pas aux plaisirs des autres, lorsque nous en sommes l'objet! qu'il aurait l'ame sèche, celui qui serait insensible à cette jouissance!

On a vanté bien souvent je ne sais quelle

philosophie qui, dit-on, contemplerait d'un œil tranquille la ruine de l'univers, qui se met au-dessus du destin qui se suffit à elle-même; qui ne cherche sa félicité qu'en elle, qui fuit le monde, ses calamités, son agitation, ses misères, qui cherche dans la retraite le calme des sens, le silence des passions, et autour d'elle un repos absolu. J'avoue qu'une telle existence me paraît en effet très-commode; mais, vante qui voudra cette sorte de sagesse, je ne me sens pas assez philosophe pour l'admirer. Il semble que les philosophes ne s'occupent que de cuirasser l'homme de toute façon, de durcir son ame, de la rendre impassible; de dresser autour d'elle mille batteries propres à repousser toutes les attaques, à faire de l'homme un soliveau au milieu d'un torrent, un automate, un bloc de marbre: tel est le sage qu'ils ont créé. O philosophes! louez votre ouvrage, mais n'en attendez rien d'utile, pas même pour vous. Y a-t-il donc trop de sensibilité sur la terre? Si par malheur la société venait un jour à être peuplée de ces sages; que deviendraient la misère et l'infortune? Où

le malheureux trouverait-il des larmes consolatrices ? où la faiblesse chercherait-elle un appui ? tous les cœurs fermés à la bienfaisance, n'opposeraient aux plaintes de la douleur, aux cris du désespoir, qu'une masse insensible, un mur d'airain : hélas ! nous n'avons déjà que trop de sages.

CHAPITRE IV.

De quelques faits principaux que présente la Société, relativement à l'Emulation qui s'y établit.

J'AI parcouru les divers anneaux de la chaîne qui unit l'homme à l'homme ; j'ai démontré, ce me semble, que tout rattache l'homme à ses semblables, qu'il ne peut s'en rendre indépendant, que la nature n'a mis au dedans de lui que la plus petite partie de son existence, et que ce n'est que dans les autres que se trouve la plénitude de son être. Platon n'a pas craint d'avancer que l'on vit d'autant plus pour soi, que l'on vit davantage pour les autres (1). J'ai fait voir quel est le principe de cette puissance ma-

(1) Plat. in Epist. 9.

gique qui fait rechercher à l'homme avec tant d'ardeur la plus grande partie de ses jouissances et le prix de presque tous ses efforts, dans les suffrages d'autrui.

Ce système des relations humaines, qui donne tant d'empire sur l'homme au jugement de son semblable, lui fait un premier besoin d'obtenir son estime C'est parce que l'homme est créé pour l'homme, c'est parce tout est commun entre les membres de la famille humaine, que chacun d'eux se sent subordonné à l'opinion de ses égaux en qui il voit ses juges naturels.

Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de la société, et recherchons quelques-uns des principaux résultats que doit naturellement y produire la double émulation dont nous avons déterminé le principe.

J'ai dit que l'estime de soi-même dégénère en orgueil absolu, comme le desir de l'estime des autres conduit à une autre sorte d'orgueil, la vanité, et aux vices qui en

dérivent; et ainsi de ces deux sources, sortent à-la-fois des biens et des maux; la mesure de ceux-ci se met en proportion avec le degré de dégénération qui se trouve établi parmi les hommes.

Nous voyons d'abord que, dans le plus grand nombre, l'orgueil dont la nature a créé elle-même le germe utile, perd son caractère primititif; et suit, dans toutes leurs phases, les écarts variés de la raison et de l'opinion. Quelques grands que soient ces écarts, qui ne sont que les effets de nos vices, l'orgueil n'en remonte pas moins à la nature elle-même; et ce qui le prouve, c'est qu'il devient, quoiqu'on en puisse dire, dans l'horizon de la sagesse, comme dans le tourbillon du monde, le mobile apparent ou secret de la plupart des actions humaines. Il s'y montre, il est vrai, sous la teinte que lui donnent les vices qui nous dominent, la faiblesse de nos lumières ou l'influence des préjugés.

Il est étonnant combien nous mettons d'orgueil, sans nous en appercevoir, dans

tout ce qui nous échappe, jusques dans la moindre conversation. Voyez avec quelle fréquence nous nous citons à propos de tout; avec quel art nous savons ramener à nous les observations qui nous flattent, et prendre notre part des éloges que nous croyons nous convenir; voyez avec quelle complaisance nous arrêtons nos auditeurs sur une foule de petits détails qui nous concernent : nous avons l'air d'être persuadés que tout ce qui se rapporte à nous, est fait pour intéresser tout le monde par-dessus toutes choses. Combien de fois j'ai remarqué des interlocuteurs amener ainsi le sujet de la conversation, chacun sur soi, et de là continuer tous ensemble et achever chacun son histoire sans s'embarrasser de ce que disent les autres. Je n'imagine rien de plus risible que l'air de triomphe que chacun prend à la fin de ce plaisant charivari, fort content d'avoir débité, sur son propre compte, les plus belles choses du monde, auxquelles personne n'a pris garde un seul instant. Qui n'a pas remarqué avec quelle jouissance nous nous hâtons d'expliquer par notre propre mérite, le mérite des objets auxquels

nos soins sont entrés pour quelque chose? " Vos fleurs sont de toute beauté. — C'est moi qui les arrose et qui les soigne. — Cet arbre produit des fruits délicieux. — C'est moi qui l'ai planté. — Votre habit vous sied à merveille. — J'en ai choisi la couleur sur bien d'autres. — Votre maison est très-bien distribuée. — J'ai donné de bons avis à mon architecte ". Avouons franchement qu'un grand nombre d'originaux peuvent se reconnaître à ces traits (1).

J'admire le grand parti qu'un observateur pourrait tirer pour la scène, de ce qui se passe journellement dans nos cercles. Notre jardin est mieux soigné, notre chien de plus belle race, notre cheval plus élégant; nos appartemens sont plus agréables, nos meubles plus solides; cette étoffe, fût-elle

(1) On parlait avec éloge d'une pièce de musique que l'on venait d'entendre sur l'orgue; un bon homme présent s'écria : " C'est bien moi qui ai tiré les soufflets ". Cette burlesque sortie d'un idiot, fait la satyre de bien de gens d'esprit.

prise dans la même pièce, a je ne sais quoi de plus moëlleux : on dirait que nous nous estimons à tel point, que nous croirions volontiers qu'une sorte de destin, qu'un génie particulier veille continuellement à notre intérêt privé, et nous partage mieux que les autres. Un enfant dit à l'autre : mes dragées sont meilleures que les tiennes, mon oiseau chante mieux que le tien : Oh! combien de fois nous sommes enfans dans la vie! Que l'homme le plus modeste et le plus simple s'observe de bonne foi, il lui arrivera fréquemment de se prendre sur le fait, et il sera frappé de l'adresse avec laquelle il sait déguiser, dans ses actions et dans ses discours, le sentiment dominant de l'orgueil qui vient se mêler à tout. Je crois à la modestie, mais je crois aussi que nul homme, quelque modeste qu'il soit, n'entendit jamais sans plaisir son propre éloge. « Le sage, » dit Grétri, ne peut garantir tout son être : » semblable à la pudeur, surprise à son ré- » veil, il a beau s'envelopper, il se découvre » en voulant se couvrir (1) ».

(1) Essais sur la musique. Liv. 3. Chap. 22.

C'est sur l'orgueil, dont le flatteur sait tirer un si grand parti, qu'est fondé son puissant et funeste empire; il se fait tacitement le représentant de la renommée aux yeux de sa pauvre dupe, et celui-ci se berce dans la douce idée qu'il joue un rôle important, et qu'il est fort considéré dans le monde. Exigez les choses les plus difficiles à obtenir, ne vous effrayez pas des obstacles, la flatterie les fait tous tomber; chatouillez la corde sensible, elle cédera, et vous réussirez. Telle est la tactique dont l'intrigant connut, de tout temps, toute la finesse et toute la puissance.

L'orgueil individuel produit, dans l'ordre social et politique, de grands résultats dont il est aisé de suivre la génération. D'abord, l'amour-propre des individus se combine dans l'intérieur de la famille, il se groupe en quelque façon, et forme une opinion commune. Lorsqu'un membre d'une famille se trouve en contact avec celui d'une autre famille, chacun d'eux oublie momentanément son amour-propre personnel, et n'oppose à l'autre que cette sorte d'amour-

propre collectif, l'orgueil de la famille en masse, si l'on veut me permettre cette expression. Or, ce qui se passe d'une famille à l'autre, a également lieu d'une ville à une autre ville, d'une province à une autre province, d'un peuple à un autre peuple; et ainsi se forme l'orgueil national qui, comme l'on peut s'en convaincre par l'analyse, a son fondement primitif dans l'amour-propre individuel.

On trouve facilement des exemples à ce sujet, et l'on voit comment cet orgueil se prononce graduellement d'une sphère à l'autre. Le voisin blâme les méthodes de son voisin, qui, à son tour, préfère les siennes propres. Un canton se moque des pratiques d'un autre canton, qui lui rend la pareille avec usure. Ne voit-on pas dans chaque section particulière de la même ville, régner ce qu'on peut appeler l'orgueil du quartier? Les habitans d'une province se rient de l'idiome d'une autre province, où l'on plaisante tout à son aise du ridicule de leur langage. La gravité de certain peuple raille la legéreté et les gre-

ces du français, qui rit de la constanse monotonie de ses voisins.

C'est ainsi qu'en tout, nous n'approuvons, nous ne goûtons que ce qui se trouve de notre côté, nous ne trouvons le beau et l'utile que dans ce qui nous appartient. C'est ainsi que l'orgueil abuse également tous les hommes, établit et affermit leurs préjugés, et nous empêchera éternellement de poser les véritables règles de la raison et du goût, et de déterminer cette juste mesure, cette proportion qui, dans chaque chose, constitue le vrai bien.

L'orgueil peut tromper, il est vrai, l'ame la plus juste, et l'égarant par degrès, la conduire aux plus grandes fautes : c'est à cette impulsion puissante et critique que l'on doit attribuer une grande partie des erreurs et des vices de la faible humanité. " Quand „ orgueil chemine devant, disait un prince „ fameux, honte et dommage suivent de „ bien près „. Mais si l'orgueil vicieux n'est propre qu'à étouffer la voix de la raison, il n'en est pas de même de l'orgueil bien en-

tendu qui produit précisément des effets contraires. Celui-ci met sur le chemin de l'amélioration et inspire une émulation utile, parce qu'il cherche à se justifier lui-même et plus il a d'intensité, plus il fait d'efforts pour y parvenir. Il faut bien que l'orgueil soit bon à quelque chose, puisque la nature l'a enraciné dans notre ame : et je crois qu'il n'appartient qu'à lui seul d'élever l'homme à toute sa dignité. " Vouloir
„ réprimer l'amour-propre dans l'homme,
„ dit l'artiste philosophe que j'ai cité,
„ c'est folie : on ne peut que le modifier.
„ Deux hommes ou deux peuples peuvent
„ se dire : convenez que je suis grand
„ dans telle partie, je conviendrai que vous
„ êtes supérieurs dans telle autre ; c'est un
„ marché auquel ils gagnent tous deux.
„ . . . . L'amour-propre est le véhi-
„ cule qui donne le mouvement à la mo-
„ ralité générale de l'homme ; il est le
„ pivot sur lequel tournent toutes les actions
„ humaines (1)."

---

(1) Essai sur la musique, ibid.

L'orgueil dégénéré est une fausse conséquence de l'amour de soi, ce principe conservateur, cette ame du mouvement dans l'ordre moral, ce premier générateur de toutes les vertus humaines (1). Mais

(1) Dois-je répondre ici à ceux qui m'accuseraient de contradiction, en ce que je fais dériver les vertus de l'amour de soi, après avoir condamné ailleurs l'opinion des philosophes qui font de l'intérêt personnel le principe de toutes les *affections humaines* ? Je sais que tout lecteur judicieux ne se donnera pas même la peine de lire cette note.

Toutes nos passions viennent de nos besoins. Lorsqu'elles sont désordonnées, la raison nous en avertit et si nous écoutons sa voix, nous prévoyons que les plaisirs que nous convoitons, nous coûteront des regrets, et que nos desirs sont mal entendus. C'est alors que, pour acheter un bonheur plus réel et plus digne de nous, pour trouver des jouissances, dont nous n'ayons pas à rougir, pour conserver notre propre estime, nous opposons la force de la raison à la force du penchant : voilà la vertu. Elle dérive, comme nos passions, de ce même besoin du bonheur, qui est la première loi de la nature humaine. D'où l'on voit que l'on se trompe, lorsqu'on dit que la vertu est le combat de la raison

qu'importe qu'un penchant naturel puisse se corrompre? Si la faiblesse humaine en

---

contre la nature, comme si la raison n'était pas aussi la nature; la vertu est une lutte de la vérité contre l'erreur; elle se propose le même but que son adversaire, mais elle diffère dans les moyens, et elle ne se dispute l'empire de l'ame contre les passions qui veulent l'entrainer à elles, que pour mieux satisfaire ses désirs : elle veut lui procurer le plaisir qu'elle cherche, en lui épargnant tout ce qui pourrait l'empoisonner, voilà comment les vertus dérivent de la même source que les passions.

On connaît l'échelle des vertus et des vices dont Aristote a emprunté l'idée de l'ecole de Pythagore, et où il place chaque vertu entre deux vices opposés, entre deux passions dont l'une égare par excès, et l'autre par défaut, comme le courage entre l'audace et la lâcheté ; il nous fait voir ainsi, par une sorte de démonstration sensible, que, comme l'a dit un philosophe moderne, les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt, ne sont que les passions renfermées dans de justes limites.

Mais tout ceci n'a rien de commun avec les *affections relatives* de l'ame, avec ce penchant qui attire réciproquement les êtres sensibles, secondé

use mal dans certaines circonstances, s'en-suit-il que tout ce qu'il peut produire soit vicieux ? Qu'un torrent se trouble dans son cœur, les filets d'eau qui s'en détachent à sa source, ne restent-ils pas purs comme elle ? Qu'une branche devienne malade, les autres perdent-elles nécessairement leur vigueur, et l'arbre en donnera-t-il moins de bons fruits ?

On a dit que l'amour de soi est la seule passsion naturelle : C'est beaucoup dire ; cette passion est sans contredit la première, et la source génératrice à laquelle remontent toutes les autres. Or parmi les passions humaines, n'en est-il donc que de dangereuse ? n'en est-il point qui soient au contraire la cause productrice de tout ce qu'il y a de grand dans l'homme et de presque tout le bien qui sort de

loi de la nature humaine ; établie en faveur de l'espèce et pour l'harmonie qui devait y régner, comme l'amour de soi en faveur de l'individu et pour sa conservation.

ses

ses mains ? Cette vérité n'est-elle pas encore assez démontrée ? Les passions ne sont-elles pas le plus beau don de la nature ? Quel est le profane dont la main sacrilège et glacée oserait les éteindre dans le cœur de l'homme ? Où est donc le génie, s'il n'est dans le cœur ? Les passions sont à l'ame ce que le feu est à la matière. Le feu est l'ame de l'univers, il est l'agent créateur et moteur de tout : sans lui la matière privée de vie et de mouvement, ne présenterait partout qu'une funeste inertie et le spectacle d'une mort universelle. Le feu produit toutes les merveilles de la nature, mais il cause d'affreux incendies : telles sont les passions humaines. Ne reviendra-t-on jamais de ce vice de raisonnement qui argumente toujours des abus des meilleures choses, pour en faire rejeter les avantages, comme si l'usage était l'abus même ?

Il nous reste à observer une seconde branche de résultats, ceux que produit dans l'ordre actuel des choses et dans les diverses classes de la société, ce desir primitif que

nous avons supposé naturel à tous les hommes, d'ajouter à leur propre estime le suffrage des autres. Je me bornerai encore ici à quelques traits qui pourront me suffire.

Nous avons vu que chaque homme a reçu une organisation physique et une constitution morale qui coordonnent nécessairement son existence, sa manière d'être, la plupart de ses déterminations et de ses actes, relativement à ses semblables. C'est par suite de cette instituion naturelle, qui au reste a si souvent dégénéré dans ses résultats, que toutes les habitudes, tous les goûts, toutes les actions de l'homme ont pris la plus grande partie de leurs relations envers l'opinion d'autrui, et que, comme je l'ai déjà dit, il semble toujours agir en tout ce qu'il fait, bien moins pour lui que pour les autres. Nous ne cherchons plus ce qui doit nous plaire, mais ce qui peut plaire à autrui; peu occupés de ce qui nous convient à nous-mêmes, nous ne consultons plus qu'une opinion étrangère et nous ne savons plus jouir que dans les

autres (1). Il serait à la fois très-curieux et très-important pour l'histoire des erreurs de l'homme, de rechercher par quels degrès successifs une pente naturelle nous a égarés à cet égard, et jusqu'à quels extrêmes elle nous a à la fin emportés.

Si l'homme, par sa dépendance naturelle, en est venu à prendre sans cesse l'opinion de ses semblables pour le régulateur de ses actions; si, naturellement imitateur, il est principalement porté à se distinguer parmi les autres; si l'amour-propre qui naît avec lui, lui fait un besoin d'une sorte quelconque de supériorité, et lui fait trouver tant de prix dans l'opinion, voyez

(1) Cela est si vrai, qu'il n'est pas rare de voir des personnes en marché de quelque objet qui, après avoir balancé quelques momens sur le choix, consultent les spectateurs, et finissent par préférer l'objet qu'elles avaient d'abord rejeté, parce que c'est celui qu'on leur indique. Cette préférence, si nous ne venions de remonter à sa source réelle, serait une étrange contradiction avec les effets ordinaires de l'amour-propre, et resterait inexplicable.

le sentiment de l'émulation se généraliser nécessairement dans la société, y prendre un puissant empire, s'étendre dans toutes les classes et y devenir le plus puissant aiguillon des actions humaines. Mais quel sera le caractère des résultats qu'il produira ? Ce caractère variera avec l'opinion régulatrice : il s'épurera ou dégénérera avec elle. Ceci nous fournira ailleurs le sujet de quelques réflexions importantes.

Je vois le cultivateur jaloux du succès de ses travaux, présenter avec l'orgueil les espèces qu'il a perfectionnées ; entretenir avec soin son bétail et en faire remarquer la beauté ; aligner ses arbres, peigner son jardin, réunir partout, autant qu'il le peut, l'élégant à l'utile, et chercher en tout, dans le jugement d'autrui, une partie de sa récompense.

Je vois le fleuriste enthousiaste se procurer à grands frais les plantes les plus rares, étaler avec complaisance aux regards des curieux, le nombre des espèces et la richesse des variétés, montrer avec une

jouissance inexprimable! celles dont il mesure la valeur sur la distance d'où il les tire, compter les pétales de ses fleurs ou les lignes colorées dont ils sont panachés, et se complaire avec délices dans la grande supériorité où il se croit placé par le mérite de son parterre.

Je vois l'artisan soigner son ouvrage, bien moins sans doute pour celui qui doit le payer, que pour l'offrir sur sa boutique aux regards du passant et sur-tout à la jalousie de ses rivaux.

Je vois le fabricant redoubler d'utiles efforts pour surpasser dans ses productions le mérite de celles qui sortent des autres ateliers, et ses vues porter pour le moins autant sur l'honneur de sa fabrique, que sur l'intérêt matériel qu'il s'en promet.

Le négociant n'apporte pas moins de soins dans son magasin, que le fabricant dans son atelier; et croyez-vous que le sentiment de l'honneur n'entre pas pour la plus grande part dans les scrupules qu'il met à conserver l'intégrité de son crédit?

Ai-je besoin de parler de l'émulation qui règne parmi les artistes ? Voyez les ateliers des différens maîtres rivaliser d'activité, d'études et de soins ! voyez l'ardeur qui presse tous ces jeunes talens, qui fait éclore, sous ces mains brûlantes du feu de arts, les fruits précoces du génie ! voyez avec quelle inquiétude ces élèves de la nature et de la sublime antiquité, vont chercher le prix de leurs efforts, dans les yeux des spectateurs que l'amour des arts conduit auprès de leurs œuvres ! dirai-je les palpitations qu'éprouve l'artiste venant d'exposer au jugement public le fruit de plusieurs années d'effort, et qui attend, dans les transes et l'agitation, la voix de la critique sévère et éclairée, qui doit décider de sa réputation ? . . .

Qui rendra jamais l'état de trouble où est plongé le poëte assistant à la première représentation d'une pièce à laquelle il a prodigué toutes les puissances de son ame, toutes les forces de son esprit, cette attente cruelle des applaudisemens dont l'espoir si

vif et si doux a pu seul adoucir tant de peines et soutenir de si longs travaux ?

Que l'on me pardonne de parler ici de choses si connues ; si elles ne l'étaient pas, elles ne pourraient servir de données et ne seraient propres à rien établir : ce sont les faits qui conduisent aux principes, et les vérités de toute espèce ne sont que des conséquences.

Parmi les hommes d'étude, je vois ici le savant livré à des recherches pénibles, rassembler et combiner dans le creuset du génie les élémens d'une théorie nouvelle, heureux d'obtenir l'immortalité en attachant son nom à une découverte utile aux progrès des sciences, au perfectionnement des arts, aux intérêts de l'humanité. Je vois ailleurs le philosophe ami des hommes, jettant dans la société les inutiles leçons d'une morale méprisée, chercher du moins la récompense de ses travaux dans le suffrage et l'estime du petit nombre de sages. Je vois le poëte sublime s'élever jusqu'au siège de la Divinité, assistant au conseil qui règle les des-

tinées du monde, empruntant le coup-d'œil des Dieux mêmes, embrassant comme eux l'immensité des êtres et parlant leur langage, subjuguant la faible pensée de l'homme et commandant l'enthousiasme des siècles : et j'admire dans la passion de la gloire, la puissance d'un ressort qui fournit de telles aîles au génie. Je vois, d'un autre côté, le rimeur insensé, le littérateur sans moyens, dans leur délire infatigable, travailler avec une constance prodigieuse à élever sur de nombreux volumes l'édifice de la réputation d'un jour, et parvenir tout au plus à faire placer une fois leur nom dans les immenses régistres des innombrables productions de la sottise. Oui, quel que soit l'objet de leurs travaux, quelle que soit la mesure du talent qu'ils y emploient, quel que soit le succès qu'ils en obtiennent, je ne vois pas moins chez tous le désir de la gloire réchauffer leur ame, et l'espoir des suffrages, de la recconnaissance, de la considération publique ou de l'estime, servir de principal dédommagement à leurs laborieux efforts.

Cet amour de la gloire, qui parle si

puissamment à l'homme, ne pousse-t-il pas le guerrier dans les hazards des combats? n'est-ce pas lui qui fait faire ces prodiges d'héroïsme, ces actions éclatantes qui étonnent le sang-froid?

C'est ce même amour de la gloire qui, pénétrant dans toutes les ames, y prend toutes les formes et toutes les directions que lui impriment la nature des objets qu'il se propose, la variété infinie des organisations et des goûts et la diversité des situations.

Remarquez, parmi ces jeunes compagnes, celles qui, fières des attraits que la nature leur a départis, jouissent avec délices des regards qu'une préférence journalière porte sur elles. Mais c'est sur-tout dans les assemblées publiques que l'on peut observer les rivalités du sexe dans toute leur énergie. Quel triomphe pour celle qui, par l'éclat de ses charmes et le goût de sa parure, a réussi à écraser toutes les autres et à étouffer, dans un instant, les fruits de tant d'heures de soucis et de soins!

Mais, pour le dire en passant, ne reprochons point aux femmes cette jouissance frivole qui n'est chez elles qu'un dédommagement naturel d'une gloire mieux fondée et dont elles ne se trouvent pas à portée de sentir le prix : gardons-nous de nous condamner peut-être nous-mêmes en les accusant (1). L'être le plus sensible que la na-

---

(1) Il ne paraît pas que nous puissions avoir cette crainte, si nous nous en rapportons à J. J. Rousseau. " Les femmes, dit-il, s'en prennent à „ nous, des défauts que nous leurs reprochons. „ Quelle folie ! Et depuis quand sont-ce les „ hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? „ Qui est-ce qui empêche les mères de les élever „ comme il leur plaît? etc. (Émile, liv. 5.) Les pères ne se mêlent point de l'éducation de leurs filles; et pourquoi ne s'en mêlent-il pas? Ce soin serait-il donc au-dessous d'eux? Les défauts qu'ils leurs ont laissés acquérir sous leurs yeux, ne sont-ils pas ainsi leur propre ouvrage? *Ils ne les forcent pas de perdre leur temps en niaiseries, ils ne leur font pas passer la moitié de leur vie à leur toilette, à l'exemple de leurs mères.* J'accorde qu'ils ne fassent rien de tout cela; mais ils feraient quelque chose de mieux, que de rester tranquilles specta-

ture ait formé, l'être dont la destination est de plaire, peut-il rester indifférent aux

---

teurs de ces sottises, s'ils savaient occuper utilement leurs filles, et prendre la part qui revient à la raison, et que lui imposent la nature et la société, dans une tâche auguste, que deux époux sensés doivent partager à chaque instant, en combinant sagement leurs moyens réciproques. La belle justification pour un père, que de se sauver des reproches qu'on lui fait, sur les vices de sa fille, en allégant la négligence qu'il a apportée de son mieux à leur éducation !

Je ne dirai rien, si l'on veut, du nombre effrayant de séducteurs qui portent et propagent tous les jours, dans tous les ordres de la société, l'infâme dépravation qu'ils puisent dans la classe la plus corrompue et la plus avilie. Je ne dirai rien encore de cette coupable et pitoyable galanterie par laquelle les trois quarts des hommes se font journellement auprès des femmes les perpétuels complices de leurs vices et des sottises les plus ridicules. Indépendamment de ces circonstances journalières qui sont au su de tout le monde, je ferai seulement l'observation suivante. Qu'une fille ait contracté la plupart des défauts qui la déshonorent, dans l'éducation qu'elle a reçu de sa mère, si l'on

suffrages ? et si on lui ôte les moyens d'entrevoir où se trouve le vrai mérite, pourra-t-on lui reprocher la jouissance de la seule espèce de triomphe qu'on lui ait laissée ? si l'on n'a fait que détourner les penchans des femmes, qu'altérer leurs goûts naturels, que corrompre leur instinct, pourquoi se plaindre ensuite des résultats nécessaires d'un tel procédé ? Si nous savions les remettre à leur place dans l'ordre social, si nous savions les rendre à la nature, leur restituer toute la richesse de leurs affections, de leurs sentimens, de leur délicate sensibilité, quelle révolution ne produirions-nous

---

demande d'où celle-ci a tiré les siens, et que l'on remonte ainsi jusqu'à la source; si en même temps on consulte les principales époques de l'histoire des nations célèbres qui ont vu leurs mœurs austères se corrompre par degré, et arriver au dernier période de la dégénération, on verra de quel côté est venu le premier germe d'un mal qui s'est répandu ensuite de proche en proche et s'est accru avec tant de rapidité par l'entremise d'un sexe faible, qui exagère tout, et dont l'exemple eut de tout temps une influence si énergique.

pas, dans le système de leurs désirs, de leurs actions et de leur influence sur nous! soumises bien plus positivement que nous à la voix de l'opinion (1), que ne produirait pas chez elles une sage émulation dirigée vers le beau dont elles sont elles-mêmes, dans l'ordre naturel, le type moral et physique? Combien l'amour d'une gloire brillante et solide n'aurait-il pas de force dans des ames pures et brûlantes de sensibilité " Les hommes, dit le philosophe de „ Genève, seront toujours ce qu'il plaira aux „ femmes; mais remarquez qu'il ajoute inconti- „ nent; si vous voulez qu'ils deviennent grands „ et vertueux, apprenez aux femmes ce que „ c'est que grandeur d'ame et vertu „. C'est en effet aux hommes à créer en elles le germe de cette heureuse influence : c'est à eux à leur faire connaître tout le charme de la vertu, pour lequel leur ame sensible se passionnera infailliblement

---

(1) „ L'apparence même est au nombre des de- „ voirs des femmes; la réputation et l'honneur ne „ leur sont pas moins indispensables que la chas- „ teté „. (Emile. Liv. 5).

ment. L'être faible est subordonné au fort ; c'est à celui qui réfléchit à diriger celui qui sent, et si nous voulons que les femmes nous attirent dans le chemin du mérite, commençons par y mettre nos guides eux-mêmes.

Donnons à l'empire des femmes une sublime direction ; que cette puissance enchanteresse dont-elles disposent reçoive de nos propres mains une impulsion salutaire vers les grandes et belles choses qu'elles sont si bien faites pour sentir ! Que le souffle empoisonné du vice cesse de présider aux leçons qu'elles reçoivent à chaque instant de tout ce qui les environne, qu'il cesse de profaner et de corrompre le plus bel ouvrage de la nature ! Que le terme de leurs désirs, que les objets de leurs choix, que le but de leurs actions deviennent beaux et touchans comme elles ! et leur pouvoir séduisant et invincible donnera à tout le systême social une tendance vers cette amélioration morale si inutilement tentée par la philosophie. Nous nous serons donné des maîtres dignes de nous conduire ; la moitié

la plus aimable du genre humain régnera encore sur l'autre, mais ce ne sera plus par l'empire de la corruption donné à tout un sexe par la perfidie de l'autre, réaction funeste, digne de la cause qui la prépare ! ce sera la puissance imposante et sublime de la nature rétablie dans tous ses droits. La faiblesse enchaînant la force, les graces timides allumant le feu bouillant du courage, l'accent de la douceur et de la tendre sensibilité commandant les vertus et l'héroïsme, la voix naïve et touchante du cœur donnant des lois à la réflexion et la maîtrisant à son gré au profit du solide mérite et du bonheur réel des hommes : tel était, oui, n'en doutons pas, tel était le systême admirable d'harmonie qui entrait dans le plan de la nature, et que notre affreuse dépravation a si horriblement renversé.

Quoi qu'en disent les apologistes d'un ordre de femmes, *qui avilit à la fois son sexe et le nôtre* (1). si nous voulons régénérer

(1) Thomas ; *Essai sur le caratère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

nos mœurs, n'imitons pas " Cette nation
„ enthousiaste, voluptueuse et sensible, qui
„ se conduisant par son imagination plus
„ que par des mœurs, et ayant des lois
„ plutôt que des principes, exilait ses
„ grands hommes, honorait ses courtisannes,
„ faisait périr Socrate, se laissait gouverner
„ par Aspasie, veillait à la sainteté des ma-
„ riages et plaçait Phriné dans les temples
„ (2) „. Que serait-ce pour nos Athéniens
modernes, que l'école de Socrate, auprès
de celle d'Aspasie? Que ferait, avec sa
triste morale, le philosophe apôtre des mœurs
et des vertus, contre le pouvoir invincible
des charmes et de la volupté? Vraiment,
je craindrais de voir louer celui qui aurait
l'air de regretter sérieusement ces tems bar-
bares, où " Les maris vainqueurs revoyaient
„ leurs femmes avec transport au retour des
„ batailles, leur portaient la dépouille des
„ ennemis et s'honoraient à leur yeux des
„ blessures qu'ils avaient reçues pour l'état

(2) Thomas; *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

„ et pour elles. Souvent ils venaient de „ commander à des rois; et, dans leurs „ maisons, ils faisaient gloire d'obéir. En vain „ les lois sévères leur donnaient droit de „ vie et de mort : plus puissantes que „ les lois, les femmes commandaient à leurs „ juges. En vain la loi prévenant des besoins „ qui n'existent que chez des peuples cor„ rompus, permettait le divorce : le divorce „ autorisé par la loi, était proscrit par les „ mœurs. Tel était l'empire de la beauté, „ avant que le mélange des sexes les cor„ rompît tous deux, pour les avilir l'un par „ l'autre (1) „. Grace à l'amélioration sociale, comme nous avons su nous éloigner de ces gothiques et sottes vertus! et grace aux progrès des lumières, comme nous avons su faire justice de tous ces vains scrupules!

On dispute beaucoup sur la question de savoir si les femmes peuvent être associées

(1) Thomas; *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

à tous le genres de gloire, si elles doivent partager tous les exercices de la société, si la carrière des arts et des lettres ou les travaux de la politique sont également de leur compétence. La longue guerre du seiziéme et du dix-septième siècle paraît recommencer à ce sujet, et les deux partis comptent déjà de nombreux champions. Des femmes auteurs, soutenues de quelques galans partisans, ne voient pas, comme de raison, la moindre difficulté à la solution de cette question, qui toutefois n'est pas aussi aisée à résoudre pour tout le monde. Et depuis le fameux *Henri-Corneille Agrippa*, dont j'apprends que l'on vient tout récemment d'exhumer les propres armes, jusqu'à *Legouvé*, depuis la célèbre *Modesta-di-Pozzo di-Zorzi*, jusqu'à Mde. *Pipelet* et Mde. de *Staël*, il paraît que les ardens zélateurs du beau sexe ont perpétuellement rencontré des incrédules à persuader, comme dit Thomas, et toujours de nouvelles conversions à entreprendre, puisque l'on a vu s'accroître sans cesse cette foule prodigieuse d'apologies où l'on a démontré successivement et par tous les argumens possibles, la *noblesse*

des femmes, *leur excellence*, *leur dignité*, *leur supériorité*, *leur générosité*, *leur profondeur*, *leur vaillance*, *leur savoir*, *leurs vertus*, *leurs talens*, *leur économie* etc. etc. Un écrivain plus modéré du dix-septième siècle s'était borné à vouloir prouver *l'égalité* des deux sexes; et c'est sans doute pour rencontrer moins de contracditeurs que tous ses dévanciers, que Legouvé a simplement annoncé le *mérite* des femmes; il faudrait être en effet bien discourtois pour combatre le titre de son poëme.

Peut-être que, dans ce grand procès, l'on disputerait beaucoup moins, si l'on cherchait à déterminer, avant tout, quelle est la destination naturelle des femmes, quelle est la place qu'elles doivent occuper dans l'ordre social, et sur-tout si l'on ne s'obstinait pas à vouloir régler les destinées de tout un sexe sur quelques exceptions. De la solution de cette question on verrait découler toutes les lois de l'institution qui convient aux femmes, tous les préceptes de l'éducation qui devrait leur être appliquée. C'est ainsi qu'a procédé Rousseau dans son chapitre de *Sophie*,

l'un des morceaux de tout son Emile qui me paraît le mieux pensé, le plus conforme aux lois de la nature et aux convenances de la société, le mieux approprié à son objet, et renfermant une foule de sages préceptes adaptés avec justesse au naturel des femmes que Jean-Jacques connaissait bien, et aux circonstances de la vie humaine dont elles sont appelées à faire le charme et le soutien.

En attendant, au reste, que cette dernière question ait obtenu une solution bien complète et généralement avouée, qu'il me soit permis d'observer que les femmes étant nées pour plaire et par conséquent pour attacher un grand prix à la gloire dont elles savourent avec délices les flatteuses illusions, et qu'ayant reçu un tact plus délicat que nous, une sensibilité plus exquise, une intelligence plus rapide et plus fine ; que, d'un autre côté, la douceur et la faiblesse étant leur partage, que la modestie étant d'ailleurs la plus précieuse et la plus touchante de leurs grâces, il me paraît également absurde de vouloir en faire ou des

2 O

ignorantes bornées, comme dit Jean-Jacques, à savoir coudre et filer, ne connaissant rien, ne sentant rien, n'étant dans leur ménage que la première servante du maître, ou de ces femmes beaux-esprits " Qui établissent dans la maison de leur époux un „ tribunal de littérature dont elles se font „ la présidente, écrivant des vers, entourées de brochures de toutes les sortes et „ de petits billets de toutes les couleurs (1) „, et dont

. . . . La docte demeure
Aux *Perrins*, aux *Coras* est ouverte à toute heure.
BOILEAU, Satyre 10.

Ou qui, comme la dit un de mes compatriotes (2), métamorphosent leur boudoir en *museum* et rangent l'univers sur leur toilette. Ces deux extrêmes sont également ridicules. Oh ! que l'homme sensible qui

---

(1) Emile; liv. 5.

(2) L. C. De Costa; *discours sur l'éducation des femmes, couronné par l'Académie de Besançon, année* 1778.

d'ailleurs sait penser, se fait une idée bien plus noble et plus touchante, de l'être intéressant et enchanteur que la providence a associé à sa destinée et qu'elle a chargé d'embellir sa vie ! Mais je sens que le charme séducteur attaché à tout ce qui tient à la cause d'un sexe si digne d'obtenir l'attention du nôtre, m'entraîne ici loin de mon sujet. Je reviens.

Nous avons chacun notre manie. Tandis que l'un veut briller par ses fleurs, un autre veut se distinguer par ses livres et étale avec orgueil le luxe inutile des plus somptueuses éditions. Celui-ci montre l'éclat de ses meubles, celui-là la beauté de sa vaisselle ; l'un, la richesse et l'appareil de ses bâtimens, l'autre le mérite de la décoration ; l'un ses tableaux, l'autre sa porcelaine ; celui-ci le nombre et la qualité de ses glaces, celui-là la délicatesse et la fraîcheur de ses tapisseries ; l'un se piquera d'élégance et de luxe dans ses mets, l'autre de la variété et de la finesse de ses vins. Bref, l'homme veut se distinguer par quelque chose, à quel prix que

ce soit ; et il n'est pas jusqu'aux vices qui ne cherchent avec ardeur cette distinction. Le petit-maître se fait suer à sa toilette et s'impatiente mille fois avant d'avoir réussi à arranger quelques chiffons d'une manière propre à frapper les regards ; il va ensuite étaler, avec une fierté risible, le mérite prodigieux d'une forme ridicule et exagérée que vient d'adopter *le dernier goût.* L'homme vain, toujours occupé du regard des hommes, et croyant que certains airs sont les signes évidens du mérite qu'il n'a pas, compose sans cesse ses gestes, ses attitudes, sa démarche, sa physionomie toute entière, et offre, en un mot, dans tous les mouvemens de son corps, le fruit d'une longue étude devenu habituel par une constante application. Mais cet homme, qui n'est aujourd'hui que ridicule, serait devenu un modèle estimable, si ses penchans avaient été mieux dirigés. Cette risible prétention à briller par des sottises, eût été un noble désir de se distinguer par un solide mérite ; et tel qui n'est qu'un fat dans un cercle de petis-maîtres, fût devenu peut-

être un sage honoré, un savant écrivain ou un artiste célèbre.

Je viens d'indiquer quelques-uns des effets de l'émulation dans l'ordre actuel de la société, mais j'ai aussi parlé de quelques vices que j'ai distingués ailleurs d'avec l'émulation même. Or ces vices n'étant que les produits d'un sentiment dégénéré, des résultats informes d'une émulation mal ordonnée, ils n'en attestent pas moins l'existence naturelle et primordiale du sentiment auquel ils doivent leur origine.



CHAPITRE V.

Conséquence de cette première partie.

Il est donc bien établi que le désir de se distinguer est attaché à la nature de l'homme, que ce désir est une juste conséquence de son institution naturelle et de sa destination à la société; il est bien établi que le besoin de sa propre estime et celui d'obtenir le suffrage de la raison et de la sagesse humaine, ne peuvent laisser l'homme indifférent sur le mérite de ses actions considérées en elles-mêmes non plus que sur le jugement qu'en doivent porter ses semblables. L'émulation devient ainsi un principe actif qui anime toutes les parties de l'ordre social et y entretient le mouvement; elle y prend toutes les formes et dirige presque toutes les actions humaines. Nous avons observé la progression que suit l'orgueil parmi les hommes; le sentiment de

l'émulation suit une marche semblable et parallèle dans ses effets et dans ses abus et nous présente les mêmes transitions de l'individu à l'individu, d'une famille à une autre famille, d'une classe à une autre classe, et enfin d'une nation à une autre nation. Car, s'il est un orgueil national qui fait que chaque peuple s'estime par dessus tous les autres, il est aussi une émulation nationale par laquelle chacun cherche à atteindre à cette considération, à cette gloire, à cet éclat qui sont attachés aux lumières, à l'industrie, à la richesse, à la puissance.

Qu'importe que certaines passions, poussant l'homme hors de son assiette ordinaire, lui dérobent, dans leurs fureurs, le sentiment de ce qui se passe en lui ou hors de lui, le rendent insensible à l'opinion des autres ? Ces secousses sont des accidens de la vie, étrangers par leur nature aux impulsions communes par lesquelles l'homme se dirige dans le cours habituel des choses. Si l'on aspire à régulariser les actes de sa volonté, ce n'est pas dans de tels momens

qu'il faut tenter cette entreprise : ce n'est pas lorsqu'il est en proie aux furies qui le tourmentent, qu'il faut essayer de frapper son attention et lui offrir des appâts que sa vue troublée ne saurait appercevoir. Qu'importe encore que certains plaisirs privés s'emparent quelquefois de l'ame toute entière et lui donnent des jouissances indépendantes de tout ce qui est étranger au cercle de son existence ? Je ne me suis nullement proposé de prouver que le sentiment de l'émulation puisse avoir une prise constante sur l'ame, l'affecter sans cesse et être le mobile unique qui puisse déterminer sa volonté. Je prétends bien moins encore assigner, en forme de précepte, le sentiment de l'émulation pour le principe moral de tous les actes de la raison humaine, et justifier ce penchant dans tous les cas. Mais je n'ai voulu que réunir les preuves de son existence et montrer l'empire qu'il exerce et la grande part qu'il a dans presque toutes nos déterminations.

Le sentiment de l'émulation étant donc un ressort préparé par la nature même, et

dont la force et l'action existent indépendamment de notre volonté, si ce ressort exerce une grande et inévitable influence sur tous les actes de l'homme social, il devient évident qu'il faut s'attacher à lui donner, s'il se peut, une direction utile, et que le problême consiste à rechercher le meilleur parti que l'on peut tirer d'une impulsion naturelle dont il ne dépend pas de nous d'empêcher l'action, à moins qu'il ne fût possible de l'étouffer à sa source. Il devient encore évident qu'il ne s'agirait même pas, à la rigueur, de demander si le sentiment de l'émulation est essentiellement bon en lui-même ; il pourrait suffire de savoir que c'est un des plus puissans mobiles du cœur humain, et de prendre garde qu'au besoin le sage médecin convertit les poisons les plus actifs en remèdes salutaires, comme le pilote habile emploie les vents contraires à la direction qu'il veut suivre.

Quelles sont donc les recherches qu'il me reste à faire ? Pour épuiser le sujet que je traite, autant qu'il est dans ma manière

de voir, voici les questions que j'ai cru devoir déduire les unes des autres, et dont les solutions successives paraissent conduire nécessairement au dernier résultat que j'ai cru devoir me proposer. Pourrait-on étouffer au besoin le sentiment de l'émulation? Quelles seraient, dans l'ordre social, les suites de l'extinction totale de l'émulation? Si l'on ne peut détruire ce sentiment, peut-on du moins en négliger l'emploi? Dans ce cas, quels moyens pourrait on lui substituer dans la pratique de l'éducation? Si on le néglige, ne se développera-t-il point de lui-même, et alors quelle direction prendra-t-il dans l'état actuel de la société? A quoi faut-il attribuer les vices et les maux qui semblent être le fruit de l'émulation? Enfin quels pourraient être les effets de l'émulation dans le système hypothétique d'un ordre social tel que le conçoivent la raison et la philosophie?

Je vais traiter successivement chacune de ces questions.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

DE L'ÉMULATION APPLIQUÉE A L'ÉDUCATION.

CHAPITRE Ier.

Si l'on peut prévenir ou étouffer le sentiment de l'Emulation.

Il existe deux ouvrages célèbres sur l'éducation ; le livre de Locke et l'Emile de J. J. Rousseau. Ces deux philosophes sont d'une opinion contraire sur la question qui nous occupe. Deux noms comme ceux-là paraissent très-propres à balancer les sentimens, et il serait difficile d'adopter un parti entre deux jugemens d'un si grand poids ; mais nous verrons bientôt combien le dernier écrivain a pris soin de détruire

lui-même son autorité. Il faut bien, au surplus, que la question puisse encore être regardée comme indécise, puisqu'une savante compagnie a cru devoir appeler l'attention et les recherches des philosophes sur un point aussi important de l'éducation et du problême de l'amélioration sociale.

" J'avoue, dit l'auteur anglais, que la
„ crainte du mal et l'espérance du bien,
„ les récompenses et le punitions, sont les
„ seuls motifs d'une créature raisonnable,
„ que ce sont les deux grands ressorts de
„ toutes les actions des hommes, et qu'ainsi
„ l'on doit s'en servir à l'égard des enfans
„ (1) . . . .
„ de tous les motifs propres à toucher une
„ ame raisonnable, il n'y en a point de
„ plus puissant que l'honneur et l'infamie,
„ lorsqu'une fois elle se trouve disposée
„ à en ressentir les impressions. Si donc
„ vous pouvez inspirer aux enfans l'amour
„ de la réputation, et les rendre sensibles
„ à la honte et à l'infamie, dès-lors vous

(1) De l'éducation des enfans : Tom. 1. Page 93 traduction de Coste, édition de 1733.

„ aurez mis dans leur ame un principe qui les portera continuellement au bien (1) „.

Le sentiment de Rousseau est bien différent. “ Il est bien étrange, dit-il, que „ depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, „ on n'ait imaginé d'autre instrument pour „ les conduire que l'émulation, la jalousie, „ l'envie, la vanité, l'avidité, la vile „ crainte, toutes les passions les plus dangereuses. les plus propres à fermenter et „ les plus propres à corrompre l'ame, „ même avant que le corps soit formé (2) „.
„ . . . .

“ Il importe qu'un enfant ne fasse rien „ parce qu'il est vu ou entendu, rien, en „ un mot, par rapport aux autres, mais „ seulement ce que la nature lui demande, „ et alors il ne faira rien que de bien (3) „.

(1) De l'éducation des enfans, Tome 1. Page 96, traduction de Coste.

(2) Emile, liv. 2.

(3) id. ibid.

Voilà

Voilà pour l'enfance. Voyons ce que Rousseau prescrit pour un âge plus avancé. „ En songeant à ce qui peut être utile à „ l'enfant dans un autre âge, ne lui parlez „ que de ce dont il voit, dès - à - présent „ l'utilité. Du reste, jamais de comparaison „ avec d'autres enfans, point de concur- „ rents, même à la course, *aussi-tôt qu'il* „ *commence à raisonner* : j'aime cent fois mieux „ qu'il n'apprenne point ce qu'il n'appren- „ drait que par jalousie ou par vanité „ etc. (5) „.

On voit que Rousseau bannit totalement l'emulation pour un âge quelconque. Cet écrivain célèbre aurait - il pu croire qu'il serait possible d'étouffer le sentiment de l'émulation dans le cœur humain, par la pratique d'une certaine éducation raisonnée ? Je ne sais, mais tout en apportant d'aussi grands soins à prévenir une comparaison quelconque de son élève avec d'autres, et sur - tout toute influence de l'opinion sur

---

(5) Emile, liv. 1.

ses actions, il lui échappe deux traits remarquables qui contredisent toute sa méthode, l'un que j'ai déjà cité, et l'autre qui trouvera sa place ailleurs: deux traits qui attestent l'impossibilité de séquestrer l'homme de ses semblables et de le rendre insensible à leurs jugemens. Relevons-en ici un troisième auquel sans doute le lecteur ne s'attend pas.

Pour vaincre l'inertie d'un jeune gentilhomme qui lui était confié, et l'exercer à la course, il se propose d'y parvenir *sans émulation*. Il imagine à cet effet de lui donner des concurrens pour attraper un gâteau qui attend le vainqueur au bout de la carrière; ce vainqueur est loué, fêté, tout se fait, dit-il, avec appareil. L'expédient réussit: le gentilhomme, ajoute Jean-Jacques, s'appercevant que courir était bon à quelque chose, et voyant qu'il avait aussi deux jambes, commença à s'essayer en secret et finit par être le meilleur coureur. Etrange moyen de se passer d'émulation! les plus chauds partisans du systême de l'émulation consentiront volontiers, je pense, à s'en

passer de cette manière. Il faut convenir que ce n'est qu'avec l'éloquence de Rousseau que l'on peut s'oublier à ce point, et que toute autre plume que celle de Jean-Jacques réussirait mal à faire supporter de pareilles choses.

Je crois avoir démontré, et par la nature de l'homme, et par les faits que présente la société, et par le témoignage même des philosophes qui ont adopté à ce sujet l'opinion la plus opposée, que le sentiment de l'émulation naît avec le cœur humain, qu'il y est intimément établi, que ce sentiment est une conséquence nécessaire de la destination de l'homme à l'état social, et qu'il est le principe générateur et régulateur de la plupart des actions humaines. Il paraît donc qu'il faudrait lutter contre la nature pour essayer de détruire ce sentiment, et qu'après tous les pénibles efforts employés à le combattre, il n'en reparaîtrait peut-être qu'avec plus d'énergie dans ces momens où la nature, triomphant de l'œuvre factice des précautions humaines, reprend son empire tout entier et avec d'autant

plus de force qu'elle a été plus violemment comprimée.

Je distingue deux sortes d'éducation : l'éducation particulière et domestique, et l'éducation extérieure où un certain nombre de jeune gens reçoivent en commun les mêmes préceptes et la même instruction. La première n'est praticable que chez un petit nombre de riches qui ont les moyens de faire instruire leurs enfans sous leurs yeux, ou par un nombre bien plus petit encore de pères philosophes, capables de les instruire et de les élever eux-mêmes. Or il est évident que ce n'est pas dans cette sphère particulière qu'il faut chercher à poser les bases générales d'une éducation sociale, qui doit être à la portée du plus grand nombre. La seconde espèce d'éducation est la plus commune ; c'est celle qui est destinée à la masse de citoyens qui composent proprement la famille sociale ; c'est celle que reçoivent également la plupart des artisans de tout genre, examinons séparément chacune de ces deux espèces d'éducation.

Supposons un Emile entre les mains d'un habile instituteur, dont la sagesse s'applique à le garantir de l'aiguillon de la vanité, et le maintienne dans un isolement constant, propre à lui faire éviter toute espèce de contact avec ses égaux. Comment Rousseau lui-même a-t-il réussi dans ce projet, si le premier mouvement de son élève rapproché de ses semblables, est d'aspirer à la première place ? Cela est naturel, et ce systême d'éducation prépare inévitablement une telle conséquence. Cet élève accoutumé à ne voir que lui dans le monde, et à tout rapporter à lui, doit nécessairement se croire destiné au premier rang.

C'est une entreprise insensée que celle de combattre les penchans primitifs de la nature, et sa voix puissante l'emporte infailliblement sur toute la science et toute la sagesse humaine.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Si le précepteur d'Emile échoue, où en trouvera-t-on qui ait le courage de ten-

ter la même carrière? Et si cet homme plus adroit se rencontre une fois, où prendra-t-on les autres? Qui nous fournira assez d'instituteurs pour donner à la société tous les hommes dont elle a besoin? Voyez ce que *l'enfant fait* (1) de Rousseau a coûté de soins, de lumières, de prudence, d'impassibilité, de moyens de tous genres! et s'il faut se résigner à admettre ce concours prodigieux de circonstances pour chaque homme qu'il faut former, ne serez-vous effrayé de la science de l'éducation? Ne désespérerez-vous à juste titre de l'espèce humaine?

Pour travailler à prévenir, s'il est possible, toute espèce d'émulation et à former l'élève, sans aucune sorte de concurrence dans la carrière du mérite et du savoir, il faut d'abord le supposer seul dans la maison. Eh bien, soit. Mais croyez-vous que l'instinct de son espèce, que la ressemblance qu'il trouve entre lui et les enfans

---

(1) Expression de l'Auteur d'Emile.

de son âge qui frappent ses regards, qu'une foule de causes naturelles ne le portent pas, malgré vous, à se comparer avec les autres ? Vous ne lui donnez point de concurrens, il en trouvera lui-même; il saura mesurer sa taille, sa force, ses vêtemens, sa tenue sur pareilles choses dans les autres; et vous serez bien avisé si vous l'empêchez de mesurer également, une fois ou l'autre, ses progrès dans une partie quelconque de son instruction. Vous lui direz sans doute que l'instruction est un bien, qu'il y a du mérite à en acquérir; or il sera naturellement curieux de voir jusqu'à quel point d'autres jeunes gens, en qui il observe les mêmes facultés et auxquels il suppose que l'on donne les mêmes leçons, ont acquis ce mérite dont on veut lui inspirer le désir.

L'homme se compare nécessairement à l'homme et l'enfant se compare à l'enfant: ainsi l'a commandé la nature. Les rapports qu'elle a établis parmi les êtres de même espèce, rapprochent nécessairement les individus. Un animal ne saurait en rencontrer un

autre de sa race, sans le considérer d'une manière particulière. C'est par la loi des rapprochemens que la nature á établi tout systême d'harmonie parmi les êtres sensibles, comme dans l'ordre matériel.

Si l'on ne peut prévenir l'émulation dans l'élève isolé, cas d'ailleurs extrêmement particulier, comment s'y prendra-t-on pour la prévenir dans la famille où plusieurs frères habitent sous le même toît et sont élevés sous l'influence journalière des mêmes circonstances ? Qu'un père sensible presse contre son sein l'enfant qui vient de répondre à ses vœux : quel sera celui des frères présens qui n'aspirera pas à la même récompense ? Lequel d'entre eux ne sera pas jaloux de partager de douces caresses dont la nature lui fait un besoin ? Pourra-t-on louer, dans l'un deux, ce qui mérite d'être loué, sans exciter dans les autres le désir d'être applaudis à leur tour ? Et ne voilà-t-il pas le sentiment de l'émulation suffisamment développé ? Ne louez rien, n'approuvez rien : comment vos enfans s'appercevront-ils qu'ils

vous ont satisfait ? Qu'y aurait-il donc à gagner à leur laisser ignorer le devoir si doux d'honorer les auteurs de leurs jours et de se faire les premiers instrumens de leur bonheur ? Qu'y aurait-il à gagner à étouffer ainsi le premier précepte de la nature et de la loi ? Quels hommes fairiez-vous avec cette éducation barbare ? Quelle sorte de vertus pourront-ils porter dans la société, s'ils ont méconnu le premier de leurs devoirs, la première de leurs affections, la première loi de leur être ? Le lien social ne puise-t-il pas toute sa force dans le lien primitif de la famille ? Et n'est-ce pas de la violation des lois de la nature dans le sein de la famille, que naissent les principaux désordres qui troublent la société ?

Si nous passons à l'éducation extérieure nous verrons qu'elle réussira bien moins encore à s'opposer au développement d'une impulsion naturelle, qui n'étant pas l'ouvrage des hommes, se dérobera toujours aux efforts qui tendront à la détruire.

Il faut une éducation extérieure dans un état quelconque. Tous les pères de famille n'ont pas, pour faire des hommes, ou les lumières nécessaires, ou les moyens d'acheter celles des autres. Il faut que l'état, qui a besoin de citoyens, prépare les pépinières qui doivent lui en fournir. Les gouvernemens les plus sages ont consacré l'éxistence d'une éducation publique, que les facultés communes, l'intérêt de la civilisation, la voix de la philosophie, la politique, enfin, réclament impérieusement. Dailleurs, quand il n'y aurait pas d'instruction publique, il y aurait du moins et il y aura toujours des établissemens particuliers destinés à suppléer à l'instruction domestique, pour la classe la plus nombreuse du peuple. Or dans un rassemblement quelconque de jeunes gens appliqués aux mêmes travaux, marchant dans la même route, pourvus à peu-près de la même organisation, comment ne s'établira-t-il pas nécessairement un systême de comparaison? Comment chaque élève ne mesurera-t-il pas le résultat de son travail sur celui des autres? Comment l'amour-propre attaché

au cœur de chacun d'eux, en laissera-t-il un seul indifférent sur des succès étrangers auxquels il peut arriver lui-même, et qu'est-ce qu'un succès, si l'on n'y joint l'idée d'une récompense quelconque? Qui est-ce qui, sans l'espoir d'une récompense, désirerait jamais un succès? Il faudrait bien mal connaître le cœur humain, pour espérer de lui donner des désirs sans but.

Je vois des jeunes gens réunis faisant plus ou moins de progrès dans leurs études: quel est celui qui serait assez malheureusement né pour ne pas désirer d'en faire le plus qu'il lui est possible? Et s'il croit pouvoir atteindre au mérite d'un autre, pourrait-il dédaigner de le faire, sans avoir une ame dégradée? Car enfin, parmi ces jeunes gens livrés aux exercices que vous leur prescrivez, votre estime s'arrêtera nécessairement sur ceux qui la mériteront, vous les honorerez d'une sorte de suffrage: et alors les regards des autres tombant sur ces compagnons de leurs études, s'attacheront avec complaisance sur la distinction flatteuse que vous témoignez, et, s'ils n'ont l'ame absolument éteinte, s'ils ne sont

garantis de tout sentiment d'honneur par une dépravation précoce ou par une complète stupidité, ils éprouveront le désir de partager cette honorable récompense. Vous voyez donc que l'émulation s'établira d'elle-même, et que, de plus, si elle ne s'établissait pas, son absence supposerait un vice naturel dans les ames qui en seraient exemptes (1).

---

(1) J. J, Rousseau, établissant un système d'éducation publique dans son *Gouvernement de Pologne*, s'exprime ainsi : „ On ne doit point permettre que „ les enfans jouent séparément à leur fantaisie ; mais „ tous ensemble et en public, de manière qu'il y „ ait toujours un but commun auquel tous aspirent „ et qui excite *la concurrence et l'émulation*. Les „ parens qui préféreront l'éducation domestique et „ fairont élever leurs enfans sous leurs yeux, doi- „ vent cependant les envoyer à ces exercices. Leur „ instruction peut être domestique et particulière, „ mais leurs jeux doivent toujours être publics et „ communs à tous; car il ne s'agit pas seulement „ de les occuper, de leur former une constitution „ robuste, de les rendre agiles et découplés ; mais „ de les accoutumer de bonne heure à la règle, à „ l'égalité, à la fraternité, *aux concurrences*, à

Il y a plus encore. Quelle sorte de soins emploieriez-vous pour prévenir cette émulation ? Comment pourriez-vous répandre parmi vos élèves cette froide indifférence sur leur mérite mutuel ? Est-ce en restant indifférent vous-même sur les qualités morales, les talens et le zèle, comme sur le vice, l'ineptie, la paresse ou la mauvaise volonté ? Quel bien espèrez-vous d'une telle méthode ? Il n'y a point de zèle sans encouragement, point d'efforts sans espérance, et je ne vois dans l'ame de vos élèves que les glaces d'une insouciance mor-

---

„ *vivre sous les yeux de leurs concitoyens, et à* „ *désirer l'approbation publique* „. (Considérat. Sur le Gouvernement de Pologne. Chapitre 4.)

On ne sait guère ce que se proposent ces écrivains qui violent ainsi à chaque instant leur propres principes. On voit au reste que les auteurs mettent par fois l'observateur bien à son aise. Cette balance d'autorités contradictoires, de termes contraires qui se détruisent, rend pour lui les opinions étrangères comme non avenues et le remet dans tous ses droits : il ne lui reste qu'à voir de quel côté se trouve la nature.

telle. Le mérite et le savoir n'ont plus de prix ; les vices et l'ignorance ne sont plus des défauts : les uns ne sont pas plus dignes d'estime et d'approbation, que les autres ne méritent le blâme et le mépris. Je demande à tout homme sensé s'il n'entrevoit pas très-clairement les beaux fruits qu'un tel système d'éducation préparerait à la société. Contentons-nous d'indiquer, en passant, quelques-uns des effets qui résulteraient nécessairement de l'extinction de l'émulation, en l'étouffant, s'il était possible, dans son principe, sous la main de l'éducation.

La jeunesse cessant de s'observer et de comparer ses succès, ressemblera à un stupide troupeau, où chaque individu, content de lui-même, ne regarde jamais ce que font les autres et jouit de cette froide existence que donne l'isolement ; le jeune homme n'aspirant à aucune récompense, n'entrevoyant aucun fruit prochain de son travail, n'éprouvera aucun aiguillon capable de stimuler ses efforts ; ne comparant son ouvrage à rien, il n'en connaîtra jamais le vrai mérite et lui en trouvera toujours assez. Il

ne faira pas un seul pas pour surpasser les autres, on l'en a empêché; il ne désirera nullement de devenir meilleur qu'il n'est : quel serait son but ? Il n'aspire point à mériter un jour l'estime de ses concitoyens, cette estime n'a aucun attrait pour lui; il doit rester insensible à leur opinion, il doit rencontrer en eux la même indifférence sur ses vertus comme sur ses vices, sur son savoir comme sur sa sottise. Définissez-moi, je vous prie, l'espèce d'homme que deviendra un jour cet étrange élève de l'indifférence et de la solitude.

Le compagnon, froid ouvrier dans la boutique de son maître, ne prendra point celui-ci pour modèle et ne sera nullement tenté de faire mieux que celui qui travaille à ses côtés; il se faira une routine aveugle et obstinée et ne sera jamais capable que des tristes fruits d'une imitation impuissante.

Les arts retomberont dans leur première enfance; plus de recherches, plus d'efforts, plus de zèle. Il sera défendu d'encourager

le talent, de crainte d'exciter une dangereuse ambition. Il n'y aura plus de perfectionnement; l'intelligence et l'industrie rétrograderont rapidement vers leur berceau et se borneront à leurs premiers et grossiers essais.

La république des lettres sera anéantie, les sociétés savantes jeteront au feu le recueil des découvertes dues aux travaux soutenus par l'amour de la gloire; elles briseront leurs couronnes et renonceront aux moyens d'accélérer les progrès des lumières; le flambeau des sciences s'éteindra. Plus de développement dans les facultés humaines, plus d'ardeur à s'instruire, plus d'enthousiasme, plus de nobles désirs. Les mots de zèle, de succès, d'efforts, de récompenses, d'honneur, d'estime publique, de solide gloire, seront rayés du vocabulaire des peuples. Le besoin animal et grossier parlera seul à l'homme dégénéré; les passions brutales et sauvages se disputeront l'empire du monde. L'individu ne cherchera que ce qui convient à lui seul, et nul ne s'occupera plus de l'espèce. La stupide inertie, l'égoïsme

l'égoïsme féroce, la barbarie la plus complète, tels seront les effets d'une salutaire réforme détruisant les liens et la vie qu'établit dans l'ordre social l'estime mutuelle des hommes s'honorant réciproquement de leur propre suffrage : tel sera l'état de la société nouvelle.

Lycurgue ne s'est-il pas hâté d'adopter des Crétois leur fameux système d'éducation commune ? Ce législateur profond connaissait trop bien le cœur de l'homme, pour dédaigner le pouvoir des impressions qu'il reçoit de tout ce qui l'environne ! Il savait que des devoirs pratiqués par habitude, « deviennent chers par cette habitude même „ et par l'exemple de tous „ ; il ne pouvait ignorer l'importance de cette action et réaction mutuelle qui peut s'établir entre les hommes et faire de chacun d'eux, comme dit Plutarque, le législateur de l'autre et un modèle constant offert à sa conduite. « Dans „ une éducation particulière, un enfant „ lâchement abandonné aux flatteries de „ ses parens et de leurs esclaves, se croit „ distingué de la foule, parce qu'il en

„ est séparé : dans l'éducation commune, „ l'émulation est plus générale ; les états „ s'égalisent et se rapprochent ; c'est là qu'un „ jeune homme apprend chaque jour, à „ chaque instant, que le mérite et les ta„ lens peuvent seuls donner une supériorité „ réelle „ (1).

---

(1) Voyage du Jeune Anach. Chap. 6.

CHAPITRE II.

S'il est possible de remplacer l'Emulation dans la pratique de l'éducation.

Si l'on ne peut espérer de pouvoir jamais étouffer le sentiment de l'émulation, voyons si du moins il serait possible de le négliger. Comme moyen d'éducation, afin de prévenir ainsi la naissance des abus qui peuvent en être la suite. Ici je vois naître des considérations de la plus haute importance. Je ne négligerai rien pour examiner la question sous toutes les faces, et je n'offrirai au lecteur que des résultats mûris par la réflexion.

Le premier problême qui se présente, est de savoir ce que nous mettrons à la place de l'émulation, pour diriger la jeunesse dans la carrière que nous ouvrons

devant elle, et la conduire, d'une part, à la pratique et à l'habitude du bien, et de l'autre, au succès de l'instruction qu'on veut lui donner.

Nous avons vu que Rousseau, en condamnant l'émulation, l'associe avec des passions dont les noms seuls indiquent des vices. Il ajoute que l'on a précisément essayé tous les instrumens, hors celui-là seul qui peut réussir, et c'est celui qu'il a trouvé et qu'il désigne. Ce moyen si heureux est ce qu'il appelle *la liberté bien réglée*. Mais la liberté, comme il en convient lui-même, ne faira faire à l'enfant comme au jeune homme, que ce que la première voix de la nature sollicitera de lui ; elle ne produira en lui que des actes tendant immédiatement et exclusivement à son avantage individuel et présent. Or, si l'enfant est, comme on le dit, hors d'état de saisir aucune utilité éloignée dans les choses, si sa vue ne lui montre que l'avantage du moment, comment, livré à lui-même marchera-t-il de si loin vers le but reculé que se propose l'éducation ? Comment cette

liberté, quelque bien réglée qu'elle soit, donnera-t-elle à l'ame ces vives impulsions, seules propres à triompher de cette résistance au mouvement, de cette paresse naturelle qui ne peut être vaincue que par les stimulans les plus actifs? Si les hommes, qui ont la raison de plus pour s'éclairer, s'endorment dans les bras du repos; si les esprits capables des plus grandes choses, ne se réveillent que par l'exemple, ne s'électrisent que par le feu qu'allume en eux la vue des succès étrangers auxquels ils sentent qu'ils peuvent atteindre. Comment l'enfant, le jeune homme même, privés d'un guide utile, livrés aux penchans de leur âge, n'existant que dans la sensation présente, et ne cherchant que leur bien-être actuel, comment fairaient-ils pour le développement de leurs forces, pour la culture de leur esprit naissant, pour leur avantage à venir, ce que l'homme fait ne saurait tenter de lui-même?

Rousseau pense que les enfans ne connaissent aucune moralité dans leurs actions, qu'ainsi il ne font jamais ni bien ni mal,

qu'on ne doit conséquemment ni les punir ni les récompenser, mais faire sortir toutes les leçons qu'on veut leur donner, de la nature même des objets qui les environnent. Cassent-ils un meuble qui servait à leur commodité, qu'ils éprouvent la privation où cette perte va les mettre.

J'observe d'abord qu'il me paraît difficile de s'assurer avec précision des idées qu'ont les enfans sur tel ou tel objet qui les frappe. Nous ne pouvons le savoir par le souvenir : la trace des impressions que nous avons reçues est effacée, et nous pourrions attribuer à un âge reculé des sensations qui auraient été le fait d'une époque postérieure. Nous ne pouvons guère mieux nous en assurer par l'observation : les sensations des enfans, les impressions qu'ils éprouvent, sont si fugitives qu'elles nous échappent sur-le-champ, et qu'au moment où nous fairions une question, l'enfant pourrait être déjà hors d'état d'y répondre.

Au reste, je ne puis croire qu'il soit une époque de la vie de l'homme où il ne possède à un degré quelconque le bel

attribut qui le distingue des animaux. Sans doute la raison de l'enfant n'est pas celle de l'homme fait, mais il en a une à la portée de son âge, et il existe pour lui une sphère de bien et du mal, analogue à sa manière d'être et au système de ses idées. Il suffit de l'observer dans les jeux auxquels il se livre avec ses égaux, pour se convaincre qu'il se fait une certaine notion du juste et de l'injuste. On peut remarquer tous les jours des traits propres à démontrer cette vérité. Condillac combat le préjugé qui refuse aux enfans la faculté de réfléchir et d'acquérir certaines connaissances : „ On attend, dit-il, pour leur donner „ ces connaissances, qu'ils aient un certain „ âge que l'on nomme l'âge de raison et „ qu'on ne fixe pas ; on dirait qu'il y a dans „ la vie un moment où la raison, que „ nous n'avions pas le moment d'auparavant, „ vant, nous est tout-à-coup infuse (1) „. Mais venons à la méthode spécieuse que propose Jean-Jacques pour réprimer les fautes des enfans.

---

(1) Cours d'études, disc. prélim.

Il me paraît qu'il serait trop aisé de réfuter la base fondamentale de la première éducation qu'il donne à son Emile, l'intérêt personnel de l'élève. Quel danger je vois attaché à cette méthode! quelle foule de maux j'en vois naître, dont toute l'éloquence de Rousseau ne saurait dérober à l'observateur le développement nécessaire, et que toute son adresse ne saurait prévenir! Qu'est-ce que l'enfant trouvera de bien? Tout ce qui lui sera bon à quelque chose. Accoutumé à ne jamais juger des objets que sous ce point de vue, il ne verra pas pourquoi il se priverait de ce qui peut lui donner du plaisir; il ne verra pas à quel propos il devrait éviter ce qui ne peut lui faire aucun mal. Il s'inquiétera peu du mal des autres: vous ne lui avez pas appris à connaître le blâme, vous l'avez rendu indépendant, l'opinion ne doit jamais diriger sa conduite. Que lui importent les reproches; il n'en doit jamais essuyer, il ne sait ce que c'est; il n'a eu jusqu'ici d'autre frein dans ses actions que sa propre peine, il n'a jamais été

averti de s'arrêter que là où il a rencontré son propre désavantage. De-là la fantaisie, le caprice que vous vouliez éviter : or les fantaisies de l'enfance deviennent des vices cruels dans l'âge mûr. Quelle nouvelle manière de raisonner ! Quelle étrange logique ! On veut former des hommes sans préjugés, et pour cela, c'est dans l'âge de l'ignorance et de la faiblesse que l'on veut établir l'enfant le propre et unique juge de ses actions, de ce qui lui convient ; de la bonté des choses qui l'entourent ! ...

Mais on dispose autour de l'enfant les instrumens qui doivent agir sur lui ; on prévoit tout, on arrange les circonstances, on ne fait naître que les occasions dont on a besoin. C'est fort bien pour le père de famille qui peut faire les frais de tout cet appareil, qui jouit à son gré du tems et des moyens ; mais que faira le pauvre artisan avec une famille nombreuse ? C'est encore fort bien pour un enfant ; mais disposerez-vous des circonstances, quand il sera grand ? Votre jeune égoïste devenu homme, conservera cette empreinte de l'éducation,

empreinte d'autant plus profonde, qu'elle porte sur la partie faible de l'ame, sur un sentiment inné dont la dégénération est si facile, sur cet amour de soi qui, plus ou moins dépravé, devient la cause première de tous les crimes et de tous les maux de la société. Le voilà dans le monde, forme exacte du moule où il a été façonné, ne prenant d'autre leçon que de son bien ou mal-être prêt à sacrifier, s'il le faut, l'univers entier à sa convenance.

L'enfant casse par caprice les vîtres de sa chambre. Il ne faut point, dites-vous, qu'il s'apperçoive des incommodités qu'il vous cause, mais qu'un bon rhume soit toute la leçon qu'il reçoive des suites de sa fantaisie. Vous le laissez souffrir, mais comme ce n'est point là ce qu'il attendait, il croit que vous vous amusez de sa peine et il apprend à s'amuser de la vôtre à son tour. Quel sera l'effet de cette indiscrète leçon? Une autre fois, au lieu de casser les vîtres de sa chambre, il cassera celles de la vôtre où il est sûr de ne plus rencontrer le même inconvénient; et il se vengera sur vous

du mal qu'il a enduré. Votre peine lui importe peu : vous ne lui en avez manifesté aucune la première fois, et il n'a rien à craindre, puisque vous ne devez point le réprimer vous-même. C'est ainsi que nullement retenu par la crainte du reproche, il se livrera à tous les caprices dont les suites n'auront rien de désagréable pour lui, et il ne sera embarrassé que sur le choix.

Puisqu'il est une sorte de moralité à la portée du jeune âge, que l'enfant doit recevoir des leçons d'une source quelconque, pourquoi les hommes qui l'entourent seraient-ils donc moins propres que la froide matière, à les lui donner ? Quel danger si grand y a-t-il donc à ce que le blâme ou la louange l'avertisse quand il a bien ou mal fait ? Il casse ses vîtres, et pour toute leçon, il éprouve le froid : ne voyant de mal que dans le froid qu'il endure, il ne voit de faute en son action que dans le mauvais choix qu'il a fait, et mettant à profit son observation, il croira pouvoir casser toutes les vîtres qui seront ailleurs que dans sa chambre. Mais vous lui repro-

chez sa faute : ce reproche le menace dans toute occasion pareille, et c'est aussi un désavantage pour lui que ce reproche ; il n'y a pas de doute qu'il n'aimât mieux être applaudi. Oui, mais on me dira que, ne voyant pas la raison morale d'une défense, il pourra l'attribuer au caprice, et que ne sentant point la nécessité de faire la volonté d'un autre plutôt que la sienne, il n'en ira pas moins son train. Je réponds que l'enfant reconnaît nécessairement une sorte de supériorité en moi, puisque sa faiblesse recourt à chaque instant à ma force ? Or voit-il mieux la raison de cette force ? Et quoiqu'il ne la voie pas, lui arrive-t-il jamais de s'en plaindre, à moins qu'on en ait fait un fou ? il s'y soumet de lui-même, et je crois qu'il se soumettra également à un jugement supérieur au sien. Mais c'est le rendre dès-lors esclave de l'opinion. Nous examinerons ailleurs ce que c'est que l'opinion, et dans quel sens on doit ou on ne doitpas s'y soumettre ; nous verrons s'il est vrai que l'homme social puisse s'en rendre indépendant. Qu'il nous suffise d'observer, pour le moment, que si l'opinion qui commande à l'enfant est toujours sage, elle

ne lui faira faire que ce qu'il faut, il apprendra qu'il y a nécessairement des choses bonnes en elles-mêmes, puisqu'on est loué de les avoir faites.

J'adopte en cela le sentiment de Locke, et j'aime mieux que la voix de l'approbation ou de l'improbation vienne de la part d'êtres supérieurs dont l'enfant reconnaît la compétence, que d'une aveugle fatalité qui ne fait que l'avertir de chercher ailleurs la jouissance qu'il se proposait d'obtenir, sans lui inspirer aucun discernement moral dans son choix.

Si l'on apprend à l'enfant ou au jeune homme à ne rien faire par rapport aux autres, à ne jamais entrevoir de récompense dans l'estime étrangère, à ne faire ce qui est bien que pour lui, comment se persuaderat-il qu'il y a du prix là où les autres lui paraissent n'en trouver aucun? Comment estimera-t-il lui même ce qu'il ne verra point estimer par les autres? S'il croit que tout reste indifférent autour de lui, lorsqu'il a fait une bonne action, ne sera-t-il pas bientôt indifférent lui-même pour la faire? Pourquoi un blâme sévère ou un suffrage caressant ne seraient-ils pas les signes constans et

non équivoques auxquels il reconnaîtra le caractère de ses actes et la mesure de leur valeur ? Pindare compare les louanges à la rosée du ciel; sous leur douce influence, dit-il, les vertus croissent et prospèrent comme les plantes humectées par les pleurs de l'aurore.

Il me paraît que c'est principalement dans l'âge où la raison encore faible ne peut diriger la volonté, qu'une raison étrangère peut servir de guide et suppléer dans l'enfant au secours que la nature ne lui a pas encore donné. En dirigeant ainsi de bonne heure ses déterminations et son choix sur tout ce qui est bien, on lui faira prendre un pli salutaire qui durera; il contractera; des idées habituelles, des penchans qui s'identifieront avec son ame et que sa propre raison viendra ensuite confirmer. Les pensées justes et saines, les désirs réguliers, la pratique du bien seront désormais chez lui le produit d'une sorte d'instinct presque infaillible dans ses impulsions. Il est évident qu'il ne tombera dans l'erreur que par la faute de ceux qui l'auront dirigé, que ses

premiers écarts seront son ouvrage, et que les dangers de cette éducation ne sont pas en elle même, mais dans les vices de l'opinion qui y préside. Que cette opinion soit dépravée, qu'elle ne porte que sur des travers, qu'elle ne soit propre qu'à jeter dans l'ame toutes les semences du vice, qui faut-il accuser? nos propres vices, nos travers, nos sottises; mais la méthode n'en est pas moins bonne en elle-même, dans le système d'une opinion sage et bien réglée. Faut-il imputer à l'instrument l'ineptie ou l'étourderie de la main qui l'emploie? Que les hommes soient plus sensés, que sur-tout ils soient moins vicieux, et toutes les méthodes raisonnables réussiront, celles-là principalement qui sont analogues et à l'institution naturelle de l'homme et à sa destination.

C'est notre faute si la puissance de l'opinion devient dangereuse; ce sont nos applaudissemens hors de saison, nos louanges indiscrètes et trop souvent ridicules, qui donnent aux enfans de fausses idées sur le mérite, sur le prix réel des choses.

Les suites de cette première faute sont de la plus grande conséquence, et l'on ne saurait peut-être assigner jusqu'où s'étendent les effets d'une légéreté journalière à laquelle tout le monde se livre sans y prendre garde. On applaudit à une action louable, et on applaudit de même à un habit neuf; on loue l'enfant qui a fait ce qu'on appelle son devoir, et ensuite on le loue plus encore de sa figure, de ses gentillesses, de ses joujoux. Je vois là la source de bien des vices, que la fréquentation du monde est si propre à fortifier par la suite. Tout ce qui attirera à l'enfant des louanges propres à le flatter, lui paraîtra bon; l'idée de distinction, d'honneur, qu'il se faira, liée dans son esprit à l'image de tout ce qui peut lui procurer cette jouissance, le rendra vain, dominateur, arrogant; et le jour où il aura endossé son beau gilet, sera le jour où il insultera toute la maison. Comment ne le ferait-il pas? On lui a fait croire qu'il en valait mieux avec un habit neuf, par les applaudissemens insensés qu'il a entendus: et voilà l'homme qui s'inclinera un jour devant la sottise revêtue d'un manteau

teau doré, et repoussera brutalement le mérite modeste et pauvre, ou conspuera les tristes haillons de la misère!

Tout au moins, ce qui résultera infailliblement de cette manie d'applaudir à des riens comme à ce qui est bon en soi, c'est que l'enfant assimilera le mérite de tout ce qu'il a entendu louer, et dès-lors il cherchera à se distinguer au-dessus de ses égaux par ce qui flattera le plus ses fantaisies, ses goûts, ses plaisirs, et ensuite ses passions; et l'on peut juger que ce n'est pas la vertu qui doit quelque jour le plus gagner à ses efforts.

Je ne songe jamais, sans en être effrayé, aux écueils continuels qui environnent l'enfance, aux occasions multipliées dont l'influence travaille à chaque instant en elle un terrain préparé à recevoir et à nourrir les germes de tous les genres de travers. Je ne parle même pas de cette criminelle éducation où tout concourt à façonner l'enfant aux vices qui forment la base de la conduite de ceux qui vivent auprès d'eux;

je ne parle pas de cette belle éducation du monde, où la corruption, parée de toutes les formes séduisantes, verse de bonne heure son poison dangereux dans de jeunes ames ouvertes à toutes les impressions. Je me borne à indiquer cette légéreté avec laquelle le vulgaire se conduit envers les enfans, et je gémis sur ses conséquences funestes. On ne songe pas qu'en louant mal-à-propos ce qui n'est nullement louable en soi, on fausse à sa source l'instinct de la nature, et lui donnant ainsi une mauvaise direction, on accoutume nécessairement l'enfant à trouver bon et beau ce qu'il voit juger comme tel de tems immémorial, et on le prive pour toujours de la pureté et de la justesse du tact. Dieu sait si des préjugés enracinés ainsi par l'éducation peuvent se détruire ; ils se perpétuent de race en race, se naturalisent parmi les hommes, et régnant au milieu d'eux avec le ton et les livrées du goût, ils ôtent à tous jusqu'à la faculté d'apprécier l'écart auquel ils se trouvent entraînés hors de la route du vrai.

Au reste, à part les vices de l'opinion, auxquels mon sujet me ramenera ailleurs, je pense qu'en ceci le sentiment de Locke doit encore prévaloir, et qu'il importe de rendre la jeunesse sensible et à cette estime des sages, partie précieuse de la récompense de la vertu, et à cette infamie qui imprime sur le front du méchant le caractère odieux de sa dépravation et du mépris universel qui doit en être la suite. Mais je suis loin de penser qu'il faille, suivant l'opinion du même auteur, faire entrevoir aux enfans, dans l'estime générale qui attend l'homme de bien, une source propre à leur fournir ultérieurement les plaisirs et les avantages de la vie. C'est présenter aux vertus cette récompense matérielle que Locke lui-même condamne ; c'est apprendre aux enfans à donner du prix à tous les objets qui flattent les sens et les passions, c'est leur faire envisager l'estime publique, non comme un bien en elle-même, mais comme un moyen utile de fortune ; c'est jeter de bonne heure dans leur ame, la semence de l'hypocrisie, c'est leur apprendre l'art funeste de la dissimu-

lation ; enfin, en ne leur parlant que de l'estime d'autrui, et jamais de la leur propre, c'est leur inspirer le désir d'acheter la première à quel prix que ce soit. Je voudrais qu'on pût leur faire sentir que l'estime d'autrui n'a de valeur que lorsqu'elle est solidement acquise, et que nul n'a plus à rougir, que celui qui se trouve estimé des autres sans pouvoir s'estimer lui-même.

Locke définit la réputation, le témoignage et l'approbation que la raison des autres hommes donne, comme d'un commun consentement, aux actions vertueuses et bien réglées ; et il la regarde comme l'un des meilleurs guides et des plus puissans aiguillons dont on puisse se servir pour porter les enfans à la vertu, jusqu'à ce qu'ils soient capables de consulter leur propre raison et de voir par eux-mêmes ce qui est juste et raisonnable. Je vais élever moi-même ici une objection importante, et l'on ne me reprochera pas de l'avoir affaiblie.

La réputation est la collection des opinions particulières ; mais l'opinion commune a-t-elle pour base la saine raison ? Et

si vous apprenez aux enfans que cette opinion n'est qu'un composé de préjugés, d'erreurs, de vices et de passions, que cette opinion participe nécessairement de la corruption sociale, et que ses jugemens ne sont que le résultat de cette corruption, comment les rendrez-vous sensibles à la réputation ? Ou, si vous réussissez à leur faire goûter un tel appât, quels funestes produits ne devez-vous pas vous promettre de vos soins ? Ne mettez-vous pas ainsi vous-même la jeunesse dans le chemin des vices que le monde encense ? Vous allez précisément lui proposer ces vices pour le but de ses efforts. On me dira sans doute que, quels que soient les vices privés des hommes, il règne, dans la société prise en général, une sorte d'opinion collective dont la voix ne saurait approuver le mal et rend toujours hommage à la vertu ; à peu-près comme il existe, dans toute réunion d'hommes, une sorte de volonté commune qui semble planer au-dessus des volontés particulières sur lesquelles elle domine : c'est le tout qui pèse de sa masse entière sur chacune des parties. Mais, lors-

que les jeunes gens verront les hommes de près; lorsqu'ils auront pénétré derrière cette toile que posent la convention et l'étiquette, et que les personnages ayant déposé le masque de représentation, se montreront à leurs yeux tels qu'ils sont, quelle idée se formeront les jeunes gens de cette opinion générale qui doit décider du mérite de leurs actions? Comment se persuaderont-ils que d'une foule d'élémens corrompus il puisse résulter un tout pur et sain? Que trouveront-ils de flatteur à voir louer la vertu par des hommes qui la méprisent? Ils ne tarderont pas de se convaincre que cette sorte d'hommage public n'est qu'un vain jargon dont on est ainsi convenu, et dont on sait fort bien qu'on ne doit tenir aucun compte. Quelle découverte pour eux! En apprenant que ce n'est là qu'un vernis dont on couvre extérieurement ses propres vices, comme celui de la politesse voile l'indifférence et, au besoin, la perfidie même, ils prendront une leçon efficace d'hypocrisie qu'il ne tarderont pas de mettre à profit, ils comprendront qu'il est tout aussi aisé de se

montrer vertueux que bienveillant envers tout le monde; et s'ils sont *bien élevés*, l'usage de ce dernier masque les formera tout aussi-tôt à celui du premier.

Cette objection est puissante; elle pourra peut-être attester toute la franchise que je mets à la discussion à laquelle je me suis engagé, je la place ici avec courage, malgré le coup qu'elle semble d'abord y porter à mon opinion; mais peut-être s'appercevra-t-on ailleurs, en se la rappelant, qu'elle n'est propre qu'à mieux confirmer mes sentimens.

Je reviens à l'émulation de la vertu, et je dis que si la récompense des vices fait qu'on se pique d'en avoir, une récompense réelle et sage des vertus, pourrait sans doute les faire pratiquer. Ce n'est pas que j'imagine qu'il convienne de proposer des prix matériels aux actions louables: celui qui fairait de telles actions, non pour leur moralité, mais pour obtenir le prix qui y serait attaché, n'aurait que des vertus

suspectes (1). On peut avoir l'apparence des vertus, et pour obtenir la récompense, on n'aura que la peine de se couvrir du masque propre à se la faire adjuger. On peut bien aussi n'avoir que l'écorce du talent, mais cette écorce n'en impose pas à des juges éclairés, ils savent en faire justice. Ah ! si vous voulez écarter de la lice le vice hypocrite, l'intrigue criminelle, couverte du manteau de la vertu, découragez leur vile ambition par des couronnes qui ne soient qu'honorables; n'offrez aux passions sordides que le pur encens de la gloire et le concert des suffrages de la sagesse et de l'humanité ! L'espoir d'une telle récompense ne saurait émouvoir les cœurs avilis, il n'a d'attraits que pour les ames grandes et élevées, qui connaissent l'enthousiasme de la vertu; le vice ne tient aucun compte du prix de l'opinion et n'y trouve qu'une vaine fumée : il lui faut bien d'autres jouissances.

Si l'on prétend au reste, que l'émulation ne puisse être employée à inspirer l'amour

---

(1) *Quæ voluptate, quasi mercede aliquâ, ad officium impellitur, ea non virtus, sed fallax imitatio et virtutis simulatio. Cic. 5 Tuscul.*

du bien, je demanderai ce qu'il faudra faire. On me dira qu'il suffit d'inspirer à l'homme le desir de sa propre estime. Mais j'observe d'abord que la jeunesse ne saurait apprécier toute la valeur de cette sorte de récompense ; et j'ajoute que le désir de l'estime de soi-même conduit d'ailleurs nécessairement, comme je l'ai fait voir, au besoin de s'honorer de celle d'autrui : cercle inévitable dans lequel on est forcé de revenir au point dont on veut s'écarter.

Il paraît donc que l'on peut exciter l'émulation des choses louables, et l'on peut sans doute en croire l'expérience. Déjà des instituteurs sensés, attachés aux établisemens d'instruction publique, ont su diriger utilement ce ressort puissant qui presse le zèle de la jeunesse ; et, en assignant les distinctions flatteuses dont ils disposent à une sage conduite aussi bien qu'aux talens, ils ont été assez heureux pour jouir des effets salutaires d'un tel concours (1).

(1) *Præmiis animi juvenum ad virtutem adaccenduntur ; quæ si detrahas, ipsa virtus elanguescit.* (*Erasm. In Apop.*).

Pourquoi n'oserions - nous pas espérer de donner parmi nous à la vertu, un empire que des peuples sages surent autrefois lui assurer ? Nous bornerons-nous donc toujours à ridiculiser les vices sans nous mettre en peine de les corriger ? Faudrait-il cesser de croire à la vertu ? Ou nous verrons-nous éternellement réduits, par l'insouciance, la faiblesse ou l'ineptie, à calomnier sans cesse le cœur humain ? Solon, en s'attachant à préserver la jeunesse de la contagion de l'exemple, avait assigné des récompenses honorables aux vertus et le déshonneur aux vices ; il fait décerner des couronnes à ceux qui ont rendu des services à l'Etat. Ce sage législateur, travaillant à l'œuvre sublime de sa constitution et de ses loix, s'était constamment mis sous les yeux ce principe, que le meilleur Gouvernement est celui où règne une heureuse distribution de peines et de récompenses (1). Dans l'Attique, on comprenait dans la première classe des citoyens, les

(1) *Cicer. Epist.* 15 *ad Brut.*

hommes vertueux et éclairés, " Parce qu'ils contribuaient le plus au soutien et à la gloire de la Patrie „. Si l'on considère, dit Aristote, les descendans des Dieux et des Héros, on révère plus encore ceux qui ont donné à leurs concitoyens de grands exemples de vertu, qui ont servi l'Etat dans les postes éminens, qui ont combattu aux champs de l'honneur, ou qui ont triomphé dans les jeux publics (1).

J'admire comme dans toutes leurs institutions, et jusques dans les cérémonies funèbres, les Grecs qui avaient su introduire des spectacles propres à donner des charmes à la vertu, à en inspirer l'amour et à maintenir cette utile émulation de la sagesse qui commandait aux ames avec une puissance si touchante et si bien ménagée. Les Athéniens commençaient par rayer du régistre civique, celui qui était condamné à perdre la vie. Ils dégradaient le citoyen qui avait abusé de ses droits; l'opprobre et

(1) *Arist.* de *Rep. Lib.* 3.

l'humiliation étaient pires que la mort pour des ames fières, sensibles et capables d'apprécier toute la dignité de l'homme. Celui qui était flétri aux yeux de ses égaux, ne pouvait paraître sur la place publique : tantôt il lui était défendu d'entrer dans les temples ; tantôt les assemblées générales lui étaient fermées. Si la Patrie avait besoin de réclamer son bras, il ne pouvait être admis à l'honneur de la défendre, qu'après une révocation solemnelle du décret qui l'avait condamné. C'est ainsi que l'on dirige l'opinion, que l'on fonde l'empire de l'honneur, que l'on parvient à faire compter la vertu pour quelque chose.

Pour juger de toute la force de l'esprit public chez les nations de la Grèce, et calculer d'avance le haut degré de vertus publiques, d'héroïsme et de gloire auquel elles doivent s'élever bientôt, je n'ai besoin que d'un fait : c'est la couronne d'olivier décernée par les Spartiates aux deux Héros de Salamine.

Si l'on se trouve embarrassé à remplacer

l'émulation dans la carrière de la vertu, on le serait bien encore dans celle de l'étude. La jeunesse, superficielle dans ses goûts, inconstante dans ses désirs, incompétente dans sès choix, ennemie du travail et de la gêne, peut se tromper à chaque instant dans ses déterminations; elle offre peu de prise aux soins assidus et apporte peu d'application aux études de longue haleine. Comment la fixer constamment, par ses propres penchans, dans une route longue et hérissée d'obstacles? Comment lui faire supporter cette tâche pénible et lente qui accable la raison elle-même, qui fatigue la volonté la mieux prononcée? Quelle puissance pourra l'arracher aux plaisirs rians de son âge, pour lui faire essuyer les cruelles épines de l'étude et de la pratique difficile des arts?

Tout attendre de la curiosité la mieux préparée, tout laisser aux soins de la nature environnée d'occasions choisies et favorables, est une méthode séduisante en théorie, sur-tout, lorsqu'elle est exposée avec un talent si propre à en faire valoir

les avantages. Mais essayez-la tout de bon, et vous verrez comme elle soutiendra l'épreuve de l'expérience. Appliquez, si vous pouvez, cette méthode à la foule de jeunes gens dont la Patrie et la société réclament les prompts services ; trouvez des instituteurs nombreux qui puissent disposer du monde entier, chacun en faveur de son élève ; n'offrez pas d'autre moyen au père de famille pauvre qui a beaucoup d'enfans à élever et qui, par ses travaux pénibles et journaliers, est forcé de les perdre de vue ; ménagez sur-tout le temps et les longs retards que réclament avec raison les partisans d'une telle méthode. La carrière de l'étude, si longue pour la vie de l'homme, et le temps favorable au travail, si court, ne permettent guère de choisir avec autant de commodité, les moyens d'arriver au terme.

Je demande où l'Etat irait chercher les ingénieurs, les savans militaires, les marins habiles dont il a besoin pour sa défense, si les études nécessaires à ces hommes utiles se faisaient sur un tel plan. Il n'y faut pas

tant de façon; il faut qu'une commotion violente jette les élèves dans le chemin de la science, leur en fasse dévorer les difficultés et les achemine à grands pas vers le but, au travers des frivolités et des passions de leur âge, qui cessent d'avoir des attraits pour eux et sont effacées par une seule passion dominante, le désir du succès. Jetez les yeux sur les écoles publiques où l'on enseigne les sciences exactes applicables au service de la Patrie, et assignez, si vous le pouvez, ce que vous y mettriez à la place de l'émulation puissante qui y règne, pour obtenir les mêmes succès avec une égale rapidité (1).

---

(1) Il s'établit toujours, dans toute réunion d'hommes, une chaleur dans le travail, dont rien ne peut remplacer les effets. Nous marchons mieux en compagnie; il semble que nos forces s'accroissent de celles des autres. On voit que les animaux mêmes sont susceptibles d'être excités par l'exemple : observez plusieurs chevaux dans une grande route; ils s'animent réciproquement à la course, et nul d'entre eux ne veut rester après les autres.

D'ailleurs, dans l'âge où le feu des passions s'allume, où une seule occassion peut faire perdre tout le fruit des soins employés jusques-là; dans ces momens de crise où l'explosion de la nature négligée, où mal dirigée peut dépraver le cœur pour toujours; dans ce même âge où l'imagination brûlante répand un si beau voile sur toute la nature; dans ces momens d'illusion où tout est couvert d'un vernis brillant, où il est si facile d'enflammer l'ame, pour les grandes et belles choses, combien n'est-il pas important et utile de donner le change à cette disposition de l'ame, et de lui indiquer, dans la gloire et le prestige des succès flatteurs, un but capable d'occuper ses passions et de leur imprimer ainsi une direction salutaire. J'ai moi-même eu le bonheur d'opérer une telle diversion, et de voir se réaliser ensuite les fruits heureux que je m'en étais promis (1).

(1) Cet exemple doit être cité pour attestter la puissance du stimulant que j'indique et toute l'importance du précepte.

Il est, au surplus, de belles carrières où l'on voudrait envain se passer d'émulation,

---

Un jeune homme que j'aimais, parce que nous avions été compagnons de jeux et de plaisirs dès l'enfance, se trouva jeté dans quelques circonstances propres à déranger ses mœurs; le mal faisait des progrès rapides et peut-être que quelques pas de plus l'auraient perdu sans ressource. J'en fus touché et je cherchai un remède. Je connaissais l'ardente imagination du jeune homme, et je lui soupçonnais des dispositions pour les sciences. J'étudiais alors les Mathématiques, et quelques livres d'Astronomie étaient les fidèles compagnons de mes promenades. Passionné pour cette belle science, je résolus de lui inspirer, s'il était possible, l'enthousiasme dont j'étais pénétré. J'avais seize ans et une ame brûlante : chacun sait combien la nature est belle pour des yeux de cet âge, lorsque le cœur est resté pur. Je lui parlai avec la chaleur que j'éprouvai, des jouissances délicieuses que donne l'étude de la nature, des plaisirs journaliers que procure la culture des sciences; je lui fis un tableau animé des impressions mêmes de mon ame, et je réussis à exalter sa pensée. Dans un moment d'inspiration, il me sauta au cou et chercha à me rendre les sensa-

où chaque pas que l'on veut faire a besoin de ce secours, où le génie isolé s'étoufferait de lui-même en naissant et ne produirait que les fruits informes de l'ignorance, de la froideur et d'un goût barbare : ces carrières sont celles des beaux arts et des lettres. Peut-on s'y passer de modèles ? Qu'est-ce qu'un artiste qui n'aurait rien

---

tions nouvelles qu'il éprouvait. Je profitai de l'effet que je venais de produire, je me hâtai de lui offrir les moyens de s'associer sur-le-champ à mes études, et nous prîmes l'heure pour le lendemain. Je commençai par lui donner des leçons de Mathématiques, et je les lui donnais longues pour le retenir chez lui. Jaloux de savoir chaque jour ce que je lui avais enseigné la veille, il devint sédentaire; peu-à-peu ses premières habitudes se rompirent, et il renonça totalement au jeu et aux autres passe-temps non moins dangereux qui l'occupaient auparavant. Il fit des progrès rapides et prit un goût décidé pour l'étude; il ne fut plus question de vices et la victoire fut complète. Ce jeune homme a dès-lors quitté sa patrie et a occupé successivement, dans l'étranger, plusieurs emplois distingués qu'il s'y est procurés par le seul appui de ses talens.

vu, qui ne se serait jamais comparé avec d'autres artistes ? Qui n'aurait jamais visité les sanctuaires du génie et n'aurait jamais contemplé les admirables chefs-d'œuvre de nos antiques maîtres ? Un artiste à qui la vue d'un tableau ou d'une statue n'aurait jamais donné cette secousse profonde et salutaire qui semble retremper toutes les facultés et leur donner une vigueur nouvelle, qui n'aurait jamais tressailli d'impatience et d'espoir devant l'œuvre sublime d'un contemporain ? Demandez à nos compositeurs célèbres combien ils doivent de leur génie et des beautés qui nous ravissent, de cette mélodie enchanteresse qui nous séduit ou de cette harmonie savante qui nous frappe, à cette commotion vive que leur ont donnée, dans leur jeunesse, les œuvres des grands maîtres qui les ont précédés ! Le jeune poëte, le littérateur naissant vont chercher le commerce des muses au centre des arts, dans ces foyers d'activité où se développent dans toute leur énergie, les diverses facultés de l'homme : là où l'on éprouve malgré soi ce feu magique qu'on semble respirer dans les lieux qu'habitent

les grands hommes et où reposent les chefs-d'œuvre de la pensée. Ce n'est que dans le temple du goût qu'ils apprennent à polir leurs ouvrages ; ce n'est qu'en s'essayant sur les pas des maîtres de leur art, qu'ils peuvent acquérir assez de force pour les suivre.

N'est-ce pas l'émulation qui a porté la Grèce à ce haut point de perfection dans les arts, et a fait enfanter ces productions divines qu'adorera la postérité la plus reculée ? Toutes les fêtes étaient embellies par des jeux et des combats de toute espèce, où l'industrie, l'adresse, le talent, le courage étaient couronnés avec solennité. Quel spectacle que ces fêtes et ces jeux ! avec quel succès ces peuples savaient mettre en action les ressorts les plus propres à remuer fortement les ames ! Quels sont les prodiges que ne devait pas opérer une noble ambition allumée avec tant d'énergie et soutenue par tout ce que l'espoir peut offrir de plus séduisant ? ..... Ecoutons Anacharsis assistant aux jeux Olympiques : „ Aussitôt toutes ces expressions de joie

„ et d'admiration dont on avait honoré le „ vainqueur dans le moment de sa victoire, „ se renouvelèrent avec tant de force et „ de profusion, que Porus me parut au „ comble de la gloire. C'est en effet à cette „ hauteur que tous les assistans le voyaient „ placé ; et je n'étais plus surpris des épreu„ ves laborieuses auxquelles se soumettent „ les Athlétes ni des efforts extraordinaires „ que ce concert de louanges a produits „ plus d'une fois. On nous disait, à cette „ occasion, que le sage Chilon expira de „ joie en embrassant son fils qui venait „ de remporter la victoire (1). „ Et lors„ qu'il voit le stade près de s'ouvrir, „ Je „ me sentis entraîné, dit-il, par cet intérêt „ qui remuait tous les cœurs, et qu'on n'é„ prouve pas dans les spectacles des autres „ nations, au lieu de voir, au commencement „ de la lice, des hommes du peuple prêts „ à se disputer quelques feuilles d'olivier, „ je n'y vis plus que des hommes libres, „ qui par le consentement unanime de toute

---

(1) Voyage du jeune Anach. Chap. 38.

„ la Grèce, chargés de la gloire ou de la
„ honte de leur patrie, s'exposaient à l'al-
„ ternative du mépris ou de l'honneur, en
„ présence de plusieurs milliers de témoins
„ qui allaient rapporter chez eux les noms
„ des vainqueurs, et des vaincus (1) „.

Les Arabes ont su employer de même l'émulation de la gloire aux progrès des arts, aux succès de l'éloquence et de la poésie; leurs jeux et leurs concours rappelaient ces assemblées solennelles des nations que l'Elide réunissait tous les quatre ans.

Si la douce espérance, le plus grand bienfait, peut-être, de la divinité, fait l'unique charme de la vie humaine; si le besoin du bonheur est le seul aiguillon qui presse les hommes, quel attrait ne doit pas avoir pour eux la perspective des honorables succès? Où est l'homme qui fait une seule action sans un but relatif aux jouissances qu'il cherche sans cesse? Où est celui qui

(1) Voyage du jeune Anach. Chap. 6.

ne se propose une récompense quelconque à chacun des actes de sa volonté ? Rapportons-nous en au bon Fénélon, qui a connu tous les secrets du cœur humain. Télémaque demande à Narbal comment les Tyriens s'étaient rendus si puissans sur la mer; Narbal lui répond : " Quand on récompense
„ bien ceux qui excellent dans les arts,
„ on est sûr d'avoir bientôt des hommes
„ qui les mènent à leur perfection ; car
„ les hommes qui ont le plus de sagesse
„ et de talent, ne manquent point de s'a-
„ donner aux arts auxquels les grandes
„ récompenses sont attachées. Ici on traite
„ avec honneur tous ceux qui réussissent dans
„ les arts et dans les sciences utiles à la
„ navigation. On considère un bon géomè-
„ tre, on estime fort un habile astronome,
„ on comble de biens un pilote qui sur-
„ passe les autres dans ses fonctions ; on
„ ne méprise point un bon charpentier; au
„ contraire, il est bien payé et bien traité :
„ les bons rameurs ont même des récom-
„ penses sûres et proportionnées à leur ser-
„ vices; on les nourrit bien, on a soin
„ d'eux quand ils sont malades ; en leur

„ absence, on a soin de leurs femmes et „ de leurs enfans. S'ils périssent dans un „ nauffrage, on dédommage leur famille, „ on renvoie chez eux ceux qui ont servi „ un certain temps : ainsi on en a tant „ qu'on veut. Le père est ravi d'élever son „ fils dans un si bon métier, et dès sa plus „ tendre jeunesse, il se hâte de lui ensei„ gner à manier la rame, à tendre les cor„ dages et à mépriser les tempêtes. C'est „ ainsi qu'on mène les hommes, sans con„ trainte, par la récompense et le bon „ ordre (1) „.

Quel étrange moyen de former des hommes pour la société, que de rompre en eux tous les liens qui les attachent à leurs semblables, et de leur donner pour premier principe de leurs actions, l'indifférence absolue envers les autres et l'unique intérêt de leur individu ! Quelle singulière méthode d'instruction, que celle de ne leur montrer en tout que leur propre et seule utilité !

(1) Avent. de Télém. Liv. 1.

moyen infaillible de ne leur donner que de fausses idées des choses et des relations naturelles de tout ce qui existe dans le monde et autour de l'homme; est-ce ainsi qu'on prétend leur montrer le beau systême des harmonies établies parmi les êtres de toutes les classes ? Est-ce par là qu'on veut leur apprendre quelle est la coordination admirable qui règne entre toutes les parties du grand tout, et qu'on peut les initier dans les mystères sublimes de la nature ? Est-ce par ces leçons froides et sèches qu'on espère exalter leur ame, l'élever au-dessus de l'étroite sphère de l'humanité, et leur dévoiler toute la grandeur du suprême ouvrier, dans la richesse et la beauté de ses œuvres ?...

Vouloir instruire un jeune homme sur la destination de tout ce qu'il voit, sur l'usage de ses organes, de sa force, de son adresse, par l'exemple de Robinson dans son île c'est folie : comme si la sphère où chaque homme doit être placé un jour dans la société, était l'île de Robinson. A force de ne donner à l'enfant, dans ses

actes, d'autre but que lui-même, à force de l'habituer à ne rechercher en tout que son propre avantage, à n'envisager dans les objets que le côté sous lequel il peut en tirer quelque parti, on parviendra à lui faire croire qu'il est le centre de la nature, qu'elle doit être toute entière soumise à sa volonté et subordonnée à son bien-être; on l'accoutumera à n'y voir que lui seul : et, je ne saurais trop le répéter, parce que j'en sens vivement les funestes conséquences dans l'homme social, l'égoïsme le plus absolu deviendra la base de son caractère ; et cet homme qui se demande *l'à quoi bon* de tout, je ne sais guère *à quoi bon* il pourra servir lui-même parmi ses semblables.

Et d'ailleurs, qui ne voit pas qu'avec ce beau système d'instruction, on recommence dans chaque homme la longue institution de son espèce, et que, reprenant sans cesse les découvertes et les connaissances à leur origine, on rend de nulle utilité les progrès immenses de l'intelligence et de la raison, et l'on retient chaque géné-

mation dans le berceau des sciences et de l'industrie ? Où en serions - nous aujourd'hui, si les hommes profonds qui ont porté si loin les bornes des sciences et des arts, obligés de suivre cette route longue, tortueuse et embarrassée d'obstacles, n'avaient point profité des méthodes élémentaires tracées d'après les découvertes successives, et qui abrègent si fort le chemin de l'étude ? Quel est celui qui oserait tenter, par cette route infinie, la vaste carrière des sciences abstraites, et qui se flatterait d'arriver au niveau des connaissances modernes ?

Il faudrait renoncer à cette coordination des élémens des sciences avec l'étendue et la profondeur de leur théorie, méthodes salutaires, qui, dans quelques années, font jouir l'élève des résultats de plusieurs siècles de génie et de découvertes. Je voudrais que l'on m'apprît en quoi cette sage réforme serait profitable à l'avancement des lumières, et quels progrès ultérieurs on pourrait attendre de l'esprit humain conduit par une telle marche ..... Prestige dangereux

du talent ! attrait funeste du paradoxe ! prisme trompeur de l'imagination ! c'est ainsi que vous faites goûter aux hommes et circuler parmi eux avec crédit, les erreurs les plus absurdes et les plus grands écarts de la raison !

Je sais bien que l'on oppose, avec quelque apparence d'avantage, les vices qui semblent naître immédiatement de l'émulation, tels que la jalousie, la haine, l'ambition, la vanité etc. J'ai déjà répondu en partie à cette difficulté, et peut-être serai-je forcé d'y revenir encore ailleurs.

Le développement des vices dont il s'agit n'est pas le fruit de la méthode en elle-même, mais de la mauvaise application qu'on en fait. On dirige mal l'émulation et on lui impute les suites malheureuses et inévitables de l'ineptie, du pédantisme ou de la perversité. Qu'y-a-t-il de bon parmi les hommes, dont le mauvais emploi produise quelque chose d'utile ? je ne saurais tenir, par exemple, contre les misérables puérilités avec lesquelles tel sot

instituteur pense inspirer de l'émulation à ses élèves, ou contre les impulsions dangereuses qu'on leur donne, et qui ne sont propres qu'à les jeter dans tous les vices. Ici l'on rétrecit l'ame, au lieu de l'élever; on propose des prix ridicules à des tâches plus ridicules encore; et promenant les désirs parmi des riens, ne montrant que de petites choses, n'exerçant l'intelligence que sur des travaux absurdes; on façonne, pour la plus grande utilité de la société, des têtes aussi étroites et des cœurs aussi glacés que ceux des personnes sensées qui remplissent si bien l'emploi de former des hommes. Ailleurs, l'injustice, les préférences, la partialité, indisposent des ames jeunes et sensibles et leur font haïr à la fois et ceux qui reçoivent la récompense et ceux qui la donnent. Qu'on réfléchisse un instant aux suites d'une telle conduite. Ces premières leçons d'injustice se gravent profondément dans l'ame des enfans; les vices dont vous leur donnez le funeste exemple, ne tardent pas de fructifier, et le jeune homme devenu grand, s'applique de son mieux à vous imiter et à se conduire

envers les autres comme l'on s'est conduit envers lui-même (1). Ainsi l'injustice des récompenses produit le germe des haines, des rivalités, des jalousies, comme le mauvais choix, soit dans le terme que l'on propose aux efforts de la jeunesse, soit dans l'espèce de prix qu'on lui réserve, enfante l'ambition, la vanité, les faux goûts, les préjugés, et c'est ainsi que l'on met sur le compte d'une méthode, la sottise ou les vices de ceux qui la dirigent.

Dans la république de Lycurgue, où l'on savait si bien apprécier la vanité, où régnait une si grande indifférence pour les

---

(1) Ces leçons manquent si peu leur effet, que ceux qui jouissent des fruits de la partialité, semblent se charger de venger les autres. Dans les familles où se sont établies ces distinctions malheureuses entre des enfans qui sont tous frères, on voit toujours l'enfant gâté punir par ses vices et sa mauvaise conduite, les parens faibles et injustes qui l'ont soigné aux dépens des ses frères. Je parle là d'un fait qui s'est réalisé mille fois, et dont chacun peut citer des exemples.

faux biens qui séduisaient ailleurs des peuples abusés, voyez si l'on craignit d'exciter des rivalités dangereuses, une basse envie, une vanité ridicule, en se confiant à ce mobile puissant du désir de la supériorité. On partageait la jeunesse en deux ordres séparés; les jeunes gens de mérite, au nombre de trois cents, choisis par des officiers publics, formaient un corps honoré où il était beau d'entrer, et sur lequel le reste de la jeunesse attachait des regards avides de la même préférence et de la même gloire. Il s'établissait alors une lutte salutaire entre des adversaires qui rivalisaient de vertus, ceux-ci pour conserver la place du mérite, et ceux-là pour y atteindre. Outre cela, la jeunesse était distribuée en plusieurs corps qui avaient, chacun à sa tête, un jeune homme distingué par sa sagesse et son courage, et investi du pouvoir de diriger, dans les exercices et les jeux, la division qu'il commandait. Je n'ai pas besoin de parler de ces combats donnés par les jeunes enfans de la Patrie, sous les yeux des magistras et du peuple, où les

vainqueurs étaient couverts des applaudissemens publics.

L'émulation, dans sa source, est toujours pure parmi la jeunesse. L'élève, distingué par des vertus et des talens bien reconnus, est toujours estimé de ses condisciples; ils le recherchent avec empressement, ils l'entourent avec complaisance, ils semblent s'honorer de sa compagnie : Tel est l'empire du mérite réel, il commande infailliblement l'estime, même aux ames dégénérées; ce n'est qu'à la médiocrité honorée, ce n'est qu'aux distinctions usurpées, qu'il appartient d'exciter une lâche envie, semtiment digne de la cause qui le fait naître !

Les penchans de l'homme participent toujours de la nature de l'objet vers lequel ils sont dirigés; voilà pourquoi les passions, pures dans leur origine, prennent souvent un si funeste caractère ; et voilà pourquoi les passions elles-mêmes ont rendu plus d'une fois à la vertu des ames dépravées. Je crois donc que l'émulation bien ordonnée,

née, n'est propre qu'à élever l'ame, au lieu de la corrompre. J. J. Rousseau nous apprend que lorsque son gentilhomme devint victorieux, il devint en même tems généreux envers ses concurrens, et qu'il partageait alors son gâteau avec le vaincu. Voulez-vous connaître combien la différence de nature dans les récompenses, peut produire de différence dans les mouvemens du cœur humain, comparez, par exemple, les actions que l'on commande avec de l'or, à celles que l'on fait faire avec des couronnes et des statues. Avec de l'or, vous corromprez des ames pures, vous dégraderez l'ambition qui pourra se contenter d'un tel prix; avec de l'or, vous étoufferez la voix de la conscience, vous éclipserez tous les devoirs, vous éteindrez toutes les passions dans le cœur de l'homme, pour les remplacer par une seule, par cette vorace et lâche cupidité qui fait taire la nature, qui, prête à tout immoler à la soif ardente dont elle est dévorée, renverserait la société, si elle entrevoyait sous ses ruines le but de ses insatiables désirs; avec de l'or, tous les vices, tous les crimes,

tous les excès naîtront à votre voix, mais jamais rien de grand, jamais rien de sublime. Non, une noble pensée n'entra jamais dans une ame vénale, et les actes de la volonté mercenaire qui s'achète avec du métal, furent toujours aussi vils que le prix dont on les paye !..... Ah ! ce n'est pas là la monnaie qui satisfait le Héros, l'homme juste, le bienfaiteur des hommes. Il n'y a, je le répète, que les ames capables d'élévation, qui s'essayent dans la carrière où l'estime des sages se charge seule de distribuer le prix. Aussi c'est cette loi puissante du solide honneur, qui ne sauroit se faire entendre aux cœurs dégénérés, c'est cette loi énergique et sacrée qui fait naître les hautes vertus dans les sentiers de la morale, comme elle multiplie les actions grandes et généreuses dans les champs de la gloire, et les chefs-d'œuvre du génie et du goût dans ceux de la littérature et des arts. C'est ainsi que l'espèce de récompense influe sur les actions des hommes ; et, suivant qu'elle est vile ou noble dans son objet, produit tour à tour la bassesse ou l'héroïsme. Les passions féro-

tes où les divins élans du génie, les ravages affreux du crime ou les célestes bienfaits des vertus.

Si l'émulation reçoit facilement la mauvaise direction qu'on lui imprime, et ne produit alors que des fruits corrompus, prendra-t-elle, si on la néglige, une direction plus heureuse, et donnera-t-elle de meilleurs résultats ? Si les circonstances qui président à l'éducation vulgaire sont si propres à la détourner de son vrai but, sera-t-elle développée avec plus de succès dans la société ? Hélas ! quel tableau me reste-t-il à faire ? . . . . ! Justice ! vertu ! auguste vérité ! soutenez mon courage et ma plume ; que votre voix éloquente remplace les faibles accens de la mienne et fasse retentir avec énergie les plaintes amères de la philosophie et de l'humanité ! donnez moi des forces pour me faire oser encore, malgré le cruel sarcasme du vice triomphant, malgré le dédaigneux sourire de la corruption, attaquer les maux de la société et les calamités qui affligent les mœurs et la raison !

Nous avons vu que, si l'on néglige l'émulation, on ne saurait la remplacer dans un système quelconque d'éducation. Voyons maintenant quels seraient les effets de cette négligence ; et si peut-être ce ne serait point là le moyen de faire naître les abus mêmes que l'on croirait prévenir.



CHAPITRE III.

De la direction que prendra l'Emulation négligée, et des causes de sa dégénération actuelle dans la société.

PEUT-ON dédaigner impunément les lois même de la nature et les ressorts qu'elle nous indique ? Si nous portons en nous le germe profond d'un sentiment qui se développe tôt ou tard et finit par acquérir, indépendamment de notre volonté, un empire invincible sur nous-mêmes, et par devenir le principal agent qui nous détermine dans tout le cours de notre vie, combien n'importera-t-il pas de s'emparer de bonne heure de ce penchant, dans sa pureté primitive, de s'en occuper principalement dans cet âge où l'on peut diriger la nature, modifier ses impulsions, leur imprimer, une pente sage, dans cet âge où le feu électrique des passions, où la chaleur

de l'enthousiasme peuvent produire de grands mouvemens et des habitudes durables ! pourquoi voudrait - on négliger un ressort qui se mettra d'ailleurs en action de lui-même, un mobile puissant qui doit reprendre toute son énergie, malgré la nullité où nous l'aurons laissée ? La nature ne perd jamais son empire : ce penchant abandonné à lui - même, prendra son caractère de celui des occasions qui le réveilleront ; il obéira aux passions, aux préjugés, à l'opinion vicieuse des hommes, et un instrument qui aurait pu acquérir une grande utilité dans les mains de l'éducation, deviendra la cause des plus grands vices et conduira peut-être à tous les crimes.

Ce sont les passions les plus actives qui ont le plus besoin de régulateur, et plus elles font craindre de dangers dans leurs résultats, plus il est important que la prudence et la raison veillent sur elles. L'émulation est une passion vive dans son principe, critique dans son action et dangereuse dans ses abus, et vous proposeriez de la négliger ! que diriez-vous du propriétaire impru-

dent qui, maître d'un torrent à [illegible], l'abandonnerait aux accidens du terrain et laisserait dévaster ses vignes, ses champs et ses vergers, par une eau dont il peut mettre à profit la chûte rapide et ménager le cours, pour animer des artifices utiles ou pour féconder ses terres ? „ On n'a de prise „ sur les passions que par les passions, „ et c'est toujours de la nature elle-même „ qu'il faut tirer les instrumens propres à la „ régler (1) „.

Peut-être m'arrêtera-t-on ici en reproduisant l'objection principale que l'on élève à ce sujet. „ Tout votre système, me dira- „ t-on, repose sur une erreur primitive et „ fondamentale. Vous supposez que l'homme „ éprouve naturellement le désir de se dis- „ tinguer parmi ses semblables, et vous „ citez des exemples nombreux pris dans la „ société, parmi les hommes tels qu'ils sont „ actuellement ; et vous ne voyez pas que „ ces exemples ne peuvent vous servir de

(1) Emile, Livre 4.

„ principes. Ce qui se passe dans la société „ est le fruit de nos systêmes vicieux d'édu-„ cation ; l'ambition, les jalousies, les ri-„ valités, l'émulation que vous y remarquez, „ n'y règnent que parce que ces passions „ ont été développées dès l'enfance, et qu'elles „ servent de base à notre manière de con-„ duire la jeunesse. Bref, vous avez pris „ l'ouvrage des hommes pour celui de la „ nature. „

Il est aisé de se rappeler que cette objection n'est pas restée jusqu'ici tout-à-fait sans réponse, et j'aurais bien mal exposé mes idées, si elle conservait encore toute sa force. J'ai d'abord supposé dans le cœur de l'homme un amour-propre inné dont on admet comme moi l'existence ; de ce sentiment j'ai cru voir naître deux impulsions nécessaires, attachées à la nature de l'homme destiné à vivre en société : le besoin de s'estimer lui-même, et celui d'être estimé par la sagesse et la raison ; le sentiment de sa propre dignité, et l'amour de la gloire. Jusques là, je ne crois pas être sorti de la nature ; or c'est là tout mon systême, et

je n'en veux pas davantage. On ne me consteste pas le besoin du suffrage de la conscience ; et je tiens, d'un autre côté, pour impossible que deux êtres raisonnables, capables de moralité dans leurs actions, puissent rester indifférens sur leur suffrage mutuel, à moins d'être absolument dégradés.

On parle de rivalité, de jalousie, d'ambition, de vanité. Ces passions qui ne sont pas naturelles à l'homme, ne peuvent être, je le sais, que le résultat d'une mauvaise éducation sociale. Mais ces excroissances du cœur humain, cette expansion, si je puis m'exprimer ainsi, d'un principe vital extravasé, supposent un fonds qui leur a donné naissance et sur lequel a travaillé l'influence extérieure. Ce fonds se trouve commun à toutes, c'est cette préférence naturelle que nous avons pour nous-mêmes, premier résultat de l'amour de soi et de l'instinct de notre propre conservation. Et ainsi ces passions nous ramènent à une source primitive commune ; de laquelle on verrait également sortir toutes les autres passions, si l'on remontait leur cours. Mais cette

source ne peut-elle donner que des résultats de cette nature ?

Prenons le cœur de l'homme dans sa pureté originelle, avant que la puissance des institutions sociales ait altéré ses premiers penchans; quels seront les désirs de cet homme de la nature? Ils seront, non d'atteindre aux pitoyables frivolités qui font le mérite de tant de gens fort considérés dans le monde, bien moins encore de leur ravir ces misérables fruits de leurs efforts; mais, comme je l'ai fait voir ailleurs, de parvenir à toute la dignité de son être, de remplir sa destination, de faire, dans telle ou telle circonstance, ce qu'imposent les devoirs de l'humanité. Mais j'ai fait voir que l'homme de bien ne saurait obtenir sa propre estime, qu'en désirant, par une conséquence nécessaire, l'estime des autres sages. S'il trouve lui-même un si grand prix dans son estime, comment plusieurs sages n'en mettraient-ils aucun dans leur estime mutuelle? Comment le juste serait-il condamné à chercher toute sa récompense dans son cœur? Si toutes les bonnes actions devaient

être faites dans l'ombre, pourquoi la nature aurait-elle subordonné l'homme, d'une manière si sensible, à l'empire de l'exemple (1)? Pourquoi les vertus devraient-elles être dérobées aux regards des hommes? Font-elles honte à la raison? Est-ce que l'amour de la gloire, dont le sage voudrait en vain se défendre, ne doit se proposer que des choses éclatantes, jamais des choses utiles? On voit donc que si l'homme juste, cédant à l'institution naturelle de l'homme, recherche le suffrage de l'homme juste comme lui, c'est-à-dire, l'approbation de la sagesse, la jouissance qu'il y rencontre ne peut être confondue avec la vanité : ici le

---

(1) Ecoutons J. J. Rousseau lorsqu'il parle de l'effet que produisait sur lui le récit du vicaire savoyard, Rousseau est ici en tierce personne : „ „ Pour garantir le jeune infortuné de cette mort „ morale dont il était menacé, il commença par „ réveiller en lui l'amour-propre et l'estime de soi- „ même......... Il ranimait dans son cœur une „ ardeur généreuse par le récit des belles actions „ d'autrui; en lui faisant admirer ceux qui les avaient „ faites, il lui rendait le désir d'en faire de sem- „ blables. „ (Emile Liv. 4).

prix a une valeur réelle, comme la chose à laquelle il est accordé.

Mais quelle est donc cette morale nouvelle que je prêche ? Est-ce que je viens renverser tout le système de sagesse reçu jusqu'ici, et remplacer les vertus modestes et privées par l'ostentation et l'éclat ? Veux-je substituer au suffrage délicieux de la conscience, le vain bruit de la renommée et les applaudissemens insensés des hommes ? Eh ! quoi ? faudra-t-il faire toutes les bonnes actions sur la place publique ? L'homme de bien ira-t-il prôner lui-même ses vertus et les afficher aux regards de la multitude ? Plutarque nous dit que celui qui fait parade de son mérite, n'a point encore connu la vertu, dont il n'a vu que l'ombre mensongère ; que le cultivateur dédaigne les épis qui s'élancent par dessus les autres, parce qu'il les estime vides de grains, mais qu'il recherche ceux qui courbent humblement leur tête vers la terre ; il nous dit que la vertu ne saurait habiter avec la vanité dans le même cœur, semblable à la liqueur qui coule dans un vase et qui en chasse tout

l'air qui le remplissait. Je partage précisément ces belles pensées de Plutarque ; mais si quelqu'un croyait y voir une objection contre les opinions que j'ai pu énoncer jusqu'ici, c'est Plutarque lui-même que je vais charger tout-à-l'heure d'y répondre.

J'observe d'abord que si l'homme de bien ne doit pas étaler ses vertus, il n'est pas moins vrai qu'elles ont produit une double utilité lorsqu'elles serviront à inspirer à un autre l'amour d'elles-mêmes et à lui donner l'envie de les pratiquer. Je ne dirai pas au premier : proclame tes bonnes actions ; mais je dirai à celui-ci : regarde l'homme juste et marche sur ses traces : je dirai à tous : faites aimer la vertu par ses propres charmes, par ses fruits célestes répandus au milieu de vous ; qu'un commerce mutuel de belles actions réchauffe les ames et les anime sans cesse par de salutaires exemples. Le soleil dérobe-t-il aux hommes ses bienfaisans rayons ? Pourquoi les rayons d'une belle ame ne répandraient-ils pas autour d'elle l'éclat et la chaleur vivifiante du feu divin qui luit en elle ? Le père de la na-

ture ne donne-t-il pas à chaque instant aux êtres sensibles des signes de sa bonté ? Et la vertu, la justice, la sagesse humaine, ne sont-elles pas des émanations précieuses de la bonté éternelle ? L'un des indices qui peut nous faire connaître, dit le philosophe de Chéronée, que nous commençons à profiter dans l'étude et la pratique de la vertu, c'est lorsque, devenus sensibles aux discours des gens de bien, nous contemplons avec complaisance leurs actions, leurs habitudes, et que nous voudrions volontiers nous transformer en eux. Parlant ensuite du pouvoir de l'exemple, il nous montre ces hommes circonspects qui, en toute chose, se proposent un modèle : qu'eût fait Platon dans cette circonstance ? Qu'est-ce qu'aurait dit Epaminondas ? Comment se serait conduit Lycurgue ou Agésilas ? Il rappelle les Dactyles Idéens dont les noms étaient employés comme une sorte de talismans, dans les occasions critiques, „ Mais, ajoute-„ t-il, le souvenir des grands et vertueux „ personnages, soudain se représentant et „ embrassant ceux qui sont en la voie de „ perfection, en toutes passions et toutes

„ perplexités où ils se puissent trouver, les „ maintient droits et les empesche de tomber : „ et pourtant tiens cela pour un signe „ d'homme qui va profitant en la vertu (1). „ Et pour faire, s'il est possible, une comparaison à la manière de Plutarque, disons que, si l'épi confondu parmi les autres, résiste aux orages, se soutient et mûrit, il serait brisé, s'il était seul, par le premier coup de vent.

Pourquoi les hommes ne s'exerceraient-ils pas réciproquement à la pratique du bien? Pourquoi les vertus mises en commun ne seraient-elles pas une sorte de foyer où viendrait se réchauffer le cœur de l'homme, à l'aspect des jouissances qui sont faites pour lui? Pourquoi la faiblesse particulière ne viendrait-elle pas s'étayer de la force commune? Ce code sublime de morale dont la haute sagesse a étonné la philosophie des hommes, cet évangile si profond dans sa simplicité, qui a si bien signalé le vide

(1) Plut. œuv. mor. Trad. d'Amyot.

de la vaine gloire, celui de tous les livres qui prêche avec le plus de force l'oubli de soi-même et le mépris de la vanité, qui ordonne de faire le bien en silence et avec la simplicité de l'enfant, l'Evangile veut que les bonnes actions servent à édifier les hommes, qu'elles se multiplient ainsi par elles-mêmes, comme la plante qui se reproduit.

Livrez l'homme à sa solitude; qu'il dérobe sa conduite aux regards d'autrui : que chacun vive pour soi et seulement pour soi, et répondez à Plutarque qui vous demande d'abord si c'est à l'ignorant, au méchant ou à l'insensé, que vous prescrivez cette manière d'être. Diriez-vous au frénétique dévoré de la fièvre : cache ton mal à tous les yeux, que nulle créature capable de te soulager ne connaisse ta situation ; péris dans l'horreur des tourmens et que tes gémissemens et le dernier cri de ton désespoir ne frappent aucune oreille sensible ! eh ! bien ! dites donc à l'ignorant : cache tes superstitions et tes sottises, fuis avec soin la lumière qui pourrait t'éclairer. Dites au méchant :

qu'importent

qu'importent tes turpitudes, si tu les dérobes aux regards du sage ? Enfonce-toi dans les ténébreux asiles du crime, plonge-toi avec délices dans la fange des vices qui te dominent ; que tes passions livrées à toute leur indépendance, n'éprouvent aucun obstacle à leurs fureurs : garde-toi du malheur d'entendre la voix de la raison, de te corriger et de redevenir homme. Ne dites rien à l'insensé, mais laissez le s'avancer au bord du précipice ; gardez-vous de lui tendre une main secourable ou de lui opposer une barrière quelconque, et contemplez ensuite, sans douleur et sans regret, ses membres sanglans et épars au fond de l'abîme ! les anciens, dit Plutarque, ne se conduisaient pas ainsi envers les malades, lorsqu'ils les exposaient aux regards et à la pitié des passans, pour recueillir sur chaque cas particulier, les fruits de l'expérience et l'application des remèdes que d'autres avaient employés avec succès.

Est-ce donc au sage et à l'homme de mérite, que doit s'adresser le précepte de Néoclès ? „ Vous direz donc à Epaminondas ;

laisse asservir ta patrie; à Lycurgue : que t'importent les Spartiates et les maux qui les affligent ? à Trasybule : ne brise point les chaînes de tes compatriotes; à Pythagore: que te fait l'ignorance des hommes ? Et à Socrate : laisse aux hommes leurs vices et leurs folies. Etouffer la connaissance des actions humaines, c'est éteindre la lumière dans un festin, pour favoriser les gloutons. Oui, je déroberai ma vie aux yeux des hommes, si je veux me livrer sans réserve et sans frein aux penchans déréglés qui m'entraînent, aux passions honteuses qui me dévorent. Mais si je sais honorer l'auteur de la nature, faire respecter sa puissance et reconnaître ses bienfaits ; si je possède les utiles préceptes de la morale, si je puis servir les hommes et contribuer à la prospérité publique, si je sacrifie mon intérêt à celui de mes frères, si je surmonte victorieusement mes passions, pourquoi cacherais-je mes actions ? pourquoi fuirais-je le jour, qui n'accuse que le méchant, qui n'importune que le crime ? pourquoi m'imposerais-je l'absurde loi de n'être bon à rien sur la terre, et de n'inspirer aux autres au-

cune envie d'imiter ce qui est bien, de s'exercer à bien faire à leur tour ? Qu'eût fait la Grèce contre Xerxès, si Thémistocle eût dédaigné de se montrer ? Si Camille n'eût manifesté aux Romains sa valeur et la puissance de son génie, fût-il resté pierre sur pierre de cette superbe Rome qu'il sauva ? Et qui eût brisé les fers de la Sicile, si Platon et Dion fussent restés inconnus l'un à l'autre ? »

Cette lumière salutaire qui se répand dans la société, nous montre le parti que nous pouvons tirer les uns des autres, et nous apprend ce qu'il nous reste à faire pour devenir meilleurs. Elle ne profite pas moins à la vertu qu'à la gloire, en nous montrant les vices que nous devons fuir. Pouvons-nous connaître, de nuit, si nous ne sommes point dans un édifice prêt à nous écraser sous ses ruines ? »

« Sous nos mains, du métal la surface frottée,
D'éclat et de poli redouble avec les ans;
Et l'on voit la maison qui reste inhabitée,
S'écrouler en débris sous le marteau du tems. »

„Cette judicieuse remarque de Sophocle s'applique avec justesse aux mœurs et au naturel de l'homme. La solitude et l'inaction couvrent son ame de la rouille funeste des vices ; comme elles engourdissent son corps et paralysent à la longue le jeu de ses membres. Ainsi l'on voit une eau stagnante et privée du contact de l'air, se couvrir, en croupissant, d'une pelliculle noirâtre et dégoûtante, et exhaler l'odeur fétide de sa corruption, tandis que celle qui circule dans les terres et sur les rochers, conserve, avec sa limpidité première, la salubrité nécessaire à son usage. (1) „.

Les philosophes ont souvent négligé de considérer la société comme elle devrait être, pour ne la considérer que comme elle est ; et cette méprise a été la source d'un grand nombre d'erreurs et de fausses maximes. Au lieu d'envisager l'homme comme coordonné, dans tout le systême de son être moral, avec ses semblables tels qu'ils de-

---

(1) Morceau imité de Plutarque.

vraient et pourraient devenir, ils ont comparé l'homme raisonnable et juste avec la société corrompue : ils ont vu que l'un ne pouvait convenir à l'autre, et, faute de replacer à la fois tous les hommes dans leur sphère naturelle et dans l'ordre de choses qui leur était destiné, ils sont tombés dans un extrême inévitable : ils ont fait ce qu'ils ont appelé l'homme de la nature, ils ont fait une chimère. Ils ont cessé d'appercevoir les véritables relations de l'homme envers l'homme, ils ont perdu de vue le vrai systême des harmonies morales, tel qu'il était entré dans les plans de la nature. Revenons.

On parle de vanité, d'envie, de rivalité, d'ambition. Oui, ces passions sont en partie, j'en conviens, l'ouvrage d'une première et mauvaise éducation ; mais ils sont bien plus encore celui d'une éducation postérieure, de celle qui résulte du commerce avec une société dépravée où le mérite est tourné en dérision, où l'impudence et l'intrigue seules peuvent frayer un chemin à l'existence honorée de celui qui veut se

produire. Ne mettons pas nos propres vices sur le compte de quelques abstractions ; n'accusons pas des systêmes bons en eux-mêmes, sur lesquels nous trouvons commode de faire tomber tout le blâme, parce que ces systêmes ne sont pas regardés directement comme notre ouvrage, mais comme le produit d'un usage déjà établi avant nous. Accusons plutôt nos propres défauts et les exemples que nous donnons à la jeunesse. C'est nous qui faisons tout le mal, c'est au milieu de nous que vient se corrompre la sève nouvelle et pure que chaque génération naissante apporte envain dans la masse commune ; le venin mortel qui y circule avec tant d'abondance, lui communique bientôt la gangrène qui nous dévore, et rien ne peut échapper à l'activité d'un poison dont les ravages s'étendent de plus en plus. Ce n'est pas dans les écoles qu'est le principe du mal : il est, comme on a dit, au cœur, et c'est là qu'il faudrait l'attaquer. „ Ce n'est „ point, dit Montesquieu, le peuple naissant „ qui dégénère; il ne se perd que lorsque „ les hommes faits sont déjà corrompus (1). „

(1) Esprit des lois, Liv. 4. Chap. 5.

Réformez l'éducation, inventez les plus beaux systêmes, trouvez la seule route, s'il en est une, qui doive conduire la jeunesse : hélas ! à-quoi serviront ces réformes, si vos élèves ne trouvent que des mensonges autour d'eux, s'ils ne voient que contradictions entre l'éducation des préceptes et celle des choses, si on leur prêche une vertu méprisée, si on les jette dans un tourbillon de vices, d'intrigues, de crimes de toute espèce, variés sous toutes les formes, parés de toutes les couleurs, et où les instrumens dont on les aura munis, loin de leur être de quelque utilité, ne serviront qu'à les écarter davantage de leur but et à les faire tourner en ridicule dans le monde ? Pensez - vous que les effets d'une éducation qu'ils auront déjà vus ne consister qu'en paroles et en vaines formules, puissent résister à l'influence de l'atmosphère corrompue de la société (1) ? . . .

---

(1) Je puis citer un exemple sensible de l'insuffisance de l'éducation pour améliorer les hommes. Le livre de l'Emile a fait une révolution salutaire dans l'éducation physique des enfans : Les mères

Respectables pères de famille ! vous qui donnez à vos enfans l'éducation de la raison et de la sagesse, je voudrais pouvoir vous donner cet esprit consolateur qui vous promettrait le bonheur de votre vieillesse, les dernières et les plus douces jouissances de l'homme juste qui approche du terme de sa carrière : infortunés ! si vous destinez vos enfans à faire leur entrée dans le monde, osez entendre ce que je trouve écrit par deux hommes célèbres :

„D'abord j'eus horreur de ce que je

---

les nourrissent, on ne les emmaillote plus, on laisse à leurs membres la faculté de se développer et d'acquérir des forces par l'exercice, on les accoutume aux intempéries de l'air etc. En un mot, on les élève incontestablement mieux qu'on ne le faisait autrefois. Mais les hommes en sont-ils devenus plus robustes ? Non. Quelle en est la raison ? C'est que le libertinage, qui n'a fait que s'accroître d'une manière effrayante, vient détruire, dans un âge postérieur, les bons effets d'une première éducation : on perd dans la jeunesse par les vices, ce qu'on a gagné dans l'enfance sur la routine et les préjugés.

„ voyais ; mais insensiblement je commen-
„ çais à m'y accoutumer. Le vice ne m'effra-
„ yait plus ; toutes les compagnies m'ins-
„ piraient je ne sais quelle inclination pour
„ le désordre ; on se mocquait de mon in-
„ nocence ; ma retenue et ma pudeur servaient
„ de jouet à ces peuples effrontés. On n'ou-
„ bliait rien pour exciter toutes mes passions,
„ pour me tendre des pièges et pour réveil-
„ ler en moi le goût des plaisirs. Je me
„ sentais affaiblir tous les jours; la bonne
„ éducation que j'avais reçue, ne me soute-
„ nait presque plus ; toutes mes bonnes
„ résolutions s'évanouissaient ; je ne me sen-
„ tais plus la force de résister au mal qui
„ me pressait de tout côté ; j'avais même une
„ mauvaise honte de la vertu : j'étais comme
„ un homme qui nage dans une rivière pro-
„ fonde et rapide ; d'abord il fend les eaux
„ et remonte contre le torrent; mais si les
„ bords sont escarpés et s'il ne peut se repo-
„ ser sur le rivage, il se lasse peu-à-peu
„ et sa force l'abandonne ; ses membres
„ épuisés s'engourdissent et le cours du
„ fleuve l'entraîne : ainsi mes yeux commen-
„ çaient à s'obscurcir, mon cœur tombait

„ en défaillance, je ne pouvais plus rappe-„ ler ni ma raison, ni le souvenir des vertus „ de mon père. „ Ainsi s'exprime Télémaque arraché au bord de l'abîme par son sage conducteur (1).

„ Prenez, dit l'Auteur d'Emile, un jeune „ homme élevé sagement dans la maison de son „ père en province, et l'examinez au mo-„ ment qu'il arrive à Paris, ou qu'il fait son „ entrée dans le monde; vous le trouverez „ pensant bien sur les choses honnêtes, et „ ayant la volonté même aussi saine que „ la raison. Vous lui trouverez du mépris „ pour le vice et de l'horreur pour la dé-„ bauche. Au nom seul d'une prostituée, „ vous verrez dans ses yeux le scandale de „ l'innocence . . . .
„ à six mois de là, considérez de nouveau „ le même jeune homme ; vous ne le recon-„ naîtrez plus. Des propos libres, des maxi-„ mes du haut ton, des airs dégagés le „ fairaient prendre pour un autre homme,

(1) Avent. de Télém. Liv. 2.

„ si ses plaisanteries sur sa première simplicité, sa honte, quand on la lui rappelle, ne montraient qu'il est le même et qu'il en rougit. Oh! combien il s'est formé dans si peu de tems! d'où vient un changement si grand et si brusque? . . . .
„ D'autres manières de penser ont produit seules ces différences. Son cœur est encore le même, mais ses opinions ont changé. Ses sentimens, plus lents à s'altérer, s'altéreront enfin par elles, et c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde, qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la première (1), par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimait, et à estimer ce qu'il méprisait : on lui fait regarder les leçons de ses parens et de ses

---

(1) „ Aujourd'hui, dit Montesquieu, nous recevons trois éducations différentes ou contraires : celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière, renverse toutes les idées des deux premières „. (Esprit des lois, Liv. 4. Chap, 4).

„ maîtres, comme un jargon pédantesque, „ et les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme „ une morale puérile qu'on doit dédaigner „ étant grand. Il se croit obligé par honneur „ à changer de conduite ; il devient entre- „ prenant sans désirs et fat par mauvaise „ honte ; il raille les bonnes mœurs avant „ d'avoir pris du goût pour les mauvaises, „ et se pique de débauche sans savoir être „ débauché (1) „.

Malheureux pères ! voilà où aboutissent vos soins, vos sacrifices, vos sollicitudes. Vous venez de lire la déplorable histoire de la jeunesse et celle de vos propres enfans : voilà ce que la société rend à vos efforts ; voilà comme elle paye les peines que vous avez prises à former pour elle des membres destinés à l'honorer.

Si le sentiment de l'émulation ne peut

---

(1) Emile, Liv. 4.

dégénérer que par l'influence des causes extérieures qui agissent sur lui, il ne produit des vices que par le contact de l'éducation avec ce qui existe dans la société. Quelles sortes de penchans salutaires ne viendraient pas échouer au milieu de cette foule d'écueils qui les attendent ? Quelle éducation pourrez-vous donner à celui qui doit vivre au milieu des vices ? Quelle bonne introduction peut-on trouver à un mauvais ordre de chose ? Tous les germes que vous aurez déposés dans le cœur de votre disciple, ne recevant que des sucs empoisonnés, n'y produiront que des rameaux et des fruits dénaturés. Voilà où sont les vrais dangers. Qu'on cesse donc d'accuser des méthodes fondées sur les penchans primitifs du cœur humain, et qu'on s'en prenne aux circonstances qui doivent en détruire les bons effets : que nos reproches s'adressent à l'œuvre coupable des hommes, et non aux lois de la nature ; lequel des deux doit-on réformer ? faut-il donc que la sagesse suprême cède la place aux sottises humaines ?

Il n'y a que les vices de l'opinion qui puissent détourner l'émulation de son but naturel. Si le suffrage public et les récompenses ne couronnaient que le vrai mérite, est-il probable que l'on cherchât à faire parade de ridicules et de vices? „ Le moyen, „ dit Labruyère, de corriger les vicieux, „ ce serait d'attacher à chaque vice une „ espèce de ridicule, tout le monde aime „ trop son honneur pour être moqué „. L'opinion dépend de nous, l'émulation vient de la nature; la première corrompt l'autre, et nous imputons à celle-ci les écarts que nous lui faisons faire nous-mêmes.

Ce sont les vices de l'opinion qui allument la cupidité, font naître les désirs de devenir riche et puissant a quel prix que ce soit, et font commettre toutes les bassesses et tous les crimes qui souillent le chemin de la fortune. „ Le traitant, dit d'Alem„ bert, qui insulte à l'indigence publique et „ qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe „ et qui ne paye point ses dettes, voilà „ l'espèce d'hommes que nous honorons le „ plus „.

Ce sont les vices de l'opinion qui, présentant aux désirs de l'homme une fausse image de la grandeur, lui donnent des passions étrangères à sa destination et amènent tous les excès de l'égoïsme, de la jalousie, de la haine, de toutes les passions furieuses qui règnent sur la route de l'ambition.

C'est aux vices de l'opinion qu'il faut attribuer le crédit de la sottise opulente, et le mépris de l'austère probité repoussant avec dédain des richesses que réprouve la conscience.

Ce sont les vices de l'opinion qu'il faut accuser des excès déplorables d'un luxe effréné, et de la misère de tant de milliers d'infortunés dont il dévore la substance.

Ce sont les vices de l'opinion qui établissent l'empire des préjugés de toute espèce, et qui aveuglant l'homme sur sa vraie dignité et sur son bonheur réel, en font l'être le plus dégradé et le plus malheureux.

Ce sont les vices de l'opinion qui atta-

chant une considération aux frivolités puériles du caprice et du mauvais goût, engendrent la sotte vanité et les travers les plus ridicules.

Enfin les vices de l'opinion ont souvent déchaîné les passions les plus terribles et ont jeté l'homme hors de toutes les bornes de sa nature. Pourquoi les passions font-elles tant de ravages ? Est-ce que la nature a allumé de tels incendies dans le cœur de l'homme ? Non, mais l'homme a donné le change à ses passions originelles ; il a dirigé leurs élans impétueux sur des objets dont le contact ne devait jamais leur être présenté : c'est un mobile détourné à son départ et emporté avec violence dans un sens opposé à sa direction naturelle, par l'effet même de la première impulsion qu'il a reçue.

Si l'homme sortit pur des mains qui le formèrent, si tous ses vices sont son ouvrage, si ses penchans sont essentiellement bons, ce n'est qu'à leur fausse direction qu'il faut attribuer tous les maux qui déshonorent la

susceptibles de tant d'ombrage; nous sommes parvenus à ce haut degré de civilisation qui ne présente plus aucune trace de rudesse et de vigueur : nos ancêtres, près de nous, n'étaient que des barbares (1). Loin de nous effaroucher des vertus d'un homme qui serait la satyre vivante de son siècle, nous nous bornerions tranquillement à le mépriser ; de tels témoins ne troublent nullement notre conscience et nos plaisirs : c'est-à-dire, que nous n'avons pas même ce reste de vertu qui fait proscrire la vertu. O mes contemporains ! cessez de dégrader l'homme ; rendez à la raison son auguste empire ; que la dignité humaine ne soit plus sacrifiée à de misérables puérilités ; que le sage ne soit

(1) C'est peut-être nous faire trop d'honneur, car on trouvait aussi chez les Athéniens, comme parmi nous, si l'on en croit Cubières,

. . . . d'aimables libertins,
Des belles aux doux yeux, aux charmes enfantins,
Des Epicuriens à face rebondie . . .
Tous gens que nous nommons *la bonne compagnie*.

O

pas forcé de fuir la société, s'il ne veut avoir à rougir du rôle que ses semblables le condamnent d'y jouer.

L'émulation a fait faire les plus grands pas aux arts et aux sciences, elle a reculé leurs bornes, elles les a enrichis des plus importantes découvertes; par quelle fatalité, au lieu de faire quelque chose dans la carrière du bien moral, n'a-t-elle fait que conduire les hommes au vice et à la dégénération? Pourquoi les vertus sociales sont-elles restées sans encouragement? Pourquoi n'ont-elles jamais existé que dans un état violent et en lutte continuelle avec la dépravation commune, dont l'empire affermi par l'opinion, insulte avec audace à leurs timides efforts? Pourquoi la société est-elle organisée de manière à n'enhardir que le vice et à faire entendre à la vertu qu'elle n'a rien à y gagner?

Les succès, dans le chemin du savoir, ne sont réservés qu'à celui qui fait mieux que les autres: et, dans l'ordre moral, ils ne sont destinés qu'à celui qui fait le pire. C'est

une sorte d'enchère où le vice fait la mise de part et d'autre, où l'on voit la bassesse le disputer à la bassesse, l'intrigue à l'intrigue. Il faut bien que les vices reçoivent une récompense parmi les hommes ; puisqu'on s'y livre avec tant d'ardeur. Par quel malheur n'est-ce que dans la sphère du mal, que l'on entrevoit le but de ses désirs ? L'homme naît-il donc dépravé ? Est-ce la nature qui le destine à cette marche déréglée ? Le désordre est-il donc le seul ordre qu'elle ait voulu établir ? Eh ! quoi ? l'homme n'entend-il pas au fond de son cœur la voix énergique et constante de cette conscience si importune pour le méchant, si douce pour l'homme juste ; guide bienfaisant et sûr, toujours prêt à montrer à l'homme ses devoirs ; mais juge sévère et terrible, toujours prêt, s'il s'en écarte, à lui faire sentir le poids cruel de son accusation ? C'est en vain que l'homme corrompu cherche à faire taire cette voix ; elle ne s'étouffe que sous le fardeau effrayant du crime porté à son dernier période. Tel qu'on voit l'homme souffrant ne perdre par degrés le sentiment de son mal, qu'à mesure que la cause du

mal même augmente, et n'arriver à une insensibilité absolue, que lorsque le principe de vie commence à s'éteindre : ainsi le silence de la conscience et du remords, est le signe de la mort de l'âme. L'homme a donc manqué aux vues de la nature; il a donc abandonné la route que lui traça la main suprême; il s'est donc obstiné à s'égarer lui-même dans des déserts qui tromperont éternellement son espoir. Qui peut le remettre dans le bon chemin? Comment lui montrer désormais avec succès le vrai terme de sa destination? Comment refaire maintenant tout le systême de ses opinions, de ses penchans, de ses désirs? Comment promettre à l'homme individuel des récompenses de la part de ses semblables, s'il ne doit en attendre que des mépris? L'amélioration de l'individu suppose d'abord celle de l'espèce, et celle de l'espèce ne peut être que le résultat de l'amélioration des individus : cercle malheureux de difficultés éternelles, qui se reproduisent les unes les autres, où un effet donné suppose l'existence et l'action d'une cause qui avait besoin de lui pour être créée elle-même.

société. Une source abondante et paisible répand ses eaux sur la surface d'un vaste plan incliné, et y porte avec elle la fécondité et la vie ; une main imprudente la détourne et dirige son cours sur une pente rapide et scabreuse ; les ondes s'y précipitent avec fracas, entraînent tout ce qui se présente devant elles et couvrent des débris des rochers et de la végétation détruite, le même terrain qu'elles devaient embellir et fertiliser.

Dans l'état actuel des choses, l'opinion ne peut qu'aggraver le mal existant dans la société. On veut arriver au temple de la fortune, il faut bien prendre le chemin qui y conduit ; on veut attirer les regards d'autrui, on veut faire sensation, il faut bien adopter les goûts, les usages, les actions qui sont de mise. C'est ainsi que l'opinion une fois corrompue se fortifie de ses propres effets, et va toujours en augmentant le mal dans une progression effrayante. C'est ainsi que, faute d'avoir un but raisonnable devant eux, les hommes, sans cesse trompés par leurs propres désirs,

s'écartent à chaque instant du bien qui fait l'objet constant de leurs vœux et de leurs efforts, se trahissent eux-mêmes dans leurs ardentes recherches, et ne rencontrent jamais le bonheur après lequel ils soupirent.

Soyons vrais et confessons de bonne foi que les talens utiles, les qualités solides, le mérite réel perdent tous leurs droits à notre estime et ne sont rien pour nous, s'ils ne sont accompagnés d'une frivole apparence, d'une agréable et ridicule parure, qui seule réussit à nous plaire; et alors, contens de l'écorce, nous nous inquiétons peu de ce qu'elle couvre; nous voulons être éblouis par un masque brillant, c'est tout ce qu'il nous faut. Nous ne tenons pas contre un dehors aimable: que la sottise et le vice se montrent en habits de cérémonie, et ils seront toujours les bien-venus. Autrefois le philosophe, le savant, le littérateur étaient jugés sur l'excellence de leurs travaux, et non pas (chose déplorable!) sur l'élégance de leur diction, sur la forme de leurs vêtemens, sur l'aisance de leurs manières, sur la splendeur de leur maison;

la gloire les trouvait dans leur retraite et les accompagnait par-tout ; ils n'avaient que faire de se montrer aux regards des hommes : leur génie avait paru, et c'est lui que couronnait l'opinion. Ils n'avaient pas besoin, pour obtenir le suffrage de la raison, de la sagesse et du goût, de venir le mendier eux-mêmes dans ces cercles qui s'arrogent le droit exclusif de le dispenser avec l'admirable justice que l'on connaît ; ils n'avaient pas besoin de se métamorphoser en petits-maîtres pour figurer avec honneur dans la *bonne compagnie*, d'étaler *l'élégance des formes*, de devenir, en un mot, des *hommes aimables*. Mais parmi nous, un savant de province, un philosophe campagnard, un sage modeste et retiré, n'est qu'un sauvage, un ours, ce n'est rien ; cet homme-là, au lieu d'apprendre à connaître le bon ton, au lieu d'éviter le tort inexcusable et criant de ne pas compter une sorte d'urbanité exagérée et exclusive pour l'unique base du mérite, le vernis de la mode pour la première des qualités, l'éclat de l'extérieur, pour le premier devoir, le fracas des sociétés pour le premier besoin ; la fortune, le faste et les

grands airs pour le premier titre à la considération publique, cet homme maussade et rebutant n'a étudié que la nature et les livres ; i n'a fait que des ouvrages utiles ou il n'a pratiqué que des vertus ; sa société n'a été jusqu'ici que celle des Muses, le commerce des anciens, de quelques hommes justes ou du pauvre dans sa triste chaumière ; il est en état de parler au genre humain et de faire entendre sa voix à la postérité ; il peut être heureux chez lui et soulager ses semblables. C'est bien de cela qu'il s'agit ! on dira de lui : c'est un honnête homme, mais il n'est pas fait pour la société. Que lui faut-il donc, à la société? Ce qu'il lui faut ! . . . . Lecteur, je n'ai pas besoin de vous l'apprendre. Il serait risible de voir Platon, au milieu de nous, obligé de se revêtir en homme de goût, de se présenter avec grace dans nos salons, de grasseyer quelques propos doucereux, de briller *par les formes*, sous peine de n'être qu'un ostrogoth. Socrate, dans Athènes brillante et corrompue, fut traité d'impie ; chez nous, il ne serait tout simplement qu'un sot, et nous ne prendrions par la chose sur un ton aussi sérieux. Nous ne sommes pas

nous aimons à nous aveugler, voiles trompeurs dont on masque à nos yeux la face hideuse des vices! que ce premier coup-d'œil jeté sur nos plaies, soit du moins le premier pas vers notre guérison. Demandons-nous enfin si la vertu ne doit être qu'un mot, ou si nous devons nous occuper sérieusement de rétablir son empire. Si les vices sont utiles, s'il faut les tolérer ou plutôt les accueillir, si les préceptes austères de la philosophie ne sont que des maximes incommodes auxquelles on doive se faire un devoir de déroger, déchirons donc enfin tous nos livres de morale, et laissons de vaines recherches qui ne doivent rien produire; laissons là une inutile théorie dont les résultats ne sont destinés qu'à être consignés dans nos bibliothèques, pour y servir de monumens de nos vaines doctrines et de notre duplicité. A quoi servent tous ces préceptes ridicules dont nous remplissons nos écrits, puisque nous devons nous faire un jeu de les violer sans cesse? Que les sociétés littéraires cessent donc leurs travaux philosophiques; qu'elles renoncent à proposer des recherches nouvelles sur l'amélioration

morale du genre humain, puisque le genre humain est bien comme il est? La question me paraît simple et facile à poser : ou les leçons de la vertu sont utiles et aplicables à la conduite des hommes, et elles doivent être mises en pratique effective dans la société : ou elles ne peuvent former qu'une théorie inexécutable, et alors, je le répète, déchirons nos livres de philosophie et n'en parlons plus. A quoi sert-il de contempler sans cesse une chose dont nous vantons sans cesse le mérite, et dont néanmoins nous ne trouvons pas bon de faire usage? Cessons de nous montrer aussi ridiculement inconséquens : vraiment les éloges que nous donnons à la vertu sont une amère dérision, et nous serions plus sensés de la proscrire ouvertement et d'avouer avec franchise le mépris que nous lui témoignons par nos actions.

J'entends déjà les apologistes du siècle me reprocher mon accusation et me dire : consultez l'histoire, vous verrez si l'on fut de beaucoup meilleur dans les tems passés; vous verrez que l'on a tort de parler sans

cesse de dégénération, que l'on reproche injustement à nos contemporains d'être plus corrompus et plus méchans que leurs ancêtres, que ces vices contre lesquels on déclame tant à son aise, sont plus dans la nature même de l'homme que dans sa volonté, et que, dans tous les siècles, l'homme ne peut que suivre l'impulsion commune des penchans qu'il a reçus ; qu'en un mot, il ne peut être responsable de sa propre faiblesse. Voilà ce que j'ai lu plus d'une fois en belles phrases, dans de beaux livres écrits par des philosophes jouissant du plus grand crédit, apparemment pour avoir si bien fait leur cour à leur siècle.

Mais je désirerais d'abord que l'on nous expliquât comment les vices de nos ancêtres peuvent justifier les nôtres, et comment il se fait qu'un crime qui a une fois été commis, n'est plus un crime pour ceux qui le commettent ensuite. Il faut convenir que voilà une morale fort commode, dont la fortune ne doit pas nous étonner. D'après ce beau raisonnement, l'assassin traduit devant le magistrat peut facilement désarmer ses juges, il leur dira : ce que vous con-

damnez en moi, a déjà été exécuté mille fois par d'autres; je n'ai fait que céder à un mouvement commun à un grand nombre, c'est la nature qui a tort, et non pas moi : les juges n'auront rien à repliquer.

Mais que l'on pense sérieusement s'étayer de la corruption des anciens, et trouver fort beau que nous n'ayons ni plus ni moins de vices qu'eux, je demanderai à quoi nous ont donc servi les progrès de la civilisation, l'avancement des lumières, les raisonnemens de la philosophie ? Si de tout ce fatras de livres que le génie humain a enfantés, de ces recherches pénibles qui ont produit tant de belles choses, de ces découvertes sublimes qui ont élevé l'homme si haut, si de tout cela il n'est pas résulté le moindre progrès de la raison, si l'homme n'a pas fait un seul pas vers son amélioration, s'il n'en a pas un vice de moins, oh ! je le demande encore, à quoi servent donc tant de lumières ? Brûlons, brûlons pour cette fois nos bibliothèques dans leur masse ! livrons aux flammes ces déplorables monumens de notre honte ! que répondrons-nous

Ici se présente le grand problême de la régénération des mœurs, qui consiste à former une génération sage et pure au milieu des élémens corrompus qui l'environnent. Quand on réfléchit aux obstacles qui doivent se rencontrer dans cette entreprise, aux effets inévitables de l'opposition qui se trouve entre les leçons de l'éducation et les exemples de la société, entre la théorie exposée à la jeunesse et les faits qui se présentent à ses regards, on est frappé de ce déplorable résultat qui semble s'offrir en dernière analyse, qu'il n'est peut-être pas plus aisé de refaire les mœurs, que d'établir une végétation saine et vigoureuse au sein d'un terrain fangeux, ou de redonner la vie de la jeunesse à un corps usé et décrépit. Ce problême important sort des bornes de la question qui nous occupe : nous ne sommes appelés qu'à examiner l'une des données qui peuvent être employées à sa solution.

Oh ! combien la science sociale me semble imparfaite ! combien elle me paraît encore éloignée de son véritable but ! les vices des hommes, les crimes dont ils se déshono-

rent, les fléaux qui nous désolent, la morale publique anéantie, semblent accuser de toute part les législations ; elles n'ont encore rien fait de leur tâche principale. L'homme est destiné à l'état de société : or que doit-il devenir dans cet état, où il est appelé à développer, pour son propre avantage, toute l'étendue de ses facultés ? Il doit y acquérir toute la perfection morale dont l'humanité est susceptible, et toutes les lumières que lui permettent les bornes de son intelligence ; telles sont les deux et uniques sources de son bonheur. L'une lui promet la douce félicité qui résulte de sa propre estime ; elle lui garantit encore sa sûreté, sa liberté, la bienveillance de ses semblables et tous les secours qu'il a droit d'en attendre : l'autre lui donne toute la mesure de plaisir qui naît du sentiment, de ses forces et de la perfection de son être, de la connaissance de soi-même et de celle de la nature ; elle lui assure, de plus, cette foule de jouissances qui sont le fruit de l'industrie et des découvertes. Or en effet, qu'est-ce que l'homme peut désirer de plus ? quel système de félicité peut-il établir sur d'autres bases ?

Mais hélas ! si nous avons fait des progrès dans cette seconde carrière, quel triste spectacle s'offre d'un autre côté à l'œil du philosophe ! comment le sage ose-t-il espérer de voir jamais s'établir parmi les hommes le règne de la raison, de la justice et des mœurs ?....

Pourquoi dissimuler les fléaux qui affligent l'espèce humaine ? Pourquoi cacher le mal à ceux qui s'occupent d'en chercher les remèdes ? Loin de nous cette faiblesse qui, pour plaire aux hommes, caresse leurs vices ; qui affecte de ne jamais voir des méchans ; qui ne trouve que de l'exagération dans les plaintes de la philosophie attristée ; qui ne voit qu'à louer dans les institutions, les mœurs, les usages de la société ; qui, loin de déplorer les abus, applaudit sans cesse à la prétendue amélioration des hommes ! Ces optimistes si satisfaits de tout ce qui les environne, ne ressemblent-ils point à ceux qui protègent certains écarts dont ils auraient trop de regret de perdre le profit ? cette sorte de philosophie si complaisante et si douce, ne

saurait censurer des maximes, des opinions, des systêmes, qu'elle partage : je crois voir de lâches flatteurs qui entourent la puissance et l'endorment au sein des vices dont ils savent tirer parti. Malheureux humains, qui vous laissez abuser, par de pitoyables Sophismes, sur vos intérêts les plus chers! défiez-vous des adulateurs qui vous louent sans cesse! ils sònt vos plus cruels ennemis, ceux qui applaudissent à vos vices pour vous faire croire que vous n'en avez pas. *Malum hominem*, dit Senèque, *blandè loquentem agnosce tuum laqueum esse.*

Pourquoi ne pas envisager, d'un regard prononcé, les résultats de la dégénération des hommes ? pourquoi ne pas aborder franchement les bords de l'abîme creusé sous nos pieds, pour en défendre, s'il se peut, l'éffrayante ouverture, au lieu de la couvrir de fleurs pour la dérober aux hommes trompés et les attirer dans le piège ? Pourquoi taire la cruelle vérité ?.. Osons avouer avec courage le degré de corruption où nous sommes parvenus ! Examinons de bonne foi les vains supterfuges avec lesquels

à la nature et à l'humanité, lorsqu'elles nous demanderont compte de tant de siècles de travaux, quand elles mettront en parallèle les mœurs des peuples civilisés avec la grossière ignorance des barbares, quand elles demanderont à voir les fruits merveilleux de cette raison si supérieure à l'instinct borné des animaux, et quel usage nous en avons fait pour notre propre perfection ? . . . La faiblesse humaine ! . . . . L'homme est faible pour pratiquer le bien ; il est faible quand il entend la voix des passions, syrènes puissantes auxquelles il ne sait résister. L'homme est faible ! . . . Mais où donc ont-ils puisé leurs forces triomphantes et leur mâle énergie, ces héros de la vertu qui ont étonné leur siècle par leurs combats et leurs victoires ? Etaient-ils des dieux ou des hommes, ces philosophes pratiques, qui ont étouffé avec le courage de l'héroïsme les accens séducteurs des plaisirs et la fureur des passions orageuses, soulevées dans leur sein ? Etaient-ils des hommes ou des dieux, ces personnages vénérables qui ont aussi connu la faiblesse humaine, mais qui ont su élever l'humanité

au rang sublime où la divinité l'avait appelée ? Etaient-ils des hommes ou des dieux, ces bienfaiteurs du genre humain, ces dignes apôtres de la sagesse et de l'humanité, qui ont essuyé tant de larmes, qui ont si bien soutenu de leur exemple les leçons qu'ils ont fait entendre parmi les hommes ? Sont-ils des hommes ou des dieux, ces autres sages qui vivent au milieu de vous, qui vous donnent, sous vos yeux même, la mesure des forces humaines, et qui, par leurs vertus journalières, proclament à chaque instant votre acte d'accusation ?....... Vous êtes trop faibles pour vaincre vos penchans..... J'entends : vous voudriez que Dieu vous eût épargnés la fatigue du combat ; que le bien, résultat nécessaire de votre volonté, s'échappât sans peine de vos mains ; que la nature vous eût attachés sur le char de la vertu.... de la vertu ! mais en est-il sans combat ? est-il de vertu sans sacrifice ? Une aveugle et invincible fatalité peut-elle donc usurper ce nom sacré ? Où serait donc, vous a-t-on dit cent fois, le mérite des actions humaines ? Insensés ! je vous le demande encore,

quelle récompense eussiez-vous exigée pour avoir évité le mal, qu'il n'eut pas été en votre pouvoir de faire ?.... Vous voudriez être enchaîné dans la route du bien... Mais que dis-je ? Non ; vous eussiez cherché à briser vous-mêmes des chaînes importunes ; vous eussiez rejeté avec dédain une félicité où les viles passions qui vous dévorent n'auraient dû entrer pour rien ; vous eussiez maudit le calme céleste et pur qui règne dans l'ame du juste, dans ce temple vivant de la Divinité : existence froide et monotone ; qui ne vous paraît que le silence et la nuit du néant..... Mais laissons de tristes tableaux dont la vue n'arrache que de vaines larmes et des plaintes stériles. Cherchons un horizon plus serein, où l'œil puisse se reposer de tant de scènes affligeantes. Qu'il soit du moins permis à la philosophie en deuil de se livrer quelquefois à des rêves consolateurs, si la raison et le bonheur ne doivent jamais être que des rêves parmi les hommes.

CHAPITRE IV.

Du pouvoir d'une sage opinion.

Je reviens à l'opinion dont je voulais examiner la nature et l'influence attachée à sa pureté primitive. J'ai indiqué quelques-uns des résultats funestes qu'elle peut produire dans sa dégénération. N'appartient-il pas aux législateurs des peuples de la diriger et de créer, s'il est possible, des institutions qui corrigent les jugemens des hommes ?

Les philosophes ont souvent prêché le mépris de l'opinion. S'ils ont entendu par l'opinion, ces jugemens journaliers, portés sur nos actions par les hommes plus ou moins abusés qui nous regardent, ces jugemens, frivoles enfans de la sottise et des préjugés, produits éphémères de la mode et du caprice, les moralistes ont raison de

chercher à affranchir l'homme d'un aussi pitoyable esclavage. Mais ne peut-il point exister dans la société humaine une magistrature plus sensée ? N'est-il plus de vertu sur la terre ? Son culte est-il éteint dans tous les cœurs ? L'opinion collective des hommes de bien de tous les lieux et de tous les siècles, cette raison commune de l'espèce, doit-elle être comptée pour si peu de chose, que l'on puisse désormais dédaigner absolument son suffrage ? Si l'homme individuel non dépravé est le juge né de sa propre conduite, il me paraît que les hommes réunis pour exister en commun, doivent également devenir leurs propres juges ; et la masse des raisons particulières formant une lumière générale, deviendra la règle des actes de chaque volonté individuelle et servira de terme de comparaison pour mesurer les écarts où la raison d'un seul pourrait se laisser entraîner.

L'ignorance des hommes, l'établissement et la force des préjugés, l'influence des climats, le pouvoir des habitudes, les

excès des passions, une foule de causes ont pu obscurcir cette lumière naturelle du genre humain et dérober ses rayons salutaires. De-là cette variété d'opinion qui s'est établie d'une nation à une autre nation, d'un âge à un autre âge; et de-là les écarts des hommes dans la route du bonheur.

Néanmoins quelques peuples éclairés sur les devoirs de l'homme, ont su retrouver en partie la trace de cette raison primitive, émanation céleste de la lumière et de la justice éternelles; des législateurs habiles en ont combiné les préceptes avec les élémens de leurs institutions, et ont ainsi donné à l'opinion une puissance salutaire qui a fait faire aux hommes les plus grandes choses. Les beaux jours de la Grèce et de Rome nous attestent, d'une manière sensible, quel est le pouvoir de la considération publique bien ordonnée, et combien de grandes et de belles actions elle peut commander (1).

(1) « Ce n'est pas le climat qui forme la morale » des hommes, c'est l'opinion, c'est l'éducation ». (Etud. de la nat. Et. 7)

La puissance de l'opinion a sa source dans le cœur humain, et cette source y est profonde. Les hommes ne peuvent rester indifférens les uns envers les autres : or la nature ne les a pas portés à se réunir pour se mépriser mutuellement, mais pour se rendre dignes de s'estimer les uns les autres ; car c'est dans l'estime que nous avons des autres, que se trouve la mesure de la nôtre propre : nous ne pouvons mépriser nos semblables, sans nous mépriser nous-mêmes. Si nous n'attachions aucun prix aux suffrages des hommes, comment pourrions-nous en trouver dans le nôtre ? De quel droit chacun de nous s'estimerait-il seul par dessus tous ? Chaque homme fait-il donc une espèce à part ? Ne sommes-nous pas tous des unités semblables du même nombre, et tout n'est-il pas commun d'homme à homme ?

Je tire de ces réflexions une considération importante. On doit sans contredit mépriser l'opinion, lorsqu'elle est vicieuse, lorsqu'elle n'est que le résultat des préjugés, de l'ignorance ou de la dépravation ; mais

doit-on consacrer en général, comme un précepte salutaire, comme une maxime de philosophie sociale, ce dédain universel de l'estime publique? N'y aurait-il aucun danger à faire d'un tel principe, la base de la morale dans la société? Quels sont les hommes les plus dégradés? Ne sont-ce pas précisément ceux qui sont parvenus à ne plus rougir de rien (1), qui, dans leur cynisme affreux, bravent l'opinion publique et restent insensibles au mépris dont ils sont couverts? Or si, même dans l'état actuel de notre dégénération, cette réflexion est capable de frapper, quelle force

(1) Je trouve une preuve remarquable de la subordination naturelle de l'homme au jugement de ses semblables, dans la honte, caractère des ames qui ont encore le sentiment de la vertu, et dans cette rougeur qui, colorant le front du coupable, décèle, malgré lui, sa faute aux regards d'autrui. Cette rougeur atteste qu'il s'est déjà jugé lui-même, et publiant sa propre sentence, elle lui fait sentir qu'il est condamné à subir encore celle des autres. Que signifierait la rougeur sur le front d'une être destiné à une indépendance morale dans ses actions?

ne lui verrons-nous pas acquérir, si nous l'appliquons à un meilleur systême social? Tant qu'il reste encore dans le cœur de l'homme quelque sentiment d'honneur, peut-il supporter impunément l'infamie attachée au désordre de sa conduite ? Cette opinion que reprouve le crime, qui l'accable de tout le poids du mépris, qui voue son auteur à l'indignation des hommes, qui semble le signaler dans la société comme l'ennemi de ses semblables, en imprimant sur son front le sceau avilissant de l'improbation publique, cette voix importune qui le poursuit et s'attache à ses pas, ne sera-t-elle pas un frein salutaire au débordement du vice, auquel on ne saurait opposer des digues trop puissantes et trop nombreuses ? Cette justice publique n'est-elle pas due à la vertu, à la raison, à la dignité même de l'homme ?

Oui l'empire de l'opinion est une vue sage de la nature ; cette puissance qui a tant d'ascendant sur nous, n'est, de sa part, que le bienfait multiplié du tribunal de la conscience. Est-il donc trop de

moyens, parmi nous, pour retenir l'homme sur la pente rapide du mal ? Pourquoi en diminuer le nombre ? Pourquoi supprimer ceux dont la force et les effets nous sont démontrés ? Voyez avecquel succès quelques peuples de l'antiquité ont fait usage de cette magistrature auguste de l'opinion publique bien dirigée, et quel empire exerçaient chez eux les mots *d'honneur* et *d'infamie* ! éteindre la voix de l'opinion, ce serait rompre tous les nœuds de l'ordre social, ce serait établir parmi les hommes un funeste système d'indépendance individuelle, source de l'égoïsme et de tous les vices privés ; ce serait étouffer le principe de toutes les vertus publiques. „ Suivons, dit „ le célèbre auteur de l'esprit des lois, „ la nature, qui a donné aux hommes la „ honte comme leur fléau ; et que la plus „ grande partie de la peine, soit l'infamie „ de la souffrir. Que s'il se trouve des pays „ où la honte ne soit pas une suite du sup„ plice, cela vient de la tyrannie qui a „ infligé les mêmes peines aux scélérats et „ aux gens de bien (1) „.

(1) *Esprit des lois : Liv. 6. Chap. 12.*

Oui, me dira-t-on, l'opinion produirait d'heureux résultats, si elle n'était que la voix de la sagesse, et non celle du vice dominateur, du préjugé ridicule, de la sottise impérieuse. Mais les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée, dit Marmontel, où l'opinion l'avait mise; et où l'opinion la place-t-elle quelquefois? Hélas! Marmontel nous l'apprend. Demandez, dit-il, à Solis ce qu'on doit penser de Crotez, de Montezuma, des Mexicains et des Espagnols: il vous répond que Cortez était un héros, et Montezuma un tyran; que les Mexicains étaient des barbares, et les Espagnols des gens de bien. Le roman de Quinte-Curce, ajoute Marmontel, entre les mains de Charles XII, a préparé le malheur de la Suède, comme le poëme d'Homère, dans celles d'Alexandre, avait amené les calamités de l'Asie. Telles sont les suites funestes d'une opinion dangereuse, qui consacre comme de grandes et belles actions, les faits de la folie, les fureurs de l'ambition, les féroces exploits du brigandage, de la barbarie, de la cupidité! Eh! corrigez-la, cette opinon, rectifiez ses jugemens, réparez

les erreurs des hommes; mais, encore une fois, ne confondez pas, par un éternel sophisme, la chose avec l'abus, et n'accusez pas les lois de la nature. Condamnez l'opinion corrompue, mais n'étouffez pas un empire établi par l'auteur même de tout bien. Pour corriger l'homme, vous voulez le dénaturer : ce n'est pas en détruisant dans son cœur les utiles penchans qui lui donnent de la vie, que vous parviendrez à le rendre meilleur, mais en leur donnant une sage direction, et prévenant les écarts où ils peuvent entraîner sa faiblesse. C'est précisément de la puissance prodigieuse avec laquelle l'opinion peut égarer les hommes, que je tire ma conséquence et que je crois être en droit de lui attribuer le même pouvoir pour les conduire au bien; car je ne pense pas que l'on prétende mener les hommes par des moyens qui n'aient aucune prise sur eux; et tout mobile capable de les déterminer avec force dans un sens, les déterminera dans un sens opposé, dès que l'on saura diriger son action.

Que la philosophie ridiculise les préjugés

qui nous maîtrisent; qu'elle couvre de tout le mépris qu'ils méritent, les caprices insolens qui s'arrogent fièrement le droit de donner le ton parmi nous; que ses préceptes sensés remettent chaque chose dans son jour et fassent revivre les lois de la raison et du sens commun, voilà sa tâche; voilà le texte des leçons utiles qu'elle doit faire entendre. Ainsi elle faira tomber cette opinion insensée qui n'est pas celle à laquelle la nature nous a soumis; elle rétablira le règne de la raison publique, loi réelle, loi puissante, loi sacrée, qui existera par-tout où sera une société d'hommes qui n'auront pas encore abjuré leur propre nature, ou qui auront eu le courage de la recouvrer: loi qui viendra planer sur eux comme guide sage, comme un régulateur assuré de la conduite de chacun des membres.

Les sages seuls dit, Platon, chargés de la vengeance de la patrie, peuvent faire justice des vices qu'ils doivent accabler de toute la puissance de leur haine; l'adroite injustice, les violences, l'hypocrisie, la licence, tout ce que les lois n'ont su frapper tout ce

qu'elle n'ont pu proscrire, doit être écrasé du poids de leur indignation. Le plus cruel ennemi de l'état, dit le même philosophe, n'est pas sur la frontière, mais sur la place publique, sur les sièges du sénat, sous notre propre toît; et il faudra désespérer de toute espèce de salut, si la Divinité ou les sages qui la représentent, ne se hâtent d'opposer une barrière à ses ravages.

Législateurs des nations! gardez-vous de prendre à la lettre les indiscrètes leçons d'une philosophie morose, d'une froide misantropie, accoutumée à ne voir que l'individu, et cherchant à l'isoler de ses semblables, pour lui créer une félicité chimérique qu'elle ne sait pas même obtenir pour elle-même. Voyez dans l'opinion le supplément le plus complet et le plus efficace de vos lois, qui ne sauraient ni prévoir tout ce qu'elles peuvent faire, ni prononcer sur tout ce qu'elles ont prévu. On a répété si souvent ce principe éternel de législation, que je ne saurais mieux faire, pour le répéter encore avec quelque avantage, que de faire parler ici un philo-

sophe moderne, retraçant les leçons de la philosophie des anciens, avec ce ton de dignité qu'il a puisé chez eux. " Quel est „ le fondement du repos et du bonheur „ des peuples ? Ce ne sont point les lois „ qui règlent leur constitution, ou qui „ augmentent leur puissance, mais les insti- „ tutions qui forment les citoyens, et qui „ donnent du ressort à leurs ames; non „ les lois qui dispensent les peines et les „ récompenses, mais la voix du public, „ lorsqu'elle fait une exacte répartition du „ mépris et de l'estime. Telle est la déci- „ sion unanime des législateurs, des philo- „ sophes de tous les Grecs, peut-être de „ toutes les nations. Quand on approfondit „ la nature, les avantages et les inconvé- „ niens des diverses espèces de gouverne- „ mens, on trouve pour dernier résultat, „ que la différence des mœurs suffit pour „ détruire la meilleure des constitutions, „ pour rectifier la plus défectueuse. Les „ lois, impuissantes par elles-mêmes, em- „ pruntent leurs forces uniquement des „ mœurs, qui sont autant au-dessus d'elles, „ que la vertu est au-dessus de la probité.

» C'est par les mœurs qu'on préfère ce qui
» est honnête à ce qui n'est que juste, et
» ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile.
» Elles arrêtent le citoyen par la crainte
» de l'opinion, tandis que les lois ne l'ef-
» fraient que par la crainte des peines (1). »

Créez donc, législateurs, cette opinion salutaire et régulatrice, et vous aurez trouvé le levier de vos institutions; vous tiendrez alors seul le gouvernail qui puisse diriger le vaisseau politique; vous aurez une magistrature puissante, qui commandera aux hommes, avec plus de succès, que toutes vos ordonnances et tous vos édits. Lorsque l'homme a une fois senti sa dignité, il est difficile qu'il consente à s'avilir; et la loi de l'honneur est la plus forte pour qui a une fois reconnu son empire.

Législateurs des peuples, cet ouvrage est difficile sans doute, mais ce n'est pas moins là la tâche importante qui vous est imposée. C'est vous qui répondez du sort des hom-

(1) Voyage du jeune Anach. Chap. 62.

mes,

mes, de leurs vices ou de leurs vertus, de leur malheur ou de leur félicité, de leur avilissement ou de leur gloire. Les philosophes ont tout dit. Ils n'ont que trop été déterminés à écrire sur les devoirs de l'homme; leurs livres sont pleins des plus sublimes leçons de sagesse et de vertu, des plus belles sentences, auxquelles il ne manque que d'être mises en pratique. Ce ne sont pas les spéculations dont nous avons besoin : toutes les règles d'une sage conduite, toutes les maximes de la morale la plus pure sont trouvées. A lire nos livres dans ce genre, on dirait que nous sommes bien plus avancés encore dans la carrière du bien moral, que nous ne le sommes dans celle des sciences. Hélas! quelle serait l'erreur d'un homme venu de quelque région jusqu'ici inconnue, qui nous jugerait sur nos écrits! Si tous les hommes étaient vertueux et bons, nous n'aurions pas besoin de tant de livres de philosophie; on n'écrirait pas sur la morale, on la pratiquerait. Nul ne s'avise de donner des préceptes pour marcher, manger ou dormir. Nous parlons toujours beaucoup des choses qui nous

manquent, et notre imagination s'enrichit en proportion de l'éloignement des objets. Je pourrais citer des exemples prochains de cette vérité, si je ne croyais superflu de rappeler des époques auxquelles on a déjà trop de fois reporté notre souvenir.



CHAPITRE V.

De l'amour de la gloire.

En parlant de l'opinion, je me trouve naturellement amené à dire deux mots de l'amour de la gloire, qui, dans le sens étendu que l'on attache communément à ce mot, n'est autre chose que le plus haut période de l'émulation. On a dit souvent que la gloire n'est qu'une fumée, que le désir si vif que nous en portons dans notre sein, est la plus vaine des passions humaines, que nous poursuivons une ombre, un fantôme. Il serait malheureux que la nature nous eût ainsi passionnés pour des fantômes, qu'elle n'eût mis en nous que des instrumens de notre propre supplice, et que le but de nos désirs les plus marqués, ne fût qu'une triste fumée. Avant d'accuser aussi gravement la nature, je crois qu'il importe toujours d'examiner

si quelque vue sage, que notre raison n'apperçoit pas d'abord, n'est point entrée dans ses institutions : je me méfie ordinairement bien moins d'elle que de nos propres lumières.

Si la vraie gloire n'est qu'une juste admiration, si elle n'est que le suffrage honorable d'une raison éclairée, décerné au mérite réel et éminent; quelle ame capable d'élévation pourra se défendre du désir de mériter et d'obtenir une telle récompense? Quelle passion plus digne de réchauffer le cœur de l'homme!

Denique non parvas animo dat gloria vires ;
Et fœcunda facit pectora laudis amor.

OVID. *de Trist.*

Nous avons trouvé la source de cette impulsion vive, dont tout homme, non encore corrompu, éprouve plus ou moins les secousses. L'amour de la gloire est fondé, en dernier résultat, sur le besoin que nous avons de notre propre estime; et il n'est pas donné à l'homme d'effacer

cette loi de la nature humaine. En vain quelques philosophes ont voulu démontrer ce qu'ils appellent le vide de cette passion; ils n'en ont que mieux attesté l'invincible empire, par leurs propres efforts. « Après „ que vous avez tout dict et tout creu, dit „ Montaigne, pour la désadvouer, elle pro- „ duit contre votre discours une inclination „ si intestine, que vous avez peu que tenir „ à l'encontre : Car, comme dit Cicero, „ ceux-mêmes qui la combattent, encore „ veulent-ils que les livres qu'ils en écri- „ vent, portent au front leurs noms, et se „ veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont „ méprisé la gloire (1) „.

Bacon a relevé la même inconséquence, et dans les mêmes termes; et Plutarque commence ainsi le traité où il examine ce précepte des Épicuriens, *cache ta vie* :

---

(1) *Trahimur omnes laudis studio, et optimus quisque maximè gloriâ ducitur. Ipsi illi philosophi etiam in illis libellis, de contemnendâ gloriâ scribunt, nomen suum inscribunt, in quo prædicationem et nobilitatem despiciunt, prædicari se ac nominari volunt.* (*Cicer. prò. Arch. poet.*)

" Voire-mais celui qui l'a dit, vouloit
„ bien que l'on sçeust que c'étoit lui qui
„ l'avoit dit : Car il le disoit expressément,
„ afin qu'il ne demeurast pas incognu, mais
„ que l'on sçeust qu'il entendoit quelque
„ chose plus que les autres, se voulant
„ acquérir une gloire qui ne lui étoit pas
„ duë, en divertissant les autres de tascher
„ à en acquérir (1) „.

J. J. Rousseau est l'un des philosophes qui se sont élevés le plus constamment contre l'opinion ; il veut qu'on apprenne à la braver, à s'en rendre absolument indépendant. Il condamne toute émulation dans la société, et n'appelle que vanité et sottise, comme nous l'avons déjà vu, tout sentiment, toute impulsion qui coordonne nos actions, nos

---

(2) *Plut. Oeuv. mor. Trad. d'Am.*

Ce mépris de la gloire, employé à rechercher la gloire même, a quelque analogie avec le *faste* de Diogène foulant aux pieds le *faste* de Platon; et rappelle ce mot de Socrate au chef des Cyniques : „ „ Anthistène, je vois ta vanité percer par les trous „ de ton manteau. „.

désirs, nos jouissances au jugement d'autrui. Il a quelquefois raison, mais plus souvent il paraît oublier totalement l'institution naturelle de l'homme, à laquelle il est lui-même invinciblement rappelé. Lisez le conte du joueur de gobelet dans le troisième livre d'Emile, et vous serez étonné du prix qu'attache aux applaudissemens, cet élève inaccessible à la vanité et si bien préparé à ne jamais rien faire pour être vu ou entendu. "Aux battemens de „ mains, aux acclamations de l'assemblée, „ dit son maître, la tête lui tourne, il est „ hors de lui „. Sage précepteur ! est-ce ainsi que vous avez garanti votre élève de la vanité et de ce que vous appelez le poison de l'opinion ? Il vous échappe même de nous dire qu'Emile voudrait que le genre humain tout entier fût témoin de sa gloire au second succès qu'il se promet ; l'instinct de la nature, plus fort que le systême, vous a arraché cet aveu. Attendez, me dira-t-on, vous ne voyez donc pas où l'on en veut venir : on ne fait savourer à Emile toute l'ivresse de la gloire que pour mieux lui en démontrer le néant. J'avoue que je suis étonné de cet étrange moyen de guérir le

cœur de l'homme, et que j'éprouve une peine singulière à bien me persuader que cette méthode puisse être appliquée avec succès à l'extirpation des vices. C'est sûrement une maxime bien nouvelle, que pour sauver les hommes des suites malheureuses des passions, le moyen le plus sage soit de leur en faire d'abord éprouver toutes les fureurs; et que pour se garantir une autrefois de la séduction des Syrènes, il ne faille point à l'exemple d'Ulysse se boucher les oreilles, mais se repaître avec délices du poison de leur chant, sauf à prendre ensuite une utile leçon sous la dent du monstre. S'abandonner toujours avec confiance à une première chûte, pour apprendre à en éviter une seconde, ne serait-ce pas s'exposer le plus souvent à ne jamais se relever de la première? Certes je puis me tromper, mais pour le dire en passant, puisqu'il s'agissait de faire éprouver au jeune homme l'ivresse délicieuse des applaudissemens publics, j'aurais trouvé plus de sagesse à lui faire goûter cette jouissance à propos d'une belle action morale, et de manière à ce qu'il ne se fût jamais rappelé cette

circonstance sans attendrissement : la leçon n'eût pas été perdue pour son cœur. Mettez cétte touchante leçon à côté de celle qui résulte du trait dont il s'agit : " qu'il est „ des jongleurs dont l'honorable métier est de „ profiter de l'ignorance du peuple pour lui „ escroquer son argent, et qu'il faut bien se „ garder de leur ôter cet utile gagne-pain si „ profitable à la société „ ; et prononcez. En vain Jean-Jacques nous dira : lecteur superficiel, vous ne m'avez pas entendu. Nous lui répondrons : Eh bien! philosophe sensé, donnez-nous des leçons sans équivoque, des leçons populaires et simples, qui soient à la portée de notre faible vue, car la faiblesse seule a besoin de leçon (1).

---

(1) Comme J. J. Rousseau s'est plaint de quelques critiques dirigées contre le même trait, je crois nécessaire de développer complettement le sens dans lequel il m'a paru mal conçu. Je pense que pour apprendre au jeune homme les suites humiliantes que peut avoir la vanité, il n'était pas besoin de lui inspirer dès-lors la haine des suffrages publics, accordés toutes fois, dans cette circonstance, avec justice, à ce que le public avait pris

Mais Rousseau lui-même fut-il donc insensible à cette opinion si méprisée. N'est-ce pas l'émulation qui lui a fait faire son premier chef-d'œuvre, et tout en blâmant la gloire littéraire, ne l'a-t-il pas recherchée avec ardeur? Il écrit sans cesse contre les livres, contre la réputation, contre l'opinion des hommes; nul ne semble plus au-dessus d'elle que lui; sa misantropie connue paraissant en harmonie avec ses maximes, le ferait prendre pour l'homme du

---

pour de la science réelle. Il n'y avait pas proprement de la vanité dans le fait du jeune homme, mais une bonne foi entière. Il s'était enivré des applaudissemens dont on avait accompagné ses petits prodiges : qu'a-t-on fait en le punissant si cruellement? On lui a donné un dépit amer de n'avoir pu surpasser un charlatan, et voilà tout; on ne l'a point guéri de la vanité, sûrement il se promettra de mieux s'assurer, une autre fois, de la réalité de son triomphe. Car enfin, s'il voit quelque tort dans son action, ce ne peut être, je le répète, qu'en reconnaissant l'importante nécessité de laisser au bateleur le moyen de continuer à abuser le peuple, comme il est évident par la remontrance de celui-ci, adressée bien plus encore à l'instituteur qu'à l'élève.

monde le plus indépendant dans l'ordre social. Mais Rousseau indifférent sur le jugement des hommes eût-il écrit avec tant d'éloquence? eût-il cultivé avec tant de soin les richesses d'une heureuse imagination? eût-il donné des mémoires sur sa vie? je suis revenu souvent sur cet homme célèbre, parce qu'il importe toujours de déterminer le degré de confiance que l'on peut accorder aux opinions des philosophes jouissant de beaucoup de crédit; plus l'influence d'un grand nom est puissante, plus il est à propos d'appuyer sur lui-même les exemples que l'on peut lui opposer.

Quel est donc cet instinct puissant qui nous fait rechercher les applaudissemens des hommes, même lorsque notre froide dépouille sera foulée sous leurs pieds, et que nous ne pourrons plus les entendre? homme téméraire! Cesse de censurer les lois sacrées de l'ordre moral; ce n'est pas une fumée que la nature te fait poursuivre au-delà de la tombe; mais en te subordonnant au jugement de tes égaux, elle a établi une magistrature que tu ne peux récuser; elle a

imprimé dans ton cœur la crainte de ses sentences, et t'a fait entrevoir, dans la postérité même, un tribunal redoutable auquel le crime ne saurait échapper. A côté de ce frein salutaire, elle a mis la récompense des belles actions; elle a préparé la Couronne flatteuse qui attend l'homme de bien, l'homme qui a aimé et servi ses semblables. Quelle est l'ame dégradée qui pourrait affronter les jugemens de cette opinon qui s'élève au-dessus de la puissance et porte son tribunal au-delà de la vie? Quel homme d'honneur n'éprouve pas le besoin de l'approbation de la sagesse et de la raison (1)? Le vrai sage, dit le philosophe

(1) *Est angusti animi atque demissi, triumphi honorem atque dignitatem contemnere : nam, ut levitatis est inanem aucupari rumorem et omnes umbras falsæ gloriæ consectari : sic levis est animi lucem splendoremque fugientis, justam gloriam quæ est fructus veræ virtutis honestissimus, repudiare.* (*Cicer. in Pison.*)

La Bruyère a dit en d'autres termes: „ L'amour de „ la gloire est la passion des gens de mérite; la „ vaine gloire est le partage des sots „.

Démocrate, ne dédaigne point l'estime qu'on lui accorde et ne se montre pas inférieur aux honneurs qui lui sont déférés. Et le philosophe de Genève s'est vu forcé d'avouer que, si ses compatriotes n'avaient pas besoin de ses conseils, il avait besoin, lui, de s'honorer à leurs yeux, en montrant qu'il pensait comme eux sur leurs maximes. (1)

Les déclamations et les vains préceptes ne sont, la plupart, que le résultat d'un abus de mots, et l'on ne dispute le plus souvent, comme l'on sait, que faute de s'entendre (2). La gloire n'est pas le bruit

---

(1) *Préface de la lettre sur les spectacles.*

(2) Je ne puis me défendre de placer ici, à l'appui de cette vérité, l'observation suivante, quoique étrangère à mon sujet. Quelqu'un a parlé, dans un journal littéraire, de l'importance des définitions; un autre est venu après lui donner un exemple de définition exacte dans celle du mot *nature.* » *La nature d'un être* est ce qui le constitue; *c'est la* » *loi* particulière de son existence ou *de son être*.. « » *La nature des êtres* est l'ensemble des lois de leur

que l'on fait dans le monde; cette vaine réputation qui n'est due qu'aux écarts de l'opinion, au règne des erreurs et de la sottise, peut séduire quelques esprits abusés, et la philosophie peut fronder avec justice une telle ambition. Il s'agit bien moins encore de cette gloire que Marmontel fait reposer sur un merveilleux funeste, de cette gloire des grands talens appliqués au malheur du monde, contre laquelle il voudrait

---

„ conservation, lois qui ne sont que les rapports „ *qui naissent de leur nature particulière* „.

C'est-à-dire que *la nature d'un être, est la loi de son être*; et que *la nature des êtres naît de leur nature particulière*. Que signifie ce galimathias ? Qu'est-ce que *l'être d'un être ?* Qu'est-ce que *la nature d'un être qui naît de la nature de cet être ?* Si c'est par cette route que l'on veut nous conduire à l'art de bien définir, je suis effrayé du chemin qu'il nous reste à faire. C'est ainsi que l'on raisonne sans se comprendre soi-même, que l'on remplit des livres avec des phrases auxquelles on croit avoir donné un sens, et que l'on ne démontre que plus sensiblement combien nous avons besoin de déterminer le sens des mots.

qu'une classe d'hommes assez au-dessus du vulgaire, assez sages, assez courageux, assez éloquens, pût un jour soulever le monde entier, pour lui faire abhorrer ses oppresseurs. Mais si nous restituons au mot de gloire l'idée que nous devons y attacher, si l'on s'accorde à ne donner ce nom qu'au jugement éclairé de la partie saine des hommes qui nous contemplent, à cet enthousiasme légitime auquel applaudissent la raison et l'humanité, je ne vois pas quel mérite il y aurait à mépriser une telle gloire, ni ce que les hommes pourraient gagner à l'anéantissement d'un instinct qui ne peut nous donner que la passion des choses grandes et utiles. Si, comme le pense Ciceron, la gloire est la plus grande des récompenses que l'on puisse décerner à la vertu, il n'y a qu'une fausse philosophie qui puisse la dédaigner (1). „ Quelles sont

---

(1) *Ex omnibus præmiis virtutis amplissimum est præmium gloria, quæ vitæ brevitatem posteritatis memoriâ consolatur: quæ efficit ut absentes adsimus, mortui vivamus: cujus gradibus etiam homines in cœlum videntur ascendere.* (*Cic. pro. Mil.*)

» viles, dit un écrivain moderne, les pas-
» sions de celui qui méprise la gloire!..
» c'est elle qui acquitte la dette que l'homme
» ne peut plus payer .... Eh! quelle serait
» la récompense des vertus désintéressées,
» patriotiques, si la même monnaie payait
» l'homme vénal et le Héros? Que la tache
» imprimée sur les mains qui lèvent les im-
» pôts publics, ne puisse être effacée par
» des fleuves d'or; que les distinctions ho-
» norables ne leur appartiennent jamais;
» qu'elles jouissent de tout, excepté de
» l'appanage des grands hommes. »

Qui pourra jamais refuter le résultat du parallèle à faire entre la Perse et la Grèce; entre l'opulence, le faste et l'avilissement d'une part, et la pauvreté, la noblesse et l'héroïsme de l'autre; entre la molesse, la cupidité, la lâcheté des esclaves de l'Asie, et le courage des Grecs libres, les élans sublimes et généreux des ames élevées et les prodiges de bravoure qui en furent les fruits? .... Si la gloire n'est qu'une dangereuse séduction, si les actions qu'elle a commandées parmi les hommes sont indi-

gnes

gnes de l'admiration de la postérité ; hé bien ! que l'on ose condamner tous les actes de générosité que l'exemple de Codrus et sa mémoire excitèrent parmi les Athéniens ; les prodiges de Marathon, et les monumens érigés aux braves après ce combat célèbre ; le mot sublime de Démarate au grand roi, les funérailles des Spartiates partant pour les Thermopyles ; la réponse des deux amis de Léonidas ; la générosité de Thémistocle, et envers les rivaux de sa patrie, et envers son propre rival ; la réponse des Athéniens aux séductions du chef des Perses ! que l'on condamne l'épitaphe mise par les Syracusains sur la tombe de Timoléon, et celle qu'Epaminondas osa demander à ses juges de mettre sur la sienne ! que l'on ose condamner cette foule de merveilles que fit faire aux Grecs, dans ces siècles de gloire et de vertus publiques, la sublime émulation des grandes choses, qui dévorait à la fois toutes ces républiques armées pour une même cause ! de toutes ces nobles vertus, je n'excepte pas même la justice et le désintéressement d'Aristide. Que l'on ose condamner le dé-

vouement magnanime de ces illustres vieillards aux poignards des barbares qui envahissent Rome ; la généreuse action des Décius ; la fameuse réponse de ce Consul si pauvre et si grand, aux ambassadeurs des Samnites ; la grandeur de Fabricius au camp des Epirotes, celle de Régulus dans les fers, celle du Sénat tout entier après la défaite de Varron ! que l'on condamne ces distinctions publiques qui, chez les Grecs, étaient au-dessus de toutes les récompenses, et ces couronnes qui firent tant de Héros chez les Romains ! chez les uns, la doctrine même de l'austère Socrate, l'éloquence de Démosthènes foudroyant les ennemis de la liberté publique et signalant les complices de l'ennemi ; chez les autres, l'auguste censure et les effets de sa puissance ; les grands talens employés au salut de la patrie, l'énergie de l'orateur Consul démasquant les conjurés : chez toutes les nations célèbres, tout ce qui honore leurs fastes, tout ce qui peut faire oublier leurs égaremens. Si la gloire n'est qu'une chimère, pourquoi admirons-nous donc les héros et les philosophes qui ont illustré

leur âge ? pourquoi leurs noms, chargés des applaudissemens des siècles nombreux écoulés entre eux et nous, sont - ils la leçon la plus efficace que l'on puisse donner aux hommes, l'exemple le plus séduisant qui puisse frapper les grandes ames faites pour les imiter ? Non, il n'est pas de belles actions qui ne prennent leur source dans ce mouvement naturel du cœur humain; et la politique n'a pas de ressort plus énergique pour commander l'amour des choses utiles et élever les hommes et les peuples au dernier période de la grandeur. . . .

Disons avec l'Orateur de Rome, que la gloire est le supplément de la vie dont elle semble reculer les bornes (1). Et sans elle, dit Caton l'ancien, qu'est - ce qui donnerait à l'homme le courage et la force d'exécuter tant de travaux longs et pénibles (2) ?

(1) *Exiguum nobis vitæ curriculum natura circumcripsit, immensum gloriæ.* (Cic. *Pro. C. Rab.*)

(2) *Quis tantos labores, diurnos, nocturnosque, domini, militiæ susciperet, si iisdem finibus gloriam*

Nous avons vu ailleurs que, sans le désir de l'estime des sages, sans le doux espoir des suffrages accordés aux talens utiles, sans l'heureuse influence qu'exerce sur les hommes la puissance de la voix publique toujours prête à les juger, la société humaine tomberait dans le dernier degré d'avilissement; que la cupidité, les passions brutales, la cruelle ambition, regneraient en maîtresses sur le globe asservi et ne présenteraient que l'effroyable tableau de la dégradation morale, de l'égoïsme féroce et de toutes les fureurs de l'intérêt personnel. Remontons le cours de la civilisation; supprimons à sa source ce puissant mobile de la volonté, du génie et de l'industrie, et voyons ce qui restera parmi les hommes dans l'horizon moral, comme dans celui des arts et des lettres. Qui pourrait avoir le courage de soustraire de la masse des actions humaines, tout ce que l'amour de la

---

suam, quibus vitam, esset terminaturus? Sed optimi cujusque animus maximè ad immortalitatem gloriæ nititur.

gloire a fait faire de grand et d'utile? Que deviendraient tant de découvertes précieuses, tant de productions sublimes de la pensée? Qui ne voit pas combien l'homme, appauvri dans son industrie, serait encore avili à ses propres yeux, puisqu'il se jugerait indigne de s'estimer et de s'applaudir lui-même?

Voyez ce que devint la Grèce, lorsque les peuples et les citoyens cessèrent d'être sensibles à cette gloire qui avait créé seule toute la grandeur de leurs ancêtres. Les prétentions, les haines, l'avilissement le plus honteux, enfin la servitude, telles furent les suites de la mort des ames, de l'indifférence pour le triomphe de la patrie, de la corruption. Voyez ce que devint Rome, lorsqu'au milieu de ses citoyens perdus de vices et gorgés des richesses de l'Asie, on vit tous les genres de dissolution remplacer tous les genres de vertus; lorsque ses murs indignés virent le triomphe, jadis la récompense de ses héros, n'être plus que la déplorable fantaisie de ses tyrans, et la couronne triomphale placée sur des têtes en horreur

à l'humanité, sur lesquelles l'univers entier couvert de la vaste trace de leurs crimes, appelait la foudre vengeresse de la liberté, des mœurs et de la raison publique !

Voulez-vous connaître tout ce que l'empire de la gloire pourrait faire pour la vertu, pour la justice, pour le bonheur des hommes, écoutez un morceau que toutes les ames sensibles et élevées ont sans doute retenu. „ Le silence universel des gens de „ lettres serait un jugement terrible, si l'on „ était accoutumé à les voir se réunir pour „ rendre un hommage éclatant aux actions „ vraiment glorieuses. Que l'on suppose ce „ concert unanime, tel qu'il devrait être : tous „ les poëtes, tous les historiens, tous les ora„ teurs se répondant des extrémités du monde, „ et prêtant à la renommée d'un bon Roi, „ d'un Héros bienfaisant, d'un vainqueur paci„ fique, des voix éloquentes et sublimes pour „ répandre son nom et sa gloire dans l'uni„ vers. Que tout homme qui, par ses talens „ et ses vertus, aura bien mérité de sa patrie „ et de l'humanité, soit porté comme en „ triomphe dans les écrits de ses contem-

„ porains. Qu'il paraisse alors un homme „ injuste, violent, ambitieux; quelque „ puissant, quelque heureux qu'il soit, les „ organes de la gloire seront muets; la terre „ entendra ce silence, le tyran l'entendra „ lui-même et il en sera confondu. Je suis „ condamné, dira-t-il, et pour graver „ ma honte en airain, on n'attend que ma „ ruine. Quel respect n'imprimeraient pas „ le pinceau de la Poésie, le burin de l'his„ toire, la foudre de l'éloquence, dans des „ mains équitables et pures! Le crayon fai„ ble mais hardi de l'Arétin, faisait trembler „ les Empereurs „.

Hommes de lettres, philosophes, établissez cette suprême et auguste magistrature, et vous aurez acquis vous-mêmes une gloire au-dessus de toutes les autres; vous occuperez le premier rang parmi les places honorables dont vous serez devenus les salutaires dispensateurs.

Laissons à la faiblesse humaine cet heureux dédommagement, cet espoir flatteur d'un glorieux avenir; laissons à l'homme,

dans sa misère, le songe consolant d'une gloire future, qui lui fait oublier les peines de l'existence ; laissons cet aliment à ses désirs, cet aiguillon à ses actions, ce soutien à ses vertus. Que nous importe que l'envieux ou l'intrigant cherche à supplanter l'homme de mérite et à jouir d'une gloire usurpée ? Craignons moins les écarts d'une passion qui ne peut se contenter long-tems d'une vaine nourriture. Quelle gloire que celle d'un sot qui se repaît un instant d'une célébrité mensongère qu'il n'a pas méritée, qui descend dans lui-même et s'y trouve confondu par son propre triomphe ? Croyez-vous qu'il ne sera pas assez puni de sa bassesse, par ce cruel retour sur lui-même ? Mais il en est incapable ; eh! bien! qu'importe encore ? Ne pensez-vous point que l'opinion désabusée ne fasse bientôt justice de son usurpation, ne lui arrache le masque et ne restitue à l'homme de bien la récompense qui lui était due ? Croyez que la prospérité momentanée du vice tournera tôt ou tard à la gloire de la vertu, et qu'il en arrivera infailliblement au premier comme à ces athlétes manquant aux

lois de l'honneur, qui cherchaient à triompher par des manœuvres, et qui fournissaient, par leurs amendes, aux frais de ces statues de Jupiter ; que l'on chargeait de leurs noms déshonorés.

Du mensonge toujours le vrai demeure maître ;
Pour paraître honnête homme, en un mot il faut l'être ;
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.

Boileau, Satyre II.

Il faut des passions à l'homme ; elle sont le soutien de son être, il n'existe que par ses désirs. Or étouffez les sentimens élevés, ôtez le but innocent et louable qu'elles poursuivent dans le suffrage public, elles en rechercheront d'autres, elles se replieront sur l'individu ; la soif de l'or l'intérêt sordide, les infâmes désirs prendront la place de la noble émulation. Pour ne citer qu'une classe d'exemples, car on se lasse à ne tracer que les peintures révoltantes du vice, je dirai que l'amour de la gloire inspira les Homère, les Démosthène, les Virgile, les Ciceron, les Corneille, les Racine, les Newton, les Voltaire, les Montesquieu ; il ne fit

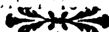
faire à l'esprit humain que des chefs-d'œuvre ou d'utiles essais. Dans ces tems heureux, les magistratures de la République des Lettres exerçaient une censure sévère et juste sur les productions qui s'exposaient à leur jugement; la gloire ne s'achetait que par le mérite; les arbitres du vrai talent, les conservateurs du goût, bien éloignés de sacrifier leur véritable gloire à la fausse gloire des autres, ne distribuaient que des couronnes méritées; la République combattait avec courage pour sa dignité et son indépendance, et opposait un front redoutable et respecté aux efforts des barbares qui aurait tenté de l'envahir. Mais depuis que l'amour de la gloire a fait place à l'amour de l'or, depuis que toutes les ambitions, hors celles d'un solide honneur, se sont emparées des ames, le suffrage du goût et le laurier d'Apollon ont été foulés aux pieds par la tourbe des écrivains corrompus. On a vu prostituer des couronnes à des lâches qui ne méritaient que l'igominie; on a vu une gloire aussi vile que le prix dont elle est payée, faire vivre un jour des milliers d'écrivains qui, le lendemain, vont

mourir avec les dispensateurs de l'immortalité, l'homme d'honneur qui rougirait de s'avilir, ne saurait paraître sur la scène publique profanée par tant de personnages qui en usurpent les places, et la trompette vénale et souillée de la renommée refuserait d'articuler son nom. On a vu les presses regorger des productions les plus dégoûtantes. Afin d'avoir des acheteurs pour les payer, on a cherché des lecteurs pour les désirer : on a sacrifié à tous les ridicules, à toutes les sottises ; on a caressé tous les caprices, tous les vices les plus honteux ; on a spéculé ; ô honte ! ô infamie ! sur les derniers excès de la dépravation !...

Dans ces tristes révolutions, l'écrivain qu'anime une louable émulation, cesse ses travaux ; son ame se flétrit et ses forces l'abandonnent : le philosophe éclairé déchire des pages sublimes tracées dans la retraite, et qui, dans un siècle moins vénal et moins corrompu, lui assureraient cette gloire durable, cette immortalité, seul prix digne de ses efforts : le génie éteint son flambeau ; la raison et le goût fuient une terre

inondée par le torrent de l'ineptie, de la bassesse et de la perversité. Ceux qui ne peuvent pas même suivre la carrière infâme et facile, ouverte par le vice, trouvent d'autres expédiens plus commodes : ils s'approprient les productions des autres ; l'art du fripon s'introduisant dans toutes les classes de la société, on a vu dans celle-ci, comme dans les autres, à côté de tous les vices, venir se placer encore le vol spoliateur, et la Littérature n'a plus été que le théâtre du plus odieux brigandage.

C'est ainsi que les vices dominateurs tendent à se mettre en équilibre parmi les hommes et y parviennent bientôt, à moins qu'une main puissante et réparatrice, vengeresse salutaire de la justice et des mœurs trop long-tems outragées, ne vienne briser le sceptre déshonorant qu'ils étendaient sur la terre.



CHAPITRE VI.

Conclusion de l'ouvrage.

JETTONS maintenant un regard en arrière, et essayons de rapprocher les résultats principaux des observations que nous venons de faire.

J'ai d'abord déterminé ce que j'entendais par émulation, et j'ai distingué ce sentiment de quelques affections vicieuses de l'ame, avec lesquelles on l'a quelquefois confondu. En envisageant les deux sortes de prix que l'émulation se propose d'obtenir, j'ai soupçonné qu'elle pourrait bien être naturelle au cœur humain; j'ai donc entrepris d'examiner si c'est la nature même qui porte l'homme à désirer à la fois sa propre estime et le suffrage de ses semblables. Pour établir la vérité à cet égard, je me suis d'abord livré à quelques recherches nécessaires sur

le mérite des choses, et sur la manière dont nous parvenons à l'appercevoir et à l'apprécier. Ce qui nous a fait voir que, comme je l'ai dit, il existe, dans la sphère où l'homme est placé, un système d'amélioration possible, dont l'activité est en effet déterminée par la nature même qui en a fourni les moyens.

Ce système d'amélioration dont l'exécution est confiée aux mains de l'homme, s'étend nécessairement sur lui-même. L'homme peut se perfectionner. Pour y parvenir, il faut qu'il soit porté à agir par une impulsion nécessaire; il faut encore qu'il connaisse la mesure des forces humaines, dans la carrière de la morale comme dans celle de la science. Or la nature a donné à l'homme le sentiment de sa dignité, un amour-propre qui naît avec lui, et un fonds immense de désirs, causes suffisantes de son action: Il apprend d'un autre côté, en observant ses semblables, la route qu'il doit prendre pour arriver au but, et la mesure des forces qu'il peut et doit y apporter. Et ainsi l'homme, obligé de chercher son bonheur

dans sa propre estime, entraîné par ses désirs naturels à s'élever à toute la dignité à laquelle il est appelé, l'homme se trouve ainsi pressé par la double émulation des vertus et des lumières.

Lorsque cherchant à s'estimer lui-même il réussit dans ses efforts, il convoite un nouveau succès dans le suffrage de ses égaux. J'ai recherché si ce nouvel aiguillon de ses actions, n'est point une erreur du cœur humain, ou s'il a également son fondement dans la nature. J'ai d'abord fait voir que l'homme ne peut être complettement satisfait de son opinion, que lorsqu'elle est confirmée par celle du plus grand nombre; qu'ainsi le sage doit nécessairement désirer le suffrage de la raison commune, et que son estime ne lui paraîtra fondée et ne sera entière, que lorsque l'opinion des autres sages lui aura fourni la preuve de la justesse de la sienne.

Mais poussant plus loin mon examen, j'ai dû envisager l'homme sous le point de vue de sa destination à la société, dans

l'état de dépendance où la nature l'a évidemment placé. J'ai vu que tout le systême de son être est coordonné à cet état, que l'homme est créé pour l'homme, qu'il ne peut se passer de son semblable, que l'étendue de ses besoins, la nature de ses facultés, ses penchans, ses affections, tout, en un mot, lie son existence à celle des autres ; j'ai vu que la famille humaine, toute composée de frères, ne peut avoir qu'une vie commune, qu'une existence relative, reposant sur le double lien de la faiblesse et du sentiment. Je me suis plu surtout à m'arrêter à ce dernier ; je n'ai pu parler sans émotion des douces chaînes par lesquelles la nature a voulu rapprocher les hommes ; j'ai cru trouver dans mon propre cœur la confirmation d'une théorie qui me paraît d'ailleurs si analogue aux sages plans de la nature. Les tendres affections qu'elle a mises dans nos ames, ces impulsions vives et douces, ce besoin d'aimer et d'être aimé, m'ont paru un argument d'une grande force pour démontrer la dépendance mutuelle des hommes et renverser tous ces systêmes d'égoïsme et d'intérêt personnel tendant à faire de

de la société une réunion d'individus farouches uniquement occupés à s'entredétruire les uns les autres pour leur avantage particulier. Au lieu de cet affreux cahos, j'ai fait entrevoir dans l'ordre social une philantropie universelle, un commerce mutuel de sentimens et de secours, un échange réciproque d'affections et d'estime, enfin l'auguste et doux empire des lois de la nature et de la raison, lois destinées à porter les hommes à se perfectionner les uns par les autres, comme à s'entr'aider mutuellement.

Telles m'ont paru les destinées naturelles du genre humain. Si je me suis trompé, la faute en est à mon cœur, mais laissez-moi une erreur qui m'est chère; gardez une funeste lumière qui ne peut que m'épouvanter. Hélas! quel sort serait donc le nôtre? Où serait donc cette sagesse qui paraît avoir présidé à l'organisation de l'univers? Le monde inanimé, la froide matière aurait reçu les lois d'une admirable harmonie, et les êtres sensibles capables de raisonnement, les êtres susceptibles de concourir, par leurs propres déterminations, à

la beauté de l'ensemble, au complément du tableau, ceux-là n'auraient été placés dans ce cadre magnifique, que pour y accuser la sagesse suprême, pour y déshonorer la puissance créatrice par le désordre de leur espèce, par un systême d'incohérence, ou, disons mieux, par l'état violent d'une lutte journalière et cruelle ! Quelle est l'ame assez dégradée pour concevoir de sang-froid un tel ordre de choses, y reconnaître la fin de l'homme, et s'y trouver elle-même à sa place ?

J'ai donc fait voir que ce besoin si pressant que nous éprouvons d'obtenir l'estime des autres, est l'effet de l'institution naturelle de l'homme, qu'il a un fondement réel dans sa propre nature, qu'il est une conséquence nécessaire de sa destination à l'état de société et du systême de ses affections.

Après avoir considéré le sentiment de l'émulation dans les racines profondes que la nature m'a paru lui avoir données dans le cœur humain, je suis descendu aux effets naturels qu'il a dû produire dans l'état

actuel de la société. J'ai trouvé des vices à côté de résultats heureux ; j'ai indiqué à ce sujet quelques nuances de l'orgueil et de la vanité. Or ces vices mêmes m'ont paru propres à confirmer la réalité de la source primitive d'où je les ai fait dériver, à-peu-près comme des ruines éparses attestent l'existence antérieure d'une ville qui n'est plus ; ou plutôt, comme les démonstrations mielleuses et les minauderies d'une politesse outrée, restes dégnénérés des mouvemens primitifs produits par les affections de l'ame, rappellent la bienveillance et la sensibilité dont ceux-ci étaient jadis les signes fidèles ; ou, si l'on veut encore, comme le papillotage de la musique à la mode, enté sur la langue expressive du sentiment, remplace un accent qui a disparu.

Une méthode inverse nous eût conduits au même résultat. En remontant le cours des choses, et passant graduellement des mouvemens actuels des hommes et des impulsions qui les déterminent, à la source première d'où ils sont partis, nous aurions retrouvé dans toute sa pureté un sentiment

énergique, attribut nécessaire de l'homme social, et dépouillé de toutes les taches que les vices lui ont imprimées dans le cours de sa dérivation.

Il me paraît évident que les recherches que je viens de rappeler jusqu'ici, et qui forment le sujet de la première partie de cet écrit, établissent, d'une manière sensible, que l'homme, naissant avec un amour propre destiné à l'élever au rang où l'appelle sa nature, éprouvant d'abord le besoin de s'estimer lui-même et par conséquent de se perfectionner, sa dépendance naturelle de son espèce lui fait un nouveau besoin d'acquérir l'estime de ses semblables et de s'honorer de leur suffrage : que de cette double impulsion résulte nécessairement le désir de se distinguer, d'occuper une place honorable dans l'horizon de la sagesse, comme dans celui des lumières, du talent, de l'industrie : que, destiné à être jugé par ses égaux sur la manière dont il remplit sa destination parmi eux, il ne peut se défendre d'aspirer à leurs applaudissemens, à cette gloire qui récompense l'homme juste

et éclairé : qu'en un mot, le sentiment de l'émulation est une loi de la nature humaine, qu'il a été imprimé dans le cœur de l'homme par la même main qui l'a formé, et qu'en effet, ce sentiment est devenu le principal mobile des actions humaines.

Après avoir examiné jusques-là les lois fondamentales de la nature de l'homme, après avoir indiqué quelques rapports qui me paraissent être la base de tout ordre moral dans la société humaine, c'était alors le moment de reprendre l'homme auprès de son berceau et d'étudier la marche qu'il faut lui donner dès cet instant, pour le conduire avec succès au terme de sa destination, pour l'amener au rang où il sera quelque jour appelé, en le préparant, pendant la route, à y faire son devoir; il s'agissait d'aviser aux moyens de coordonner l'éducation relativement aux lois naturelles de l'ordre social, d'établir l'analogie qui doit exister entre les opérations de l'une et le systême de l'autre. Cette observation justifie mon plan et fait voir pourquoi je n'ai parlé que dans ma seconde

partie, de la pratique de l'éducation : pour suivre la trace de la nature, il fallait d'abord la connaître.

On se rappelle les diverses questions qui sont venues se placer naturellement à la suite du résultat rappelé ci-dessus, et dont l'examen m'a fourni le sujet de la seconde partie de cet ouvrage.

La première de ces questions a été de savoir si, pour prévenir les abus de l'émuation, on ne pourrait pas au besoin en empêcher le développement, ou l'étouffer dans son principe par la pratique de l'éducation. J'ai répondu que les penchans de la nature peuvent être comprimés, mais jamais anéantis, qu'ils reprennent tôt au tard leur énergie première. J'ai fait voir l'impossibilité de s'opposer à la naissance et au développement de l'émulation dans un système quelconque d'éducation, et qu'en dépit des efforts, des précautions, des circonstances choisies, elle s'établirait toujours d'elle-même.

J'ai répondu à la question suivante par le tableau sinistre de l'état où tomberait la société humaine, si jamais l'éducation parvenait à détruire à sa source un penchant salutaire qui en fait l'ame et la vie : état qui serait la suite nécessaire du renversement des lois de la nature. Je ne crains pas que l'on trouve la peinture exagérée, je n'ai fait qu'une ébauche.

D'importantes recherches ont suivi ces observations. Il s'agissait de décider si l'on pourrait du moins négliger l'émulation, et d'abord de déterminer ce qu'on pourrait lui substituer dans la pratique de l'éducation.

J'ai examiné ces fameux moyens que l'on propose, la liberté dirigée, l'intérêt personnel de l'élève, l'utilité sentie, l'avantage direct résultant des choses etc. Je crois avoir démontré l'impuissance du premier sur la jeunesse, les graves inconveniens, les dangers funestes attachés à l'emploi des autres, et l'insuffisance de tous pour faire arriver au but que se propose l'éducation

J'ai d'abord appliqué mes remarques à la carrière des actions morales; et après une suite de raisonnemens qui me paraissent fondés sur la nature des choses, j'ai cru devoir conclure avec Locke et d'autres écrivains éclairés, que la raison de l'homme est le guide naturel de la raison de l'enfant, et que tout au moins elle vaut bien cette aveugle fatalité dont on voudrait faire le seul instituteur de l'enfance : enfin, que l'on peut concevoir un systême utile d'émulation fondé sur une opinion sage, qui n'accorde son suffrage sensé qu'aux seules actions qui le méritent.

J'ai fait voir ensuite que l'embarras se reproduit bien plus grand encore, lorsqu'il s'agit de remplacer l'émulation dans le chemin de l'étude et dans la pratique des arts. J'ai examiné les mêmes moyens proposés, et avec le même danger dans leur emploi, j'ai trouvé la même impuissance dans leur action. J'ai fait voir l'absurdité d'une pratique toute fondée sur la curiosité graduelle de l'élève ; d'une pratique qui suppose la jouissance d'une mesure illimitée de tems, de circonstances, de moyens de

tout genre ; d'une pratique qui fairait rétrograder, dans chaque homme, les sciences et les arts vers leur enfance, qui remettrait en peu de tems la société précisément au même point où l'industrie humaine commençait à s'essayer ; qui recommencerait ainsi dans chaque individu, comme je l'ai dit, la longue institution de l'espèce ; qui, privant les sciences de ces méthodes savantes, fruit de la coordination des élémens avec l'étendue de leur théorie, de ces méthodes qui abrègent si rapidement la route de l'étude, arrêterait ainsi tout progrès et toute découverte.

J'ai parlé de la nécessité de diriger sur des objets utiles les passions critiques de la jeunesse, dans l'âge du danger, et de l'importance de donner ainsi le change à une ardeur brûlante, capable de conduire aux plus grandes choses, mais susceptible de jeter dans les plus grands écarts.

Enfin j'ai indiqué des branches d'exercices, de brillantes carrières du génie, où l'émulation est indispensable et où elle est seule la route du succès.

Il ne m'a pas été difficile de trouver, soit dans les diverses époques de l'éducation, soit dans le double chemin où elle doit conduire la jeunesse, de trouver, dis-je, la source des vices que l'on attribue à l'émulation. Et d'abord, j'ai montré le danger des louanges indiscrètes, des applaudissemens insensés qui altèrent à son origine le premier instinct de la nature, établissent les préjugés et préparent l'empire des vices. J'ai indiqué les malheureux résultats que produit ensuite l'influence d'une opinion dépravée. J'ai fait voir que les vices sont le fruit, non de l'émulation elle-même, mais de la mauvaise direction qu'on lui donne, de l'application désordonnée qu'on en fait : et qu'ainsi l'on ne peut imputer qu'à ces causes seules les haines, les rivalités, l'envie, l'ambition, la vanité que l'on prend en effet tant de peine à faire germer dans l'ame des jeunes gens.

Poursuivant la question si l'émulation peut être négligée, comme moyen d'éducation, j'ai recherché quels seraient les effets de cette négligence. J'ai cru qu'une impulsion

naturelle ne pouvait être négligée impunément, que la nature, comme je le dis ailleurs ; recouvre invinciblement sa puissance, et que, de toutes les passions, celles qui sont les plus vives et dont les écarts sont les plus dangereux, sont précisément celles qui ont le plus besoin d'être régularisées.

Si l'émulation négligée ou mal dirigée dans le premier âge, est si propre à conduire aux vices, quels funestes résultats ne produira-t-elle pas, lorsqu'elle viendra se mettre en contact avec l'ordre présent de la société et s'exercer sous l'empire de l'opinion qui y règne !

En suivant le jeune homme sortant des mains de l'éducation pour faire son entrée dans le monde, j'ai vu s'offrir ici à mes regards l'affreux spectacle des maux qui règnent parmi nous et des périls qui y menacent les générations nouvelles. Ici j'ai envisagé avec courage les écueils inévitables où vient se perdre tout le fruit du meilleur système d'éducation. C'est là que

j'ai cru voir le nœud principal sur lequel doivent porter les efforts employés à résoudre le problême de la régénération des mœurs.

Ce tableau des mœurs présentes était essentiellement lié à mon sujet. Pour apprécier les effets de l'émulation et juger du mérite de ce ressort appliqué à l'éducation, j'ai dû me placer successivement dans deux hypothèses différentes. L'une est cet état actuel de la société, où l'émulation peut y introduire des maux réels par la direction que lui imprime l'opinion perverse qui y règne : hypothèse où l'on prévoit également l'impuissance de toutes les méthodes, où le systême le plus parfait d'une éducation quelconque viendra nécessairement échouer ; ici l'on voit que la méthode n'est dangereuse que par les circonstances extérieures qui coexistent. La seconde supposition est celle de l'état si ardemment désiré par la philosophie, d'une amélioration morale de la société, où l'opinion accorderait à chaque chose sa véritable valeur ; et je n'ai pas eu beaucoup

de peine à faire pressentir l'heureuse influence d'une passion vive et salutaire qui, dans une telle sphère, ne serait jamais détournée de sa pente naturelle. C'est sous ce dernier point de vue que j'ai attribué à l'opinion et à l'amour de la gloire le pouvoir bienfaisant de diriger les hommes vers le terme que la nature et la raison leur ont prescrit.

L'éducation seule peut-elle refaire les mœurs d'une nation ? L'on a vu que la politique essayerait en vain d'y parvenir par ce seul moyen. Il faut que le corps social, malade dans tout son ensemble, soit traité à-la-fois dans toutes ses parties. En vain vous choisissez les alimens les plus sains : des organes viciés les corrompent et les convertissent en une nourriture empoisonnée ; l'air le plus épuré se méphitise dans les espaces contagieux qu'il traverse ; pour régénérer un courant, il ne suffit pas de renouveler l'eau à sa source, il faut encore nettoyer et purifier les canaux par où elle doit passer ; et, pour citer encore un ouvrage célèbre,

Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.

L'HOMME DES CHAMPS, Chant I.

Il est donc une double réforme que le législateur doit tenter à-la-fois, s'il ne veut perdre le fruit de ses efforts ou par la communication du mal actuel aux générations naissantes, ou par l'introduction d'un nouveau poison dans une masse régénérée. Sans ces efforts parallèles et simultanés, il cherchera vraiment à élever des rejettons sains et vigoureux au milieu d'un terrain infect et avec les sucs mortels destinés à le nourrir, et la science de l'éducation ne sera jamais qu'une vaine théorie incapable de remplir son objet. Mais cette double réforme est-elle possible, et quel est le moyen de l'exécuter ? C'est ce que je ne suis point appelé à examiner.

Je crois avoir résolu la question proposée, et je conclus, en dernier résultat, que l'émulation me paraît un moyen d'éducation essentiellement bon en lui-même, puisqu'il est pris dans la nature de l'homme, qu'il réussira dans tout systême social tel que nous sommes obligés de le supposer pour le succès de toute autre méthode, et que même, dans l'état présent des choses,

il produit des effets utiles à la patrie, nécessaires à l'harmonie sociale, et que l'on chercherait en vain par d'autres voies. L'émulation est le seul aliment qui puisse entretenir le flambeau de la raison et du génie; il n'appartient qu'à elle de perpétuer le règne des arts et des lettres, et elle est encore l'unique moyen qui nous reste pour conserver, au sein même de la corruption universelle, quelques traces de vertu parmi les hommes.

Oui, si jamais la voix de la raison se faisait goûter au milieu de nous, si quelque indice d'une opinion plus saine annonçait un jour le rétablissement des lois du solide honneur, si la vertu commençait à se montrer avec succès, s'il devenait beau aux yeux des hommes de se distinguer par tout ce qui est honnête et par tout ce qui est juste, c'est à l'émulation que nous devrions ce premier bienfait; vivifiant elle-même et fécondant son ouvrage, nous la verrions s'accroître bientôt de ses propres effets et développer une progression aussi rapide dans la carrière du bien, que celle que l'opinion déréglée éta-

blit dans le chemin du vice. Quelle divinité bienfaisante faira luire ce premier rayon de sagesse ? Qui faira briller cette première étincelle, germe précieux de morale et de justice, précurseur salutaire d'une heureuse régénération ?....

O vous à qui est confié, au sein d'un grand peuple, le dépôt sacré des lumières et de la raison publique, vous dont les vœux n'ont d'autre objet que l'amélioration des hommes et leur félicité; philosophes de ma patrie, donnez désormais un libre essor à vos méditations et aux fruits de vos recherches; que des spéculations philosophiques et profondes révèlent avec sécurité les vérités utiles et indiquent aux législateurs ce qu'ils ont à faire pour fonder la morale publique et rappeler la justice parmi les hommes. On a pu dire hélas! trop souvent : à quoi servent les théories du philosophe obscur, méditant sur les devoirs des hommes et les proclamant au milieu d'eux, sans autre appui que son courage, sans autre puissance que celle d'une vertu méprisée, sans autre auxiliaire qu'un langage

que

que le vice ne saurait goûter ? Trop souvent le sage, portant ses regards sur les bras qui disposent de la force publique, les a détournés avec douleur, parce que loin d'y trouver les soutiens de la raison, il n'y voyait que les instrumens de l'oppression, de la sottise ou de la perversité. Mais vous, philosophes heureux, qui assistez à la plus brillante époque de l'histoire des nations, vous qui voyez un nouvel horizon s'ouvrir à vos regards, et le génie protecteur de votre patrie, conduit par la gloire et suivi par l'espérance, ouvrir avec majesté un siècle nouveau dont les plus heureux auspices embellissent les premiers jours, vous que l'on a vus jusqu'ici, et dans des tems moins heureux, poursuivre avec constance le but de votre honorable mission, osez concevoir avec hardiesse les plans d'une réforme salutaire, les traces des maux sont sous vos yeux, mais la main réparatrice est là ; méditez avec confiance le bonheur des hommes, le règne de la sagesse et des mœurs, et la puissance vous prêtera son bras pour l'établir. Félicitez-vous de pouvoir vous adresser à des magistrats

dignes d'entendre la vérité dans la bouche de la philosophie répétant aux hommes les leçons de la justice éternelle, dont elle doit être le ministre courageux. Puisse l'exemple de celui qui a connu toutes les grandes et nobles passions du cœur humain, en allumer quelques étincelles dans les ames de ses contemporains ! puisse s'établir parmi nous la sublime émulation des mœurs et des talens utiles ! puisse l'ambition du mérite et des vertus, régnant en maîtresse chez l'un des premiers peuples du monde, se propager chez les autres nations, les rendre jalouses de partager avec lui la plus solide des gloires ! et l'on verra se réaliser enfin les longs rêves de la philosophie, si longtems repoussés par la fureur des passions, la dégénération des ames, la puissance corrompue et le vice triomphant.

Ce n'est pas seulement à ces hommes rares que la nature élève au-dessus de la Sphère commune, à commander à l'opinion : c'est encore à tous ceux que le poste éminent qu'ils occupent expose aux regards de la multitude et destine à provoquer

autour d'eux l'imitation des exemples qu'ils lui donnent. Que l'on se souvienne que le même peuple qui venait de forcer le faible Nerva à rappeler, au sein de Rome avilie et dépravée, les pantomimes et les histrions, que ce même peuple les fit expulser sous le règne de Trajan : tant est grande l'influence qu'exerce sur les mœurs des nations, la conduite de ceux qui les gouvernent !

Je finis par une sentence simple et judicieuse d'un pontife philosophe, qui revient à mon épigraphe : *Validiora sunt exempla quam verba, et plenius opere docetur quam voce.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'émulation considérée dans son principe et dans son action.

SECONDE PARTIE.

De l'émulation appliquée à l'éducation.

Fin de la Table.

AVIS ESSENTIEL.

Je n'ai pu m'occuper des épreuves de cet ouvrage ; il s'y est glissé un grand nombre de fautes typographiques, inévitables en pareille circonstance. Je prie le lecteur d'effectuer les corrections indiquées ci-dessous : je me suis borné à relever les fautes qui donnent lieu à des contre-sens marqués ; quant aux erreurs de ponctuation, elles sont assez évidentes pour qu'on puisse les rectifier à la lecture.

ERRATA.

Page 1.ère, lignes 5 et 8, ils voulaient atteindre, donner des lois, etc. *lisez :* ils voulaient atteindre. Donner des lois, etc.

—— 50, lig. 10, Aimez-nous, disent-ils ; *lisez :* Aimez, nous disent-ils, les Dieux.

—— id. lig. dernière, en repoussant ; *lisez :* et, repoussant.

—— 62, lig. 6 en remontant, ne l'a-t-il ; *lisez :* ne l'a-t-elle.

—— 80, lig. 4, son cœur ; *lisez :* son cours.

—— 84, lig. 12, avec l'orgueil ; *lisez :* avec orgueil.

—— id. lig. 16, dangereuse ; *lisez :* dangereuses.

—— 90, lig. 12 de la note, laissés ; *lisez :* laissé.

—— 91, lig. dernière, reçu ; *lisez :* reçue.

ERRATA.

Page 94, lig. 1, et subordonné; *lisez:* est subordonné.
—— 96, ligne 16, de voir louer; *lisez:* de voir huer.
—— 102, lignes 3 et 4 en remontant, de la variété et de la finesse de ses vins; *lisez:* de variété et de finesse dans ses vins.
—— 116, lig. 20, de Citoyens; *lisez:* des Citoyens.
—— 131, lig. 3; après *négliger*, ne mettez qu'une virgule.
—— 135, lig. 5, du mal; *lisez:* de mal.
—— 141, lig. 1, après *qu'il faut*, ajoutez *et*.
—— 143, lig. 1, son ouvrage; *lisez:* leur ouvrage.
—— 151, lig. 7, à la discussion; *lisez:* dans la discussion.
—— 155, lig. 13, les Grecs qui avaient; *lisez:* les Grecs avaient.
—— 157, lig. 2, bien encore; *lisez:* bien plus encore.
—— 161, lig. 18 de la note, j'éprouvai; *lisez:* j'éprouvais.
—— 189, lig. 9, quelles ont produit; *lisez:* qu'elles produiront.
—— 200, lig. 4, esprit; *lisez:* espoir.
—— 206, lig. 16, les désirs; *lisez:* le désir.
—— 218, lignes 19 et 20, du sentiment, de ses forces; *lisez:* du sentiment de ses forces.
—— 222, lig. 10, ôtez ces mots, sans cesse.
—— 235, lig. 10, Crotez; *lisez:* Cortez.
—— 237, lignes 17 et 18, comme guide; *lisez:* comme un guide.
—— 240, lig. 10, seul le gouvernail; *lisez:* le seul gouvernail.

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire et Commissionnaire en Librairie, *à Genève*.

Livres nouveaux.

Nouveaux tableaux de famille, ou la vie d'un pauvre Ministre de village allemand et de ses enfans, trad. de l'allem. d'Auguste La Fontaine. 6 vol. in-12. 9 l.

Cette nouvelle production de la plume féconde d'Auguste La Fontaine, sera lue sans doute avec plaisir, par toutes les personnes qui ont sû apprécier le mérite du Journal de Charles Engelman, du même auteur, et publié l'année dernière en français par le même traducteur. C'est la morale la plus pure, présentée sous forme variée de tableaux qui offrent successivement les différentes scènes intéressantes de la vie et du bonheur domestique. Des caractères piquans par leur originalité, des situations touchantes, une gaieté douce et aimable; la bienveillance sous tous les différens rapports dans les relations sociales, contribuent également à la satisfaction du cœur et de l'esprit dans la lecture de cet intéressant ouvrage.

Il est traduit par madame de Montolieu, auteur de Caroline de Lichtfield, et de la traduction de Charles Engelman.

Mémoires physiologiques et pratiques sur l'anévrisme et la ligature des artères, par J. P. Maunoir, membre de la société de médecine, de Paris, de la société pour l'avancement des arts, et de celle d'histoire naturelle de Genève. 1 vol. in-8. avec figures. . 1 l. 16 s.

Cet ouvrage offre à la chirurgie une méthode d'opérer l'anévrisme nouvelle, plus sûre que les anciennes, et étayé de faits pratiques. Il présente au physicien des idées neuves sur l'action des artères, et des expériences intéressantes faites sur des animaux, qui confirment la théorie de l'auteur.

Faits et Observations sur la race des merinos d'Espagne à laine superfine et les croisemens, par Charles Pictet de Genève, 1 vol. in-8. avec fig. . . . . . 1 l. 16 s.

Il primo Navigatore di Gessner, in due canti, tradotto dal francese in italiano in versi sciolti, in-12 . 1 l. 10 s.

Education pratique, traduction libre de l'angl. de Maria Edgeworth, par Charles Pictet de Genève, nouvelle édition augmentée, 2 vol. in-8. . . . . 6 l.

Mémoires sur l'influence de l'air et de diverses substances gazeuses dans la germination de différentes graines, par les cit. François Huber, Membre de plusieurs Sociétés savantes, et Jean Senebier, Membre associé de l'Institut national. 1 vol. in-8. . . . . 2 l. 10 s.

Traité des Assolemens, ou de l'Art d'établir les rotations de récoltes par Ch. Pictet de Genève, 1 vol. in-8. . . . . 3 l.

OBSERVATIONS sur la fièvre des prisons, sur les moyens de la prévenir en arrêtant les progrès de la contagion, à l'aide *des Fumigations de gaz nitrique*, et sur l'utilité de ces fumigations pour la destruction des odeurs et des miasmes contagieux; etc. traduites librement de l'angl. du Dr. James Carmichael-Smith Méd. extr. de sa M. Brit. suivies d'un extrait des Observations du Dr. James Currie, de Liverpool, sur les bons effets des aspersions d'eau froide dans les fièvres; terminées par des observations additionnelles sur les fumigations de gaz nitrique, en réponse aux objections faites contre ces fumigations, par le Cit. Guyton-Morveau, dans son traité des moyens de désinfecter l'air; avec une instruction sur les moyens d'en faire usage par Louis Odier, Dr. et Prof. en médecine à Genève. 1 vol. in-8. . . . . 2 l. 10 s.

AUTRES LIVRES NOUVEAUX.

TABLEAU de l'agriculture toscane, par J. C. L. Simonde de Genève, M. C. de l'Académie Royale des Georgofiles de Florence. 1 vol. in-8. avec fig. . . . . . . 3 l.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE contenant une description anatomique des organes des plantes, par Jean Senebier, Membre associé de l'Institut national etc. 5 vol. in-8. beau papier azuré. . . . . 21 l.

TRAITÉ DES ENGRAIS, tiré des différens rapports faits au Département d'Agriculture d'Angleterre, avec des notes; suivi de la traduction du mémoire de Kirwan sur les engrais, et de l'explication des principaux termes chimiques employés dans cet ouvrage; par F. G. Maurice, Secrétaire de la Société des Arts de Genève; etc. 1 vol. in-8. de 500 pages. . . . . 5 l.

MÉMOIRE HISTORIQUE sur la vie et les écrits de Horace-Benédict Desaussure, pour servir d'introduction à la lecture de ses ouvrages, par Jean Senebier, Membre associé de l'Inst. nat. etc. lu à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, le 23 prairial an 8. 1 vol. in-8. . . . . 2 l. 10 s.

L'AMI DES PARENS, traduit de l'angl. de Maria Edgeworth. 2 vol. in-12. . . . . 3 l.

LES SOIRÉES DE L'HERMITAGE, contes traduits de l'angl. pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, 2 vol. in-12. . . . . 3 l.

LE VOYAGEUR sentimental en France sous Robespierre, par Vernes de Genève, auteur du Voyageur sentimental à Yverdun etc. avec fig. 2 vol. in-12. d'environ 400 pages chacun. . . . . 4 l.

LE NOUVEAU ROBINSON pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, trad. de l'allemand de Campe, nouv. édit. revue et cor. 2 vol. in-12. fig. 3 l.





